

28,085/A/4

— 20 —
The first
The first

Hactenus Labefico solent
adhibere peto,
Mox, Longe, Tardè, cede, recede
vedi,

Hecquet

/ 3:5:—

REFLEXIONS

SUR L'USAGE

DE L'OPIUM,

DES CALMANTS,

ET DES NARCOTIQUES,

Pour la guerison des Maladies.

En forme de Lettre.

ΟΞΑ (τῶν Φαρμάκων) ὁδύνην εἶνεκα δίδοται,
ἀκίνδυνά ἐστιν ἅπαντα προσφέρειν αἰ, εἰ, ἰὰ
κατὰ τὰ γεγραμμένα προσφέρειν.

Ἱππόκρ. περί παθῶν

Trigi Lang

Quaecunque (Pharmaca) doloris gratia, ea
omnia sine periculo semper exhibentur,
si juxta praescriptum exhibueris.

Hippoc. de affectionibus art. 33. §. 10.

Ex lib. Phij.



Atorhon (avenz

Med. Sed.

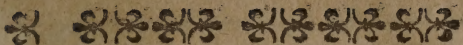
A PARIS, Lapienij

Chez GUILLAUME CAVELIER fils,
rue saint Jacques, près la Fontaine
saint Severin, au Lys d'or.

MDCC. XXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROT.

*Rudis sit oportet, & parum com-
pertam habeat opii vim, qui idem
sopori conciliando, demulcendis dolo-
ribus & diarrheæ sistendæ applicare
tantum novit; cum ad alia plurima,
gladii instar Delphici, accommodari
possit, & præstantissimum sit remedium
cardiacum, unicum penè dixerim,
quod in rerum naturâ hætenùs est
reperitum. [Sydenham de dysenteria.
Chap. 3. pag. 164.*



*Approbation de Monsieur Andry,
Conseiller, Lecteur & Professeur
Royal, Docteur Regent de la
Faculté de Medecine de Paris,
Doyen de la même Faculté,
Censeur Royal des Livres.*

J'AY examiné par l'ordre de
Monseigneur le Garde des
Sceaux, ce Manuscrit intitulé,
*Reflexions sur l'usage de l'Opium,
des Calmants & des Narcotiques
pour la guerison des maladies:*
C'est un ouvrage qui me paroît
véritablement digne de l'im-
pression. Fait à Paris, ce 9.
Septembre 1725,

ANDRY.

PRIVILEGE DU ROY.

L O U I S par la grace de Dieu
Roy de France & de Navarre :
A nos amez & feaux Conseillers les
Gens tenans nos Cours de Parlements,
Maîtres des Requêtes ordinaires de
notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt
de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs
Lieutenants Civils, & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra, SALUT.
Notre bien amé G U I L L A U M B
C A V E L I E R fils, Libraire à Paris,
Nous ayant fait supplier de luy ac-
corder Nos Lettres de Permission
pour l'Impression d'un Livre intitulé,
*Reflexions sur l'usage de l'Opium, des
Calmants & des Narcotiques, pour la
guerison des Maladies*, offrant pour
cet effet de le faire imprimer en
bon papier & en beaux caracteres,
suivant la feüille imprimée & atta-
chée pour modele sous le contrescel
des Presentes; Nous avons permis
& permettons par ces Presentes audit
Cavelier fils, de faire imprimer ledit
Livre en un ou plusieurs Volumes,

conjointement ou séparément , &
autant de fois que bon luy semblera ,
sur papier & caracteres conformes à
ladite feüille imprimée & attachée
sous le contrescel des Presentes , &
de le faire vendre & debiter par tout
notre Royaume pendant le temps de
trois années consecutives , à compter
du jour de la date des Presentes ;
Faisons défenses à tous Libraires :
Imprimeurs & autres personnes de
quelque qualité & condition qu'elles
soient , d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de notre
obéissance ; à la charge que ces Pre-
sentes seront registrées tout au long
sur le Registre de la Communauté des
Libraires & Imprimeurs de Paris , &
ce dans trois mois de la date d'icelles ;
que l'impression de ce Livre sera faite
dans notre Royaume & non ailleurs ,
& que l'Impétrant se conformera en
tout aux Reglemens de la Librairie ,
& notamment à celui du dixième Avril
mil sept cens vingt-cinq : & qu'avant
que de l'exposer en vente le manus-
crit ou imprimé qui aura servi de copie
à l'Impression dudit Livre , sera remis
dans le même état où l'Approbation.

y aura été donnée, ès mains de notre très cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. **DONNE'ES**

à Paris le huitième jour de Novem-
bre, l'an de grace mil sept cens vingt-
cinq, & de notre Regne le onzième.
Par le Roy en son Conseil, CARPOT.

*Registré sur le Registre VI^e. de la
Chambre Royale des Libraires & Im-
primeurs de Paris, N^o. 310. fol. 250.
conformément aux anciens Reglemens,
confirmez par celui du 28. Fevrier 1723.
A Paris, le neuf Novembre mil sept
cens vingt-cinq.*

BRUNET, Syndic.

Ouvrages de Mr. Hecquet, qui se trouvent chez le même Libraire.

NOVUS Medicinæ conspectus quæ Physiologia & Pathologia est cum Appendice de Peste. 2. vol. in 12. Paris. 1722.

— ejusd. De purganda Medicina, ubi detecto evacuantium fucō, *Purgationum fraudes & imposturæ revelantur.* in 12. Paris. 1714.

— du même. *Observation sur la saignée du pied, & sur la purgation, au commencement de la petite verole ; des fièvres malignes, & de grandes maladies, avec un Traité contre l'Inculcation.* in 12. Paris 1724.

— du même. Lettre en forme de Dissertation pour servir de réponse aux difficultez sur le Livre de la Saignée, in 12. Paris. 1725.

— du même. Traité de la Peste, les moyens de s'en préserver & d'en guérir, le danger des Barraques & Infirmeries forcées, in 12. Paris. 1722.

— ejusd. *Hippocratis Aphorismi, ad mentem ipsius, Artis usum, & corporis mechanismi rationem expositi*, 2. vol. in 12. Paris. 1724.



REFLEXIONS
SUR L'USAGE
DE L'OPIUM.

Des Calmants , & des Narcotiques ,
pour la guérison des maladies.

En forme de Lettre.



ONSIEUR,

Vous me croyez engagé en-
vers le Public , parce que j'ay dit
dans ma Réponse * aux Objec- * P. 294
tions faites contre le Livre des
Observations, *que ces idées sur la
maniere d'operer des Narcotiques,*

A

meneroient à d'autres avantages pour eux, & plus étendus dans la pratique de Medecine : Et là dessus me jugeant tenu de ma parole, vous exigez, MONSIEUR, que je l'acquitte. Souffrez cependant que je pense que le Public ne se feroit de long-temps apperçû de l'inexecution de cette prétenduë promesse ; car quoique j'eusse à luy communiquer avec la liberté permise parmi les gens de Lettres, ce ne pouvoit jamais estre rien d'assez interessant pour se faire regretter : demeurerai-je des années en retard, ou même dans un parfait silence ; mais vous m'en faites un devoir, MONSIEUR, & par là vous m'aidez à porter une partie du poids que vous m'imposez, ou du blâme auquel je m'expose ; parce que sous vos auspices, je vais penser d'une maniere un peu contraire à des idées & à des usages autorisez dans la Medeci-

ne d'aujourd'huy, où plus que jamais l'on a assujetti l'art de guerir à des notions materielles, basses & grossieres.

Vous avez peine, MONSIEUR, à concevoir quels seroient ces avantages que pouroient avoir les *Narcotiques* pour la guérison des maladies, eux qui font la terreur de tant de Medecins, & l'horreur de la plûpart des Malades ; & ces avantages me paroissent à moy, MONSIEUR, ceux-là même qui sont souhaitez pour la solution du fameux Problême dans la pratique de Medecine, proposé par l'un des plus celebres & des plus éclairez Medecins du siecle passé. C'est le sçavant Mr. *Pitcarne*, si habile dans l'étude de l'œconomie naturelle du corps humain, lequel tout occupé pendant sa vie, qui fut helas trop courte ! de la meilleure maniere de faire la Medecine, ou de guerir parfaitement

les maladies , avoit enfin borné ses vœux à un seul remede , dans lequel il demandoit une vertu singuliere & generale pour les terminer toutes. C'étoit une notion de *Panacée* qu'il s'étoit faite , & dans laquelle étoit renfermé , selon luy , un moyen sûr de guerison , parce qu'un semblable remede auroit éteint ou fait cesser la cause d'une maladie , sans attirer après soy l'inconvenient , de ceux qui passent pour les meilleurs , & qui ne réussissent cependant , qu'en faisant succeder la tempête & le trouble à la bonace ; tant ils apportent certainement de tumulte & d'agitation ! Le comble donc des vœux de ce grand Medecin , étoit qu'il se trouvât un remede , lequel redressant le sang dans sa circulation : & le contenant , ou ses suc dans leurs bornes , prévint en luy ou calmât en même temps ses gonfle-

sur l'usage de l'Opium. 5
mens, les rarescences, ou les sou-
levemens qu'il contracte, par
l'usage des remedes les plus au-
torisez. Voicy ce Problême &
ce vœu.

PROBLEMA. (a)

*Dato quovis morbo remedium
ipsi proportionatum invenire.*

(a) *Phar-
macologia
medica
Medeci-
na, &c.*

Sive.

*In omni morbo ex indicante indi-
catum invenire, inventumque
adhibere.*

DESIDERATUM

*Medicamentum quod statim
tollat sanguinis rarefcentiam,
& motum imminuat nullo fere
symptomate subsequente. (b)*

(b) *Ibid.
lib. II.
cap. 33.*

Ce point de vûë, MONSIEUR,
s'il n'est point séduisant, est bien
flateur, & annonce de grands
avantages dans un tel remede;
car outre qu'il abbregeroit les
maladies, il épargneroit en-
core bien des langueurs, & de

tristes suites de guerifons imparfaites ou manquées; puis qu'il n'en est de vraïes que celles qui remettent & laissent un malade dans le calme d'où il étoit sorti par la maladie. Cette idée paroîtroit ressembler d'assez près à celle d'un spécifique universel, s'il convenoit tout à la fois & à toutes les maladies, & à toutes les causes de chacune en particulier; de sorte que ces maladies cessant de paroître sous les formes qu'elles avoient prises en naissant, ne se remontreroient pas sous d'autres apparences en se reproduisant. Or les *Narcotiques* dont les effets sont si efficaces, si prompts, si universels, que le calme accompagne, & auxquels il succede, ne pourroient-ils pas offrir cette sorte de spécifique? & en ce cas, MONSIEUR, les trouveriez-vous si forts dénués des avantages dont je leur ay fait hon-

neur dans ma Réponse ? Le préjugé est à la verité contre eux, & ce préjugé se trouve dans les Medecins comme dans les Malades ; il est même entré dans la Physique moderne, qui s'est laissé surprendre aux soupçons qu'a répandu contre eux l'ancienne Philosophie, dont l'aveugle veneration, comme vous le sçavez, MONSIEUR, s'étoit fait presque autant d'idolâtres que de disciples. La Medecine a copié ce préjugé, parce que l'éducation des Ecoles, ou les leçons des Maîtres l'ont accredité & reçu. Ainsi adopté sans preuves, il a formé le raisonnement des Medecins, & influé dans leur conduite. Mais quand la Medecine auroit à se bâtir sur des raisonnemens, la trouveriez-vous, MONSIEUR, solidement établie sur des fondemens aussi ruineux, ou bien affermie sur ces principes, qui sont autant

ceux de l'erreur, qu'ils sont peu
ceux de la nature ? La science
des faits & l'étude des observa-
tions sont pour elle de plus fer-
mes soutiens, & de plus sûrs
guides, & c'est sur ces bazes si
certaines que va poser la doctri-
ne des Narcotiques pour la gué-
rison des maladies.

Il n'est point d'effet si connu,
point d'observations si consta-
tées, ou si unanimement certai-
nes, que celui de l'Opium ; veri-
té tellement authentique, qu'elle
fait le titre de sa réprobation ;
car elle est toujours & univer-
sellement consentie, sans ex-
ception, sans égards d'aucune
circonstance d'âge, de temps,
de sexe, de climat, de maladie,
puisque par tout, en tout temps,
toute contrée, toute personne,
l'Opium calme, apaise, assou-
pit. Voilà donc dans un remede
une vertu generale, assurée &
infaillible, c'est de moderer les

faillies du sang, de calmer ses troubles, d'arrêter ses emportemens. Or qu'est autre chose une maladie, telle nature ou tel nom qu'on luy donne, que fougues, qu'emportemens, que dérangemens, que troubles? l'Opium est donc un remede certain pour la guerison des maladies, puis qu'il en bride ou en arrête les causes. De plus, le sang calmé par ce remede, n'est point excité à de nouveaux troubles, ni ses sucs portez à de nouvelles mutineries; le danger même pouvoit être d'un autre genre; ce seroit que le calme n'allât trop loin, en fixant, dit-on, les esprits, en arrêtant leur cours & celui de la vie. Est-ce rien moins trouver dans l'Opium, qui est le premier de tous les Narcotiques, que cette double vertu tant désirée par Mr. *Pitcarne*, de calmer le sang, en prévenant en luy tout retour d'agitation,

de *rarefcence* & de trouble ? c'est que tout à la fois il lie , retient & modere les deux puissances principales qui regissent l'œconomie animale ; ce sont les *fluides* & les *solides* , ces deux antagonistes de la vie , qui se réunissent au moyen de l'Opium , pour concourir à une même paix.

L'idée d'une opération si prompte & cependant si complete dans un remede , qui seul sçait tout à la fois mettre d'accord deux puissances rivales & soulevées, ne se prend point dans les notions vulgaires des maladies & des causes qui les produisent ; aussi est-il permis pour l'explication d'un fait de pratique avoüé & convenu , de se mettre au dessus des manieres ordinaires de penser en Medecine : ce sont de ces facilitez qu'apporte , & de ces libertez que permet à une Medecin une érudition formée sur l'étude de la

nature, & concertée avec ses manieres. Or suivant les notions communes (parce que les causes des maladies s'empruntent des *fluides* ou des *solides*, c'est-à-dire des deffauts ou alterations qui arrivent à leur tiffure, à leur mouvement &c.) Les raisons des meilleurs remedes qui y sont employez, se prennent aussi dans les uns & dans les autres; & cela parce que suivant un autre principe non moins reçu, la santé consiste dans le juste tempérament des uns, & dans la souplesse de ressort des autres; en un mot, dans le jeu libre & reciproque de ces deux puissances maîtresses de la vie. C'est un fond d'étiologie qui montre les raisons par lesquelles les remedes operent dans la methode de guerir à l'ordinaire; mais une autre maniere non moins certaine, quoique moins sensible de concevoir l'essence

de la santé, donnant à comprendre une autre maniere de concevoir la nature de la maladie, decouvre une autre raison d'agir dans les remedes qui y conviennent plus singulièrement.

Ces idées philosophiques souleveront peut-être, MONSIEUR, des esprits moins géométriques & moins élevez que le vôtre, au dessus des notions *humorales* & materielles qui assujettissent la Medecine vulgaire; mais cette pathologie, comme vous le sçavez, MONSIEUR, fut apperçûë & habilement proposée il y a plus d'un siecle par un grand Maître, qui n'eut pas en son temps moins bon goût dans la saine Philosophie que dans la veritable Medecine; l'illustre Fernel, l'un des principaux ornemens de l'Ecole de Paris, & que toute la Republique des Lettres celebre & revere encore,

tenta ^(a) cette reforme, dans les idées qu'on avoit communément sur les causes des maladies; touché par l'honneur ^(b) du progrès qu'il voyoit se faire dès son temps dans la plûpart des Arts & des Sciences, & de l'envie de voir aussi s'accroître les connoissances dans la veritable Medecine. Ce grand homme donc attentif autant qu'il l'étoit au bonheur de sa profession, avoit senti qu'il manquoit quelque chose à la vraie doctrine des causes de maladies, & essaïant de dévoiler là dessus la nature, ou de la développer davantage pour l'avancement & pour l'honneur de la Medecine, il démêla une forte de cause superieure, non apperçûë jusqu'alors, ou qui échapoit du moins à l'attention de trop de Medecins.

(a) *Fers
ncl, de
abdit.
rer, caus.*

(b) *Ibid.
in pref.*

Cette forte de cause dans la maniere de penser de ce sçavant homme, est au dessus des qua-

litez élémentaires. *Abditior illa causa supra elementorum conditionem est*; (a) car elle n'attaque point le tempéramment des parties, comme font les causes ordinaires, mais elle en altere le fond même, c'est-à-dire leur propre substance, dont elle est singulièrement ennemie, & à laquelle elle s'attaque directement & précisément. *Quæ non corporis temperamentum, sed totam illius substantiam primùm ac per se offendit, ut cui sit prorsus inimica.* (b) Or toute la substance, ou le tout de la substance d'une chose, c'est le complément, ou l'intégrité par laquelle elle subsiste achevée ou parfaite dans son être. *Tota rei substantia perfectio est & integritas qua res una quæque consistit.* (c) Et dès que cette intégrité souffre quelque atteinte & quelque déchet, aussitôt le tout de la chose ne subsiste plus, & ce déchet est une mala-

(a) Fer-
nel. de
abd. rer.
caus.
c. II. ch.
10.

(b) Ibid.

(c) Ibid.

die de *toute la substance* de cette chose. *Hæc quoties immutatur & de perfectione decedit, res tota continuo perfringitur, ipsaque illius decessio morbus est totius substantiæ.* (a) (a) Ibid.

Mais cette perfection ou cette intégrité de toute la substance d'une chose vous paroîtroit-elle, MONSIEUR, bien différente de l'état naturel de consistance parfaite dans les solides, que la Physique moderne a appelé *ton* des parties, qui n'est en effet autre chose que l'état habituel, ou le point naturel de l'étendue, ou tension parfaite ou achevée de leurs fibres ? dans ce sens une maladie de *toute la substance* ne fera qu'une forte *d'atonie*, un dechet, une alteration, une defection dans le *ton* des parties solides ; celles-là même, si vous voulez bien le remarquer en passant, MONSIEUR, dans lesquelles ou sur lesquelles s'opèrent les merveilleux effets des

Narcotiques. Aussi appelloit-il affoiblissement, la cause qui attiroit après soy une maladie de substance, & cet affoiblissement étoit une sorte de paresse, ou d'impuissance dans le fond ou la tiffure des parties, lesquelles devenues invalides ou languissantes, ne pouvoient donner à la portion des sucres qui leur arrivoient, le point ou le degré de coction pour les digerer, d'où il se faisoit un amas, ou une congestion de sucres crus & superflus, qui gâtoient le sang : *Ubi pars aliqua debilis efficietur... Ubi quaelibet pars concoquere nequit genita in se excrementa, aut expellere, tale sibi ipsi febricitandi initium affert; ita enim in parte unàquapiam excrementa colligi putat (Galenus) vel partis ipsius vitio & imbecillitate.* ⁽²⁾ Car Fernel appuye son systême des maladies de substance du sentiment de Galien, lequel, selon la re-

(2) Ibid.
p. 13.

marque de ce grand homme, n'étoit parvenu à cette connoissance de cause que dans ses vieux jours ; meuri par conséquent par l'âge, l'usage & la reflexion, parce qu'il avoit pensé autrement dans sa jeunesse. *Ætate & rerum observatione maturior* (Galenus) *aliam intermittentibus febribus originem instituit.* (^a)

(2) *Ibid.*

Ce n'est pas, MONSIEUR, que je voulusse ramener les expressions déplaisantes, ou malsonnantes d'une Philosophie *ideale*, décreditée, ou *insolite*, mais je vous avoue que j'aime fort à me conduire en pratique de Medecine, sinon par les termes, au moins par les notions des grands Maîtres, qui ont senti la nature, qui en ont pris le goût, qui l'ont sçu répandre sur leurs Ecrits, & le faire passer à leurs Lecteurs. Car je me prête ou me laisse aller volontiers à une contagion pareille, par

laquelle les esprits se prennent mutuellement par le commerce, s'attachent par l'habitude, & par elle se copient: car c'est ainsi qu'on se forme & se dresse insensiblement à penser comme ceux qui ont pensé souvent; c'est l'effet que produit la lecture des Anciens, car s'il en coûte quelque chose à tolerer leur langage, & à étudier leurs termes, on se trouve richement dédommagé par la solidité de leurs pensées, & par le poids de leurs maximes. Telles sont celles du celebre M^r. Fernel; ses expressions ne sont à la verité, ni celles de la *Chimie*, ni celle de la *Physique*, ni de l'*Anatomie* moderne; mais ses idées sont celles du *Mechanisme*, ou de la *Physique* naturelle, renfermée dans la doctrine des solides, qu'il a sentie dans leurs dispositions ou affections *toniques*, & en particulier dans l'idée d'une

forte d'atonie secrete, qui fait
sourdement des *stades* dans le
suc nerveux, des ralentissemens
dans le sang, des congestions
dans les humeurs; enfin un fond
de maladies graves, de celles
sur tout qui étant des plus ca-
chées, & des plus difficiles, de-
mandent des remedes d'un genre
superieur, *supra elementorum con-*
ditionem, parce que leurs causes
sont au dessus du commun, plus
essentiellement attachées aux
esprits, qu'aux humeurs ou à la
matiere.

Aussi ce grand homme recon-
noît-il qu'il faut opposer aux
maladies qui occupent intime-
ment la substance des parties,
des remedes qui agissent par une
vertu moins dépendante de leurs
qualitez, ou de leurs modes,
que de leur fond & de leur essen-
ce: *Totius substantiæ morbis ne-*
cesse est natura contrarias vires
cumpararit. . . quæ totius substan-

(a) Fer-
nel. de
abdir.
ver. caus.
P. 521.

*tiae diffidio illis adversæ. (a) Isthæc
vis non è manifestis qualitatibus,
sed à totius substantiæ diffidis. ...
quà non pituitæ, sed morbi essentiæ,*

(b) Ibid.
P. 526.

prorsus adversatur. (b) Suivant
cette idée qui fut aussi autrefois
celle de *Dioscoride*, que *Galien*
combattit d'abord, puisqu'il
l'adopta ensuite, l'Opium ne
pourroit-il point passer pour un
de ces remedes, dont la vertu
reside moins dans ces qualitez,
que dans toute sa substance, dont
cette vertu seroit l'émanation,
ou la propriété essentielle? En
effet, de quelle qualité faire un
atome de Matière, ou d'Opium,
qui agit si universellement sur
tout le corps, qu'il calme & tran-
quillise en peu de temps? de quel
degré de chaleur ou de froid est
susceptible une si mince portion
de Matière? de quelle saveur la
nommer? Sera-ce rien de trop
que de luy laisser tout ce qu'elle
a de substance, ou de fond pour
agir?

L'étrange volatilité de ce point de matière, l'immense finesse ou ténuité des parties qui composent le *mixte* d'où on le tire, soulage l'entendement & aide l'imagination à entrer dans cette idée, songeant d'ailleurs à la nature de l'objet sur lequel l'Opium opere : c'est sur le *suc nerveux*, d'une substance luy-même si mince, qu'il a passé pour un esprit, & si tenu, qu'il ressemble mieux à un souffle, ou à une vapeur, qu'à une humeur ou à un suc. Ainsi il devient possible de comprendre, qu'une substance toute aérienne ou toute spiritueuse, comme celle de l'Opium, peut sous un très petit volume se trouver de mesure ou en proportion d'étendue avec le suc nerveux ; & que par conséquent mêlée avec luy, elle peut se mesurer à luy, & se mettre de pair avec son étendue ; car c'est un air : Or l'on sçait à quelle

immensité d'espace peut se porter un air dilaté. Cette extension monte jusqu'à trois cens fois au dessus du volume naturel de l'air; un grain donc de Laudanum rarefié dans les entrailles, peut s'accroître à raison de sa substance toute aërienne, trois cens fois ou environ au dessus de son étendue propre; & alors ce sera une forte de volume plus que suffisant pour une action considerable. Si à cela l'on joint *l'homogenëité* de substance dans l'objet sur lequel doit s'exercer cette action, on concevra tout d'abord combien grande deviendra son énergie; car ce sera un air sur-ajouté à un autre air, & ces deux airs rarefiés de concert & de pair, s'uniront en force, & l'accroîtront même. Or la force essentielle ou de toute la substance de l'air, est l'élasticité. Ce sera donc une élasticité double pour l'expansion.

sion du suc nerveux. Cette expansion iroit même à précipiter à l'excès la circulation de ce suc, si l'espace qu'il parcourt étoit libre, si les routes dans lesquels il circule étoient vuides, & exemptes d'embarras ou de digue; enfin si luy-même avoit sa fluidité, sa volubilité & sa légèreté ordinaire : Mais ces dispositions dans le suc nerveux sont bien différentes dans les maladies de substance, c'est-à-dire en celles où est singulièrement affectée la tissure des nerfs; car les causes de ces maladies consistant dans un fond d'affoiblissement dans quelque endroit du genre nerveux, & par conséquent dans le ralentissement ou l'épaississement de quelque portion de son suc, cet accroissement de force que l'Opium opere ne servira singulièrement & sur tout qu'à revivifier la vertu systaltique, qu'à refoudre les

flades qui formoient des digues à son cours , à fondre l'épaississement qui l'apesantissoit , & à rétablir la direction & la file de sa circulation.

Mais je crains , MONSIEUR , d'abuser de l'honneur de votre attention , en la menant trop loin , car me voilà bien avant dans les routes secrètes , ou les moins fréquentées de l'œconomie animale ; ne m'y égarerai-je point ? car on n'y trouve que très-peu de guides. En effet je m'y trouve comme isolé , écarté du moins du grand chemin du système , ou de la voye des humeurs , battuë de tout le monde , parce que tous la frayent & la suivent comme la plus aisée. C'est l'objet banal , où ils tendent tous , mais est-ce le point où chacun devroit tendre ? Ne me croyez pourtant pas , MONSIEUR , dans des landes impraticables , quoique j'entre dans
des

des sentiers incultes ou peu frequentez : peut-être est-ce à la honte de la Medecine moderne , que se voit si fort negligée la pathologie des esprits (pour parler le langage vulgaire) ou pour mieux dire , l'étude & la connoissance des alterations qui arrivent en maladie à la *lymphe nerveale* , à son cours , à ses directions , c'est-à-dire , à l'ordre de sa marche , ou de sa circulation. Le celebre MONSIEUR *Stahl* , & sa prudente Ecole , viennent de commencer de nos jours à réformer en ce point la pratique de la Medecine. Les indispositions *toniques* , c'est-à-dire , les alterations du *ton* des parties les occupent , une sorte de *calmant nitreux* remplit la plus grande partie de leur methode ; ils en trouvent d'autres dans les remedes qui fixent , comme sont les *absorbants* imbibez d'acides ; dans les *cinnabres* , des *adoucis-*

sants; dans la *cascarille* un *sedatif*; & en des cas, ils s'avancent jusqu'aux *narcotiques* temperez en plusieurs compositions celebres, comme les pilules de cynoglosse, la grande theriaque, le diascordium, la theriaque celeste. Au surplus parfaitement éloignez de la methode des purgations frequentes, des purgatifs violents, des Emetiques outrez, des mochliques, enfin de la fureur des remedes tumultueux, fondants, & agaçants. Tant d'avances vers une *Medecine calmante*, paroissent d'heureux présages pour la réforme de ces grossiers effets des purgatifs, qui deshonorent la Medecine d'aujourd'hui, si exacte d'ailleurs dans sa theorie, si châtiée dans ses connoissances, si pure dans son langage, & si élégante dans ses discours. Mais ne pourroit-on point aller encore plus loin, que ces Praticiens, sans

blesser les inviolables loix de la saine Medecine ?

Car ce fut aussi l'intention du sage MONSIEUR Fernel , de ne rien introduire de singulier ou d'extraordinaire dans la pratique de la Medecine qu'avec cette précaution. *Id enim sæpe mihi animo versabatur , non levis esse momenti in arte omnium præstantissima , & quæ in totius humani generis salutem comparata sit , abstrusum & reconditum depromere , quod à vulgari genere Philosophandi & popularibus sensibus abhorreret.* (a) Ce n'est donc pas , MONSIEUR , que contre d'anciennes loix de la sagesse ou philosophie medicinale , reçûes ou suivies depuis plusieurs siècles, j'entreprend d'insinuer de nouveaux dogmes de pratique ; mais instruit que l'état du genre nerveux & de sa lymphe , est soumis à ces mêmes loix pour la guérison des grandes maladies , je vou-

(a) Fernel. De abdit rerum caus. in præfat.

drois y voir appliqué plus qu'on ne fait ordinairement, l'esprit des Praticiens. Prévenu que l'on est de longue main, que les maladies sont dans les humeurs, l'habitude de purger s'est établie & fortifiée dans tous les esprits, de sorte que le mal-entendu de cette maxime a fait une routine ou une mode, de la methode de guerir, comme si cette évacuation étoit toute la ressource de l'art. Delà est venuë l'étrange inattention où l'on est auprès des malades pour les *alterants*, au moyen desquels on se propose tout au plus de pré luder à la purgation ; du reste on est si peu disposé à leur déferer l'honneur de la guérison, que ceux-là même d'entre les *alterants* qu'on respecte le plus, jusqu'à leur accorder l'honneur du Specifique, ne passent pour sûrs dans leurs succès, qu'autant que le malade aura (dit-on) été bien purgé.

C'est ainsi que l'on gâte ou détruit tous les jours les bons effets du *Quinquina* , du *Mars* , du *Lait* , des *Eaux Minerales* &c. parce qu'on en traverse la réussite en purgeant par coutume plutôt que par raison , & occasionnant par-là des rechutes , ou des guérisons incomplètes ou mutilées. La conviction où l'on est que l'action des *alterants* en liqueurs s'exerce sur les fluides , a fait encore leur disgrâce ; car sous cette idée on ne les a données que comme des humectants , des temperants , des délayants , qui laissent le sang , comme feroient des *lotions* qui lavent & dépurent , on a été tout au plus jusqu'à les regarder comme des bains , qui mouillent les viscères & les amolissent ? & c'est le principal domaine qu'on leur a laissé sur les *solides*.

Cependant , MONSIEUR , il paroît évident que l'action des

alterants, se passe en premier ; & même immédiatement sur les *solides*, & ceux qui se donnent en poudre ou en substance en feroient preuve si l'on y avoit bien réfléchi, & si on leur rendoit justice. Mais le préjugé en faveur des *fluides* a fait de ces *alterants* même, des aydes ou des correcteurs du sang tout au plus, en en faisant des *absorbants d'acides*, des spongieux, ou des *concentrants* auxquels on a donné des *salures* à éteindre & des *acretez* à émousser ; & l'on a supposé ces *acretez* dans le sang, dans la lymphe, dans la serosité, en un mot dans ses sucs ou dans les humeurs. Néanmoins ces absorbants sont des *terreux*, des *fixes*, des *chaux*, ou des substances péssantes, bien plus propres à se coller ou à s'appliquer sur les premières surfaces des parties qu'elles rencontrent sur leur route, qu'à s'insinuer par les bouches

imperceptibles des vaisseaux , qui pourroient les transmettre dans le sang. Suivant cette idée qui est autant vraie qu'elle est simple & conforme à l'état naturel de l'œconomie du corps , ils devient notoire que l'action premiere & principale des *alterants* se fait sur les *solides* , & qu'elle ne se communique aux *fluides* ou aux humeurs qu'en second ; mais en ce sens ils peuvent devenir de grands acteurs pour la cure des maladies.

Vous craignez peut-être ; MONSIEUR , que je ne m'avance trop par prédilection pour les narcotiques , pour lesquels vous apprehenderiez de me trouver passionné , ou trop porté à leur faire fortune en Medecine , en les y mettant à la mode. La douceur des effets de ces remedes auroit peut-être pû surprendre ma confiance , mais je me suis mis d'autant plus en garde con-

tr'eux ; que leurs succès sont plus flatteurs , plus propres par conséquent à se faire des adulateurs ; en tout cas, MONSIEUR, vous êtes au-dessus de la surprise, & vous allez être juge ; souffrez seulement avec quelque patience mes reflexions fondées sur l'usage , sur des faits , & sur la nature ou le mécanisme de nos corps.

Tout ce qui s'y passe est mouvement , & tout mouvement s'y fait par les *solides* ; sang, esprits , lymphe, ou quelque humeur que ce soit n'entre dans l'exercice de l'économie animale que par l'action de leur puissance, qui chasse les unes dans leurs réservoirs , & qui fait rouler les autres dans leurs vaisseaux. Ici donc sont des vaisseaux qui battent , là sont des membranes qui pressent , & par tout se trouve une vertu de ressort , qui meut , qui agite , qui anime. Il est pourtant un mou-

vement principal ou ordinaire & plus universel, c'est le circulaire ; car en effet tout circule dans nos corps , parce que rien n'y vit que ce qui circule. Or toute circulation est l'effet de la *pression*, du battement, & de la force systaltique des *solides*. De quelle importance doivent donc être des remèdes destinez par leur état , ou leur action propre à agir sur les *solides* ? Seront-ils moins que les modérateurs de la vie , puisqu'ils en regissent les instrumens , dont ils modifient & reglent les actions ? Ces actions sont des vibrations continues , ou des oscillations continuées , lesquelles comme des ondulations non interrompuës , descendent du cerveau vers les parties inferieures. Mais la justesse , la régularité & la legereté de leurs roulemens , donnent à connoître combien peu de chose il faut , pour troubler leur or-

dre, rompre leur file, ou changer leur marche. Une comparaison le fait comprendre, & on la trouve dans une corde de luth, laquelle perd sur le champ la douce harmonie & la justesse de ses sons, pour peu que quelque chose pese sur elle ou la presse.

On reconnoît à ce portrait celui d'une fibre nerveuse, & par consequent de ces filets élastiques, qui font le tissu des parties. Car ces filets forment des cordons, lesquels impregnez & imbus d'une lymphe fine éthérée & spiritueuse qui suinte & leur vient de la substance *corticale* du cerveau, portent par tout une rosée pleine d'un esprit élastique, laquelle comme feroit une seve, fait vegeter les parties dans lesquelles ils se perdent, & fait leur fermeté, leur force, & leur ton.

Cette action de porter à l'ha-

bitude feroit penser que ces cordons seroient des tuyaux arteriels , mais ils n'en ont ni le battement , ni la forme , ni la cavité ; rien n'y roule donc , mais cette action est l'effet d'une systole , qui y entretient un mouvement peristaltique ou vermiculaire. Ainsi ces cordons moins creux que poreux , ressemblent mieux à des filieres spongieuses qu'à des canaux. Or cette disposition spongieuse fait concevoir combien est lent à travers une pareille substance , le mouvement ou le cours d'une lymphe déjà lente de sa nature ; & de plus , combien ces filieres elles-mêmes sont aisées à se comprimer par quoique ce soit qui pese sur elles. Mais cette facilité à être comprimées doit être plus grande ou plus sensible , ou il se trouvera ramassé plus de ces filets mouëlleux , & ces endroits sont ceux qui sont plus tendres &

plus aisez à amollir. Ce sera en même-tems, ou la compression étant plus facile, l'interception du cours de la *lymphe nerveale* sera plus ordinaire. Ici donc si l'on se represente l'étrange sensibilité de l'estomach si aisé à blesser, ou à s'indisposer, qu'il est sensible à l'impression de l'antimoine, que l'œil souffre sans douleur; l'on concevra combien il faudra peu de chose, pour gêner la tiffure des filets nerveux de l'estomach, & par-là occasionner du trouble ou du ralentissement dans le cours de la lymphe qui les parcourt & les traverse.

Tout ceci vous paroîtroit presque, MONSIEUR, une digression, eu égard à la matiere des *narcotiques* que j'ai entrepris de traiter, mais leur cause étant liée à celle des *alterants*, ce qu'on dit à l'avantage des uns devient commun avec les autres; ainsi dès qu'il sera prouvé que

de simples *alterants* ont une force ou une action immediate sur les nerfs, qui sont les principaux mobiles de la vie, & que de-là leur vient le fond de mérite qu'ils ont en Medecine, restera-t'il douteux que les *narcotiques*, si fort distinguez parmi les *alterants*, mériteront une consideration d'autant plus singuliere, qu'ils agissent plus singulièrement sur ces premiers mobiles de la vie, & que leurs effets sont plus étonnants? Or cette preuve est celle qui vient d'être établie; car les *alterants* tombant d'abord dans l'estomach, le plus sensible des viscères, agissent aussi d'abord & comme à crud sur des millions de fibres de nerfs qui en font le tissu. Supposons donc une poudre *absorbante*, un *opiat digestif*, un jus d'herbes, un *aposeme* arrivé dans l'estomach; peut-on ne pas concevoir que ces remèdes par la *gravité* des

molecules salines ou materielles, dont ils sont composez , pesant tout d'abord sur chacun de ces sions nerveux , les compriment , les molestent , ou les irritent ? Mais par même moyen ils altèrent , changent & diversifient le cours ou la qualité du suc lymphatique qui y circule ; ce ne feront à la verité que des *modifications* , mais les actions des *alterants* sont-elles autre chose ? Le doute pouvoit tomber sur cette *modification* des solides , accoûtumé que l'on est à rapporter l'action des *alterants* aux fluides ou aux humeurs ; au lieu qu'ici on la voit employée sur les *solides* , mais l'alteration ou le changement des fluides y est-il moins apperçû ou moins prouvée ? Pardonnez-le-moi , MONSIEUR , j'ai la présomption de trouver l'alteration plus certaine en cette maniere , plus conforme même aux loix naturelles. Car tou-

te *alteration* est un travail , ou un effet de la vertu *systaltique* ; ce sont donc des *oscillations* changées qui feront des broyemens , des attenuations , des digestions différentes ; mais rien ne prouveroit mieux ces variations que des vibrations changées , ou mises hors de cadence , qui par conséquent doivent travailler différemment les humeurs ?

Mais j'ose , MONSIEUR , vous communiquer là-dessus une autre pensée , parce que vous trouvez bon que je m'explique librement avec vous , & parce que cette pensée s'accorde en bien des choses avec la pratique , à laquelle vous voulez que tout soit rapporté. *L'alteration* des humeurs comme on l'appelle , est moins un changement dans les *qualitez* , les *saveurs* , ou la *crase* de ces suc , qu'un changement arrivé à leur cours , à leurs *directions* , & à leur circulation ,

par la même raison que souvent une maladie consiste moins dans l'alteration des qualitez vitiées du sang , que dans le déplacement de ses suc , lesquels sortant de leurs cours sont emportez hors de leurs secretoires dans des couloirs étrangers. En ce sens *l'alteration* ne sera donc autre chose , que le rappel de ces suc à leur propre place ou à leurs secretoires naturels. La partie rouge du sang , par exemple dans le plus beau de la santé , emportée hors de son courant , & quittant la route des arteres sanguines , enfile celle des arteres lymphatiques ? Il en arrivera des *ébullitions* , des *érysipeles* , des inflammations , des *hæmorrhagies* &c. Mais sans que le sang ait changé de temperament , ou de qualité , cette détermination changée toute seule fera donc ces maladies , qui guériront par conséquent en rappelant seulement le sang.

dans son cours , ou le faisant rentrer dans sa file ; & ce sera l'effet des *alterants* , qu'on emploiera avec succès , parce qu'ils opereront ce rappel. La partie blanche exprimée & sortie de son réseau , parce que la fibre du sang qui la compose étant convulsivement resserrée , l'aura expulsée de ses mailles , se précipite par les arteres lymphatiques. Vous diriez que ce seroient les cataractes du petit monde rompuës , car delà arrivent des déluges ou des inondations de serosité , des *fontes* , des *colliquations* , des catarrhes , des fluxions de toutes les sortes : des alterants viennent à propos reconcilier la partie blanche avec la partie rouge , elle se remarient ou se réunissent , & voilà que la circulation remise en regle , reprend sa file , & la guérison s'ensuit. Mais elle ne sera qu'une réunion ou qu'un rappel ,

& ce rappel ne se fera qu'autant que les oscillations des solides étant rétablies , rétabliront les directions des *fluides* ; puisque ce n'est qu'ainsi que ceux-ci reprennent leurs cours , ou leurs qualitez naturelles. Le *suc nerveux* fourvoyé , fourniroit ici bien d'autres preuves , puisque l'*ataxie* des esprits (comme on parloit) qui cause les affections hysteriques & semblables maux , arrivent souvent sans d'autres vices du suc nerveux que celui de l'irregularité dans son cours , qui se précipite d'un côté , & languit d'un autre , & cette irregularité dépendante de l'irritation convulsive du genre nerveux , se rétablit par des alterants qui calment ces irritations. Enfin la bile la mieux constituée ou la plus saine se répand quelque fois tout d'un coup par toute l'habitude du corps par le trouble seul qu'aura porté dans les

esprits une passion &c. & alors si on l'examine bien , les remedes qui guérissent cette sorte de jaunisse , ils ne le font qu'en faisant rentrer la bile dans ses couloirs ; rien prouve-t'il plus évidemment que les maladies sont causées en premier par le déplacement des humeurs ou des suc , plutôt que par leur vices ou le changement de leurs qualitez. Les suppressions qui se font dans les maladies des femmes ne se guérissent si promptement par l'Opium mêlé avec les *martiaux* , les *aperitifs* , les *antihisteriques* , &c. que parce que les narcotiques relâchant les nerfs dont la contraction spasmodique des arteres capillaires tenoit la partie rouge du sang confuse dans les grands vaisseaux , rétablissent la vertu systaltique dans ses directions , desorte que les oscillations redressées restituent l'évacuation qui s'étoit supprimée.

Les affections *nephritiques* fournissent une observation semblable dans la pratique : les urines reprenant alors promptement leur cours , par l'usage de l'Opium mêlé avec les divretiques , comme on voit dans les pilules *de Starkei*, parce que ces remèdes remplissent une double indication. Car ici comme dans les affections *hystériques* , *hypochondriques* , *mélancholiques* ou *hæmorrhoidales* (ces maux étant causés ou entretenus par le ferment convulsif , qui retrecit & bouche les secretoires des reins) l'action des narcotiques faisant faire, pour ainsi dire , la détente des fibres qui étoient en contraction , elle relâche les *secretoires* , qui s'amolissant prêtent & cèdent à l'impulsion des urines , que la vertu des divretiques , jointe à celle des narcotiques , aura déterminées & amenées vers ces couloirs.

Toutes ces reflexions , MONSIEUR , tirées du fond de l'œconomie animale , & encore de l'usage que vous aimez si fort à voir regner en Medecine , prouvent-elles rien moins que l'existence d'une Medecine *alterative* & efficace. Elle est frequente & journaliere même , entre les mains & sous les yeux de tous les Praticiens , mais la plupart de ceux de nos jours y pensent peu , préoccupez de la necessité des évacuans , pour la feureté des guérisons , comme s'ils étoient les seuls moyens sûrs pour les operer , tandis peut-être que les *alterants* seuls pourroient y suffire. Car seroit-il déraisonnable , MONSIEUR , de penser sur le compte des évacuations en general , ce qu'*Hippocrate* , selon la belle remarque du celebre Mr. *Freind* , paroît avoir pensé sur les sueurs ? Il est étrange , comme l'observe cet illustre Anglois ,

qu'*Hippocrate* si soigneux & si exact sur la matiere des sueurs en beaucoup de fièvres aiguës qui se terminoient heureusement par cette évacuation , ne parle cependant point de *sudorifiques* , & qu'il en ait si peu décrit ; de sorte que les *sudorifiques* ont été presque inconnus dans l'ancienne Medecine jusqu'au tems des Arabes , qui semblent les avoir introduits & accreditez. Peut-être voudra-t'on s'imaginer que *le Livre des Medicamens d'Hippocrate* qui s'est perdu, contenoit les *sudorifiques* d'alors ; mais apparemment ces *sudorifiques* auroient été ceux dont il faisoit usage , ses livres de pratiques n'en faisant donc point mention , & les temps qui ont suivi Hippocrate, ne nous ayant rien laissé là-dessus , peut-on raisonnablement soupçonner qu'*Hippocrate* aura été dans l'usage des *sudorifiques* ? Il y a plus d'ap-

parence à la conjecture, du sçavant Mr. Freind, qu'Hippocrate regardoit les sueurs plutôt comme des signes qui donnoient à connoître la nature des maladies, & la maniere qui les termine, que comme des motifs de conduite, ou des indications qui montraient ce qu'il falloit se proposer de faire. Mais puisqu'Hippocrate n'a point établi qu'il fallut donner des sudorifiques, quoiqu'il remarquât que les maladies se terminoient souvent par des sueurs, est-il plus raisonnable d'ordonner des purgatifs, pour procurer des évacuations par les selles, puisqu'elles ne guérissent pas plus ordinairement que les sueurs quand il arrive des cours de ventre ? La *Medecine évacuante* seroit-elle donc bien la vraie Medecine ? La purgation ne seroit-elle point un remede d'avanture ? ou ne seroit-ce pas qu'on de-

vroit aussi peu d'attention pour les évacuants , & en particulier pour les purgatifs, qu'Hippocrate en a eu pour les sudorifiques? Enfin les cours de ventre comme les sueurs ne seroient-ils point plutôt des marques ou des indices de l'état du sang , ou de la nature des causes de maladies , que des indications, ou des raisons de purger? Ces conjectures toutes téméraires ou hazardées qu'elles paroîtront aux Medecins *évacuants* , auront leur vérité dans l'esprit de ceux que le préjugé ne gouverne point. En effet si les sueurs & les cours de ventre faisoient comprendre en general une disposition colligative dans le sang , en même temps que les sueurs montrent par le caractère de cet évacuation le *volatil* vitieux qui le rarefie le développe & le résout en vapeurs , les cours de ventre y découvrent un *acre sa-*
lin

Un qui défunit les fucs , les fond & les précipite. Ce sera donc un double principe de *colliquation* , qui renferme une double idée pour la cure , & qui fournira à un Praticien habile & attentif des indications différentes , ou des regles distinctes de conduite , pour choisir & placer les remedes qu'il aura à employer , pour tarir ce fond de *colliquations*. Or les remedes contre les *colliquations* sont pour la plûpart des *alterants* , & le regime qui entre dans cette ordre appartient au même genre de remede. Rien peut-il tant servir à convaincre un esprit exempt de préjugé de l'importance de la Medecine *alterative* , de son efficacité & de son étendue pour la guérison des maladies ?

En effet les *alterants* sont d'une vertu si reconnuë & si autentique dans le courant même de la pratique ordinaire , que dans

les maladies où ils passent pour spécifiques, la purgation leur est inferieure & soumise, au point qu'elle n'y sert alors que de préparation. C'est comme la balayeuse qui nettoye la place, & tient les lieux propres. Tels sont le *quinquina*, les *martiaux*, les *antiscorbutiques* & les *anti-epileptiques*, & semblables remedes le plus singulierement recommandez dans les maladies graves, dans lesquelles il seroit, dit-on, dangereux de n'avoir point purgé avant l'usage de ces remedes, qui passent pour en être les souverains guérisseurs. Mais s'il étoit des autres spécifiques comme du quinquina, rien prouveroit-il tant la préférence qui est dûë à la Medecine *alterative*, puisque le succès de ce remede n'est jamais plus sûr, que quand on a pû omettre la purgation avant que de le donner, & qu'il est moins exposé à laisser revenir

la fièvre , quand on n'a point commencé par purger , ou du moins quand on ne le fait que long-temps après l'avoir donné. Si l'on ajoute qu'il n'est bien efficace en certains cas de fièvre , que parce qu'il doit être mêlé avec les narcotiques , ne viendra-t'il point évident que la vertu de ce remede est tellement *alterative* , que rien n'en assure tant le succès , que quand on a fortifié en lui cette vertu , ou qu'on l'y a absolument assujeti. Au contraire un purgatif n'est jamais plus innocent que quand on a affoibli en lui la vertu purgative , qu'on la bridée ou contenue ; delà vient la sage précaution de mêler les narcotiques avec les purgatifs , qu'on est obligé de donner dans les *coliques convulsives* , dans les *dysenteries* & dans toutes les affections douloureuses , *mélancholiques* , *hystériques* , *scorbutiques* .

&c. Delà vient encore l'habileté à ſçavoir donner un narcotique le ſoir du jour qu'on a purgé un malade en certains cas perilleux, car par ce ſage artifice un Praticien entendu ſuivant l'obſervation du celebre Mr. *Pitcarne*, ^(a) ſe trouve autorisé à purger dans des maladies où la purgation eſt formidable. Enfin l'usage des potions huileuſes; des decoctions *mucilagineuſes* ou onctueuſes, où l'on mêle l'émetique ou les purgatifs appropriez, l'usage encore des *délayers*, des *aqueux*, du petit laiçt, après avoir donné un purgatif, tous ces artifices innocens, & autorizez par un long usage paroiffent-ils autre choſe que des moyens habilement inventez pour changer autant qu'il ſe peut les *purgatifs* en *alterants*?

Et ſi vous voulez bien vous en reſſouvenir, MONSIEUR,

il paroît que cette vûë fut celle des anciens Medecins nos premiers maîtres , dont les dispensaires ou recueils de medicamens ont placé des purgatifs parmi les alterants , en les mêlant, comme ils ont fait, dans des compositions qui certainement n'ont jamais été destinées pour purger. Ainsi on voit *l'agaric* dans la composition du *mithridat*; *l'agaric* encore & le *rhapontique* dans celle de la *theriaque* , *l'elébore* specifiquement recommandé pour la guérison des affections mélancholiques ; car il ne contribué pas moins par sa vertu alterative , singulierement propre (quand il est donné en petite dose) à corriger la sorte de *salure* ou d'alienation qui constituë la nature des suc's mélancholiques , que par celle qu'il a d'évacuer ces suc's , étant donné en plus forte dose. Par une semblable propriété *l'ipécacuan-*

ba guérit les cours de ventre ; non seulement parce qu'il vuide les humeurs , mais plutôt encore parce qu'il rectifie & ramène à sa qualité naturelle le suc vitié qui fait essentiellement la

(a) L. VIII. de comp. medicam. ch. 2. L. de loc. affect. ch. 5.

maladie. Galien ^(a) avoit apperçu cette double vertu dans les purgatifs , l'une de lâcher le ventre , l'autre de corriger les humeurs & d'en concentrer les mauvaises qualitez. Selon lui l'aloë n'étoit pas moins bienfaisant par sa vertu balsamique , adoucissante , calmante même , dans les affections spasmodiques de l'estomach , que par sa vertu purgative. *Vim balsamicam , corroborantem & laxationem obtinet , & quod motus convulsivos à ventriculo ortos tollat.* Et un sçavant

(b) Frederic Hofmann. Dissertat.

Medecin d'Allemagne ^(b) se plaint de l'erreur où l'on est de donner l'aloë à forte dose , parce que rendu ainsi trop actif , il fait tous les maux qu'on attri-

buë à une mauvaise qualité dont on le soupçonne , au lieu qu'étant employé en petite dose réitérée , il se trouve d'une merveilleuse utilité ; par la raison sans doute qu'étant ainsi ménagé il agit plus en alterant , en quoi il excelle , qu'en purgeant , en quoi consiste ce qu'il peut avoir de dangereux. En effet à qui sçait bien manier ce remede & le mettre à sa place , il paroîtra bien plus singulièrement fait pour évacuer le sang que pour vider des humeurs , puisqu'étant mêlé en petite dose avec le *Mars* , on trouve en lui une ressource presque sûre dans les pâles couleurs , ou en semblable maladie. Mais cette observation (pour le dire en passant) mene plus loin , car elle donneroit à penser que la qualité évacuante dans les remedes , auroit ses destinations particulieres , de même que

celle de l'aloe se rapporte singulierement à l'évacuation du sang. Enfin qui ne sçait employer la *rhubarbe* que pour purger, ne connoît pas la meilleure de ses vertus : car c'est un *amer*, un *hepatique*, un *astringent*, un *stomachique* ; & pour trouver en elle ou pour en tirer les différentes vertus , il ne faut que sçavoir en graduer la dose , en concentrer , ou en étendre la qualité, sans en augmenter la quantité , & par ces adresses , la rhubarbe prend la qualité d'un alterant , qui certainement n'en est pas la moins estimable , quoiqu'elle ne soit pas la plus renommée.

Plein de cette bonté , MONSIEUR , qui vous tient toujours attentif à ce qui pourroit m'intéresser , peut - être allez - vous craindre que je m'indispose des esprits , qui allarmez de l'enlèvement qu'ils vont croire qu'on

voudroit leur faire de leurs bons amis les purgatifs, comme si on enlevoit leurs idoles, vont aussitôt crier à l'*helmontiste*, au Sec-taire ou au Partisan de la *Me-decine confortante*, cette mépri-sable faction de Medecins que la Flandres a vû de nos jours naître & finir en même tems, & qui n'a été celebre que par sa singularité. Mais, MONSIEUR, ces têtes échauffées n'ont eu rien de contagieux pour moi; instruit du ridicule de leur phi-lophie, & spectateur tranquille de la chute qu'ils méritoient, je n'ai songé jamais à m'élever au sublime de leurs rêveries, pour ne me point perdre en de si creuses imaginations. Je n'abju-re point comme eux la purga-tion, j'en rabat les excès, j'en montre les écueils, j'en corrige le mal entendu; je veux qu'elle serve en Medecine, mais qu'elle n'y domine point; ses secours

sont connus pour moi & consentis, mais ils ne suffisent point tout seuls, sans donc vouloir décrediter les *purgatifs*, en mettant absolument les *alterants* à leur place, je revendique la confiance, qu'ils ont enlevée à ceux-ci, lesquels s'ils ne sont point les premiers en Medecine, doivent du moins y remplir des premières places.

Cette prétention n'a même rien de trop ambitieux à juger des maladies qu'on veut guérir par leurs causes qu'on a à détruire; car si ces causes sont généralement & essentiellement mal assorties, ou hors de convenance avec la nature des *purgatifs*, & qu'au contraire elles se trouvent proportionnées & en conformité avec les *alterants*, sera-t'il douteux que les *alterants* conviennent plus essentiellement que les *purgatifs* pour la guérison des maladies? Or ce qui

commence une maladie est une forte de mouvement , puisque c'est une forte de mouvement qui commence la vie & qui entretient la santé ; le changement de cette forte de mouvement qui fait la maladie en doit donc faire la guérison. Mais cette forte de mouvement à changer est-elle dans les *fluides* , ou dans les humeurs ? Où est-elle dans les *solides* ? Il ne paroît point possible d'imaginer que ce changement commence par les *fluides* , puisqu'ils ne sont ni les maîtres , ni les auteurs eux-mêmes de leur propre mouvement. Reste donc à faire connoître dans les *solides* le principe du mouvement qui est changé. Ceci étant autant vrai, qu'il est certain que l'action des *solides* commence la vie , pourra-t'il être raisonnable d'employer là contre des remedes comme les purgatifs , dont l'action est dirigée

contre les fluides ou les humeurs qu'on veut qu'ils ayent à fondre , à défunir & à précipiter : Sur tout si l'on considere que ce mouvement changé dans les solides , est une *ataxie* , un trouble , un *erethisme* , si peu docile ou si peu soumis à l'action d'un purgatif , qu'il n'en recevra que de l'augmentation ou de la cruë , & delà il s'ensuit que commencer la cure d'une maladie par la purgation , c'est commencer par en augmenter ou en aigrir la cause.

Mais ce changement dans le mouvement des solides par où commence une maladie , est une *modification* nouvelle dans leurs *oscillations* , une nouvelle maniere d'être , ou de situation dans leurs fibres. Les fluides donc différemment pétris , pressés , & poussés en des sens différents du naturel , prennent des *directions* , des *determinations* , des *impetuo-*

sitez & des routes nouvelles ; Et par là est changé leur double mouvement , c'est-à-dire celui de *fluidité* & celui de *progression*. En faut-il davantage pour changer la face de l'œconomie animale , & pour lui faire prendre une forme nouvelle ? Car en consequence se change la consistance du sang , ses saveurs , ses qualitez , & toute l'ordonnance des *secretions*. Dans ces conjonctures que font les *alterants* ? Des *rafraîchissants* par exemple , des *humectants* , des *delayants* , des *amers* , des *absorbants* , des *concentrants* , des *calmans* ? Ce sont toutes substances qui agissent en communiquant leurs manieres d'être , & en faisant passer dans les solides leurs *modifications* propres ; & celles-ci n'étant point forties de leur état & de leur ordre naturel , elles y rappellent celles des *solides* qui en étoient déchuës , & cela est cor-

riger, changer, *alterer*. Or ces modifications imprimées ou introduites dans les solides, commencent une guérison, & y étant affermies & associées elles l'achevent.

Mais cette association ou cet affermissement sera retardé ou interrompu, si par impatience, par inquiétude, par temerité, ou par ignorance, l'on pervertit ou altere dans ces remèdes leur action naturelle; car alors n'étant plus les mêmes, on n'en obtient plus ces bons effets; ils deviennent au contraire incertains ou inhabiles, & n'opèrent plus que des cures avortées, des guérisons imparfaites & bizarres, qui dégènerent en des langueurs, des fièvres lentes ou semblables infirmités chroniques. Ces malheurs arrivent journellement dans l'usage des *amers*, ces banaux de la pratique moderne; car à quels maux ne

les applique-t'on point ? Quels âges , quels temperamments n'y sont point soumis ? On y mêle des purgatifs , des émetiques , des sels & des souffres de nature différente de ceux des *alterants* dans lesquels on les confond ; c'est en changer la qualité ; aussi les amers d'aujourd'hui ainsi frelatez servent-ils plus à couvrir la marche d'un Medecin politique , ou à cacher sa manœuvre , qu'à operer des guérisons , qui deviennent , quand le malade résiste à toutes ces indiscretions , plutôt des preuves de la forte constitution de son corps , que des marques de l'habileté du Medecin.

Les *absorbants* par un semblable mal entendu , deviennent aussi malheureux , ou inutiles par les monstrueux mélanges qu'on leur fait souffrir , en les associant avec des *acides* & des *alkalis* mal assortis avec les absor-

bants qu'on met en œuvre. Car ainsi accumulez & mal distribuez dans les entrailles, ils y posent les fondemens, ou y jettent les semences de longues & dangereuses *obstructions*, que l'on met sur le compte des *alterants*, qui en cela ne sont coupables que des fautes d'autrui. Est-ce à dire cependant qu'il ne soit jamais permis de rien mêler avec les *alterants* ? Cette prétention seroit insensée, mais ce mélange doit réunir des qualitez analogues ou uniformes entre-elles, en ce qu'elles s'accorderont dans les mêmes vûës. On peut même à l'ombre ou sous les auspices des amers, donner entrée à un purgatif, parce que sous cette envelope, il devient moins sensible aux *solides* préalablement accoutumez à l'impression des mêmes amers, qu'on aura auparavant donné pendant plusieurs jours pour préparer les.

sur l'usage de l'Opium. 65

voies. C'est ainsi que des *jus d'herbes*, des *apofemes*, & le *quinquina* lui-même rendus purgatifs, accélèrent des guérisons de fièvre, que le quinquina seul ou comme simple *alterant*, ne faisoit qu'aigrir. Mais une routine de tous les jours, de tous les tems & dans toutes les maladies décredite & deshonnore de semblables pratiques, qui doivent toujours être régies par le bon sens, & réglées par l'observation, jamais par la mode ou l'habitude.

Me flattai-je, MONSIEUR, en pensant que toutes ces réflexions peuvent ramener les esprits à rendre aux *alterants* l'honneur & la justice qui leur sont dûes? Car on ne les donne aujourd'hui presque que comme des amusemens, plus ingénieux qu'utiles, en comparaison des *évacuans*, des *fondants*, des *émetiques*, des *purgatifs*. Les *amers* eux-mêmes,

les favoris de nos jours , ne jouissent que d'un reste de réputation usée en qualité d'alterants , encore ne la doivent-ils qu'aux bons offices qu'ils rendent aux *évacuants* , auxquels ils se prêtent pour leur servir de voile ou de couverture. Ils ont cependant des utilitez en propre pour la guérison des maladies , & ce sont ces utilitez que l'on essaye ici de remettre en valeur. Les plus vulgaires en ont , comme on vient de le voir , qui sont même essentielles pour la réussite des purgatifs , parce qu'elles leur préparent les voies , qu'elles leur facilitent les entrées , & les concilient avec les solides , qu'elles apprivoisent & assujettissent à leur action. Mais il est des *alterants* d'un ordre supérieur , qui à eux seuls presque font toute la Médecine , puisqu'ils guérissent principalement par eux-mêmes. Ce sont

les *specifiques* de different genre, les *febrifuges*, les *antiscorbutiques*, les *antiepileptiques* &c. tous remedes que la Medecine tient pour souverains dans la cure de plusieurs graves & dangereuses maladies. Au surplus, s'il en étoit un, lequel dans toutes les maladies fut plus sûr dans ses effets, moins dangereux dans ses suites, plus universel dans ses succès que tous les *purgatifs*, les *fondants*, les *émétiques*, en un mot que tous les *évacuants*, un pareil alterant, MONSIEUR, vous paroîtroit-il rien moins, qu'un chef-d'œuvre de l'Art, ou la merveille de la Medecine ?

Cette idée paroît exagérée, parce qu'elle semble promettre plus, à ce qu'on croit ordinairement, que ne sçauroit tenir aucun remede ; cependant les avantages connus de l'*Opium* sont si nombreux, & ceux dont il est capable vont si loin, qu'on

seroit presque tenté de le croire propre à toutes les maladies ; peut-être même en seroit-il déjà à ce point de prospérité , & la Medecine à ce degré de perfection , si la prudence avoit fait pour lui dans la pratique , ce que la témérité ou la présomption a fait entreprendre pour les évacuans. Un peu plus d'usage donc de l'*Opium* ou des *narcotiques* , auroit apparemment valu à la Medecine la découverte & la possession d'un remède si heureux , si puissant , si universel. Mais seroit-il trop tard pour lui faire réparer cette faute ? Manque-t'elle même d'assez d'observations pour mettre à son profit , ou recueillir le fruit de tout ce que l'histoire , la raison & l'usage nous ont conservé là-dessus ? Rien d'imaginé n'entrera dans ce que je vais avoir l'honneur de vous exposer ; MONSIEUR , car je

cherche non à vous surprendre, ni le Public, devant qui vous me traduisez pour lui rendre compte de ce que j'ai médité ou appris là-dessus, mais je veux m'instruire avec tout le monde, pour me rendre utile à la santé des hommes, dont un Medecin est si singulierement & si capitalement chargé. Je ne vous demande rien, MONSIEUR, que d'abandonner les préjugés publics qui sont tous contre moi, & en vous mettant au-dessus des frayeurs calomnieuses qu'ils ont répandu sur les qualitez de l'Opium, de démêler l'usage de l'abus; car devenu trop celebre par ses malheurs, il est demeuré négligé dans ses succès.

La consommation prodigieuse d'Opium qui se fait dans les vastes Empires de Perse, de Turquie, aux Indes, en Egypte, & delà en Europe, forme un merveilleux préjugé en sa fa-

veur. Car est-il possible de penser que tant de peuples entiers se passionnent pour un poison comme on appelle l'Opium ? Est-il imaginable que d'ancien-

(a) v. nes Nations ^(a) se soient aveu-
Pontius.
Medii.
Indorum
fol. 13.
 glées au danger de leur vie pen-
 dant autant de siècles qu'elles
 ont d'antiquité , jusqu'au point
 de prendre tous les jours trois
 dragmes de poison , car c'est la
 dose d'Opium qu'ils prennent
 par jour. Cet usage est parmi les
 Indiens aussi ancien qu'eux-mê-

(b) *Ibid.* mes. ^(b) Il est même si utile à ses
 Nations & si indispensable que
 l'abstinence ou la privation d'O-
 pium pendant peu de jours les
 jettent en d'affreuses maladies. ^(c)

(c) v. Après cela faut-il s'étonner de
P. Alpi-
aus. de
Medic.
Egyp-
tior fol.
819.
 l'énorme commerce qui s'en fait
 en Orient , jusques-là qu'il s'en
 tire de l'Asie , de la Natolie &
 la Cilicie , les charges entieres de
 cinquante chameaux qui le por-
 tent aux Indes ou ailleurs. Mal-

gré même l'injuste décri où il est en Europe, il en vient tous les ans de *Smirne* par Marseille en France, quatre mille livres au moins de pesant : (") Mais n'en passe-t'il point en *Espagne*, en *Portugal*, en *Hollande*, en *Angleterre*, & dans toute l'*Allemagne*? & alors ne vient-il point évident que la consommation de l'Opium est étonnante? Serait-ce donc que toutes les Nations du monde auroient toutes conspiré leur propre perte, en se concertant ensemble pour s'empoisonner elles-mêmes, & les autres qui voudroient suivre leur exemple? Car il n'en est pas de l'Opium comme de quantité d'autres drogues, qui sont employées dans les teintures, dans la peinture, & dans plusieurs sortes d'ouvrages, l'Opium est tout pour la bouche; du moins uniquement ou pour guérir des maladies, ou pour les prévenir.

(a) Voyez le Dictionnaire du Commerce,

Enfin si l'on s'étoit aperçû de la prétenduë qualité maligne ou mortelle de l'Opium dans l'usage commun ou general (car les pauvres eux-mêmes en Orient ont le leur, qui est plus grossier & moins cher que celuy des riches) les Loix si attentives à la conservation publique , se feroient-elles oubliées, ou contenues dans le silence, si on avoit vû que l'Opium empoisonnât?

Les recoltes ou moissons abondantes de pavot noir & blanc, dont on ensemece les terres dans les païs d'où nous vient l'Opium, sont des preuves bien sensibles de l'étrange consommation qui s'en fait dans le

(a) *V. p. Alp. de Medici- na Aegy- priorum* monde ; car les campagnes (a) y sont couvertes de pavots, comme le sont de bled & de vignes celles de l'Europe ; desorte que les Habitans y ont des arpens de pavots, comme nos Païsans en ont de vignes. A ceci si l'on ajou-

V. vedel. opio. c.
E.

te cette reflexion que l'Opium ne s'employe ordinairement que par grains , l'on comprendra comment quatre mille de pesant d'une matiere comme l'Opium , qui ne se donne que par grains , devient une quantité plus considerable , que quarante mille livres de pesant d'une autre qui se donnera par onces ou par gros. Il n'est donc pas douteux que la consommation de l'Opium ne soit prodigieuse , or que dans un nombre si grand de gens qui prennent de l'Opium , ou qui s'en soulagent , il ne se soit pas remarqué pendant tant de siècles qu'il tuë le monde , ou qu'il y ait été pernicieux ; rien peut-il plus parfaitement *l'innocenter* ou mieux en disculper l'usage.

Il est pourtant vrai , MONSIEUR , que l'on entend dire &c qu'on lit ce reproche ordinaire contre l'Opium. Les peuples , dit-on , qui sont dans l'usage d'en

prendre habituellement, deviennent lourds, pesants, stupides & cacochymes. Mais cela fut-il aussi exactement vrai qu'on le publie inconsidérément, une drogue est-elle responsable d'un abus qu'on en fait? le vin ou les liqueurs, quand on en abuse, n'ont-ils point en Europe les mêmes inconveniens? ne font-ils point de jeunes gens des hommes usez, pâles, mourants, *blafez*; tous gens *cachectiques*, *hydropiques* enfin? tant il est vrai qu'il n'est rien qui fasse plus ordinairement des langueurs, des dégoûts, des bouffissures, enfin des hydropisies que l'usage indiscret des boissons vineuses. Faudra-t'il donc pour cela proscrire le vin, parce qu'on en abuse, ou en le regardant comme dangereux, rappeler l'ancienne coutume, où la Loy qui n'en permettoit la vente que dans des Boutiques, & par les

maines des Apoticairez ? Ce sera donc uniquement à l'abus de l'Opium qu'il faudra s'en prendre, s'il y a des inconveniens, mais le blâme ne doit pas retomber sur sa qualité, ni estre imputé à malignité de la part de l'Opium. *Et profectò insignis est oscitantia, ista quæ in abusum medicamenti dicuntur, in usum nobilissimi inter omnia pharmaci referre, sine fundamento sæpè, ac scholis sine experientiâ.* (a) Mais encore cette prétendue qualité de l'Opium de rendre les gens stupides, est desavouée par un Medecin de nom sur ces matieres, parce qu'il a été témoin oculaire de l'effet de l'Opium sur des peuples qui en font un continuel usage. *Inquit Garcias ab ortu eos qui opio utantur dormitandos videri, tamen nil minus quam stultæ sunt hæc nationes in mercaturis exercendis,* (b) &c. Au surplus la vertu somnifere ou

(a) Bon-
nus de
Medic.
Indorum
fol. 3.

(b) Idem
ibid.

assoupissante dans l'Opium, luy seroit-elle bien essentiellement attachée ? Certes du moins n'est-ce point celle que les Orientaux y cherchent, eux qui le prennent pour se mettre en bel humeur, pour se donner de la gayeté, & pour se procurer de gracieux sommeils. Ces vûës répondent à ce qu'on observe en pratique sur les malades, car quelques-uns d'entre eux se tiennent éveillés sans dormir, après avoir pris de l'Opium, mais alors ils se trouvent dans une quiétude d'esprit & dans une satisfaction intérieure si parfaite, qu'ils se croient, disent-ils, dans *un paradis*. Du moins est-ce mal connaître l'Opium, que de n'en attendre que du sommeil. M^r. *Freind* si habile en tant de choses, avertit que l'Opium donné en petite dose a de grands avantages pour la guérison de fâcheuses maladies, parce que comme

il le fait observer par les injections qu'il en a faites, il atténue le sang, le développe & le rend fluide. Les Orientaux par leur propre expérience, en ont jugé de même, en le tenant pour un puissant digestif. *Opium... calorem (ventriculi) valde fovet, auget, ac roborat, & adjuvandam coctionem cæteris omnibus sine dubio præstat.* (a) Par ce moyen il fait un sang léger, souple, & suffisamment affiné, pour en circulant rouler aisément par tout le corps. Il fait donc autre chose que faire dormir. Une raison sortie des Ecoles en a donné une autre idée, en autorisant l'opinion fatale qui l'a déclaré poison. Pour cela ayant prononcé que c'étoit une drogue souverainement froide, elles l'ont fait compter parmi les poisons de cette espece. Aujourd'hui qu'on est revenu de cette Philosophie, l'attribution de poison devroit

(a) V.
Alpin.
de Medic.
Ægyp-
tior.
118.

estre tombée d'elle-même. Cependant la Physique moderne, toute associée qu'elle est, avec la Chymie pour scruter l'essence des choses, n'a gueres plus favorablement prononcé sur la nature de l'Opium; car sous des termes différens à la verité du froid & du chaud, elle en a porté un jugement aussi peu juste, & aussi déplaisant. Un *souffre narcotique*, dit-elle, qui abonde en ce mixte en fait la vertu, mais une vertu maligne & *deleteree*, disent les adversaires de l'Opium, parce qu'un souffre de cette nature, étouffe & suffoque les esprits, cette partie étherée, lucide & spiritueuse du sang, en qui elle fait la vie; parce que ce souffre comme une suye grasse & aleagineuse, bouche, enduit ou crépit les tuyaux nerveux. Mais comprenez-vous, MONSIEUR, vous en qui se trouve tant de droiture dans le cœur,

& tant de justesse dans l'esprit, ce que c'est que ce souffre narcotique ? Sied-il à une Physique châtiée dans ses expressions d'employer des termes, qui renferment une pure *petition de principe* ? Car de bonne foy dire que l'Opium fait dormir par son souffre narcotique, n'est-ce point répondre que l'Opium fait dormir, parce qu'il a une vertu assoupissante ou *dormitive*. D'ailleurs accordez - vous, MONSIEUR, que ce soit bien s'y prendre que de chercher dans la *décomposition* d'un mixte, une vertu qui n'y est que dans l'ordonnance, la position & la tiffure de ses parties ? Cette vertu est un *mode* de substance, une maniere d'être ou de situation dans les parties qui composent cette substance, & l'on commence par détruire ce *mode* en *décomposant* les parties ; & de ce démembrement d'un mixte on veut tirer une

vertu qu'il ne tenoit que de l'arrangement de ses parties qu'on a désunies. Un assemblage de tête, de pieds, de mains, &c, de chacun mis à sa place, dans son ordre & dans ses proportions, représente un corps, mais ce corps se perd, ou devient méconnoissable dans ses propres membres désunis, parce qu'ils sont sortis de leur ordonnance ; tout de même un mixte *analisé* est un corps démembré, dont les parties ayant perdu l'arrangement qu'elles avoient dans le tout qu'elles composoient, en perdent les proprieté avec la ressemblance.

Peut-être trouverez-vous, MONSIEUR, que dans un siècle comme le nôtre, où l'on a changé le langage des qualitez de *chaud* & de *froid* en celui de *sel* & de *souffre*, d'*acide* & d'*alkali*, on se souleva contre une étio-logie, où il n'est fait mention ni

des uns, ni des autres. Quels nouveaux Dieux, dira-t-on, nous annoncent ces *modes* de *substance*? Ces manieres d'être ou d'être situez en certain sens, qui vont tout faire en Medecine? car les voilà déjà presque annoblies par l'honneur qu'on leur déferé de l'explication des merveilleux effets de l'Opium, dont les raisons seroient échappées à la sagacité de la nouvelle Physique?

Mais les termes de *modes* ou de *modifications* de matiere ne furent-ils point du goût de la nouvelle Philosophie? ce sont donc des notions seulement negligées que l'on rappelle icy, parce qu'en effet elles meritent mieux d'être mises en œuvre, que les *sels* les *souphres* &c, qui souvent ne sont que d'après coup dans les choses, ou comme des êtres postiches, parce qu'ils ne sont pas de l'essence des *mixtes* dont on les tire, mais seu-

lement des *concretions*, des *allia-*
ges & des combinaisons étrange-
res à ce *mixte*. Au contraire les
modes de substance, ou les *modi-*
fications de matiere dans les par-
ties dont les *mixtes* sont compo-
sez, retiennent en détail l'essence
qui est en gros dans le tout du
mixte. Au surplus, MONSIEUR,
il peut être permis à un Medecin
d'employer dans des *étiologies*,
pour les rendre utiles, & les met-
tre au niveau du bon sens,
qui est celui de la nature, des
notions & des termes, qui sans
rien emprunter d'ailleurs, & ne
supposant rien, sont tirez du
fond de la chose qu'on explique;
& qui en expliquent nuëment &
simplement la nature. Souffrez
là dessus, MONSIEUR, un petit
essay qui pouroit effaroucher des
imaginations prévenuës, mais
qui peut-être n'allarmera point
des esprits attentifs & raisonna-
bles comme le vôtre.

La vertu assoupissante de l'Opium, qui a tant décredité sa qualité somnifere & calmante, l'a rendu suspect de poison; car l'on n'a pû se persuader qu'un effet si prompt, si prodigieux, & tant ressemblant à la mort, ne fut celuy d'une drogue mortelle. Mais l'assoupissement étant par rapport à l'Opium, ce qu'est l'enivrement par rapport au vin, on ne doit point luy rendre propre un crime qu'il n'a point de nature, & qui n'est que celuy de l'ignorance & de la temerité. L'Opium n'est donc responsable que de sa vertu specifiquement *calmante & anodine*, & là dessus il trouve en soy-même dequoy justifier le merveilleux des effets qu'il opere, sans encourir le soupçon de prestige, ou de quelque art secretement malin. En effet, la Chymie qui découvre dans l'Opium un *souffre narcotique*, n'y fait-elle pas aussi voir

un *volatil* très-abondant ? Suivant donc l'analyse de ce mixte, il est prouvé, comme il a déjà été dit cy-devant, qu'il n'en est guere dont l'on ait tiré plus de *volatil* que de l'Opium. Il paroîtroit même qu'il n'est qu'un assemblage de parties spiritueuses & aëriennes, puisqu'il se développe presque tout en-vapeur. l'Opium donc resout dans les entrailles devient comme une nuée d'atomes insensibles, qui pénétrant soudainement le sang, le traverse promptement, pour avec le plus fin de sa lymphe s'aller filtrer dans la substance corticale du cerveau. Tout cecy, MONSIEUR, a déjà été touché, mais on peut encore en tirer dequoy laver l'Opium du soupçon de poison, & on ne peut trop insister pour sa justification là-dessus.

Une premiere observation y servira singulierement, c'est de faire remarquer que la qualité

fomnifere dans l'Opium n'est pas la principale, qu'elle n'y est même qu'accidentelle, la suite & l'effet d'une autre qui le rend souverainement utile pour la guerison des maladies & c'est celle-cy dont l'on est principalement occupé dans ce petit Ouvrage.

Cette nuée d'atomes que l'Opium porte dans le sang, est une nuée d'esprits *élastiques*, ou de petits ressorts, qui se répand dans toute sa masse, qui la pénétre & passe ainsi dans les nerfs; & cette qualité *spiritueuse élastique* est un *mode de substance*, ou une maniere singuliere d'être dans ces atomes, qui opere ce passage à travers tant de vaisseaux sans agitation & sans trouble. Des esprits *salins*, ou des *sels spiritueux*, quoique *volatils*, ayant de la *gravité* ou du poids, de la masse & de la dureté, auroient pris de l'impetuosité, avec laquelle heurtant sur leur chemin

les parties integrantes des fluides & les fibres des solides, ils auroient excité des mouvemens dans le sang, & des ébranlemens dans les nerfs. En effet, à l'approche de ce *volatil* volage & impétueux, la masse du sang enflée par ces esprits turbulents, feroit entrée en *turgescence*, & les nerfs heurtez par ce volume & son impulsion se feroient roidis & contractez. Une autre sorte de *modification* de particules spiritueuses qui composent l'Opium, prévient tous ces inconveniens, les esprits qu'il répand dans le sang sont des parties legeres, fines, *levigées*, non salines, parfaitement polies, lesquelles comme des brins d'un duvet mince, leger & imperceptible, élastiques cependant, s'insinuent sans trouble & pénètrent sans violence ; mais aussi comme du duvet polies & minces, elles s'appliquent d'une part aux surfaces

aussi polies des parties membranées, de la même manière que deux superficies parfaitement applanies se collent l'une à l'autre ; & d'autre part elles se mêlent avec le suc nerveux, l'animent & le renouvellent. Comme donc des particules aériennes & élastiques qui se confondent dans ce fluide (aérien & élastique luy-même) elles le rectifient & le corrigent, & comme des brins ou lamelles de ressort sur-ajoutées à celles des membranes, elles en affermissent le *ton* ; car alors le double ressort des solides & des fluides est remis en force & en règle par celle que luy restituent ces esprits élastiques. C'est que ces esprits demeurent dans l'Opium, fideles depositaires de l'esprit de vie que le Createur leur a imprimé, ils portent avec eux & en eux les principes créés & naturels de toute *oscillation*, & en rétablissent même la vertu,

l'ordre & les directions quand elle en est sortie. Car enfin ce fut à un arbre (l'arbre de vie) que le Createur confia par preference un esprit vivifiant, qui préservant la santé, devoit préserver de mort l'homme, s'il fût demeuré innocent, & peut-être sera-ce aussi à une plante qu'il aura confié l'esprit qui doit rendre la santé à l'homme devenu pecheur.

Pardonnez-moy, MONSIEUR, cette conjecture que je hazarde & que je ne me permets, que parce qu'elle vient naturellement à mon sujet. Au reste tant de bien n'est dû qu'à la maniere d'être, à l'institution ou à la modification naturelle ou innée des parties spiritueuses de l'Opium; une semblable reparation n'est rien moins qu'un renouvellement de puissance dans les organes du corps, une restitution de l'ordre, & un rétablissement

de la regularité perduë dans les oscillations : enfin un applanissement & une égalité renduë à la circulation & aux mouvemens des solides : en faut-il davantage pour faire une guerison ? & c'est ainsi que l'Opium l'operë. La verité de ces guerisons est confirmée par le sommeil qui succede, & le calme en est comme le sceau, parce qu'il devient la preuve du rétablissement de la circulation du sang & des esprits, qui a repris son niveau ou son uniformité. En effet, la vertu systaltique étant rentrée dans son ordre, parce qu'elle est rentrée en regle & en cadence, les parties reprennent leur *ton*, & les vaisseaux leurs diametres ; en consequence les oscillations se reforment, & les directions se redressent ; les *congestions* dans le sang, les *stases* dans le suc nerveux, les delais & les ralentissemens cessent par tout, & se dissipent tant dans les

nerfs que dans les arteres : enfin de cette liberté rendue , ou de cette aisance universelle operée par l'Opium dans toutes les parties n'ait ce calme dans toutes les parties de l'œconomie animale qui fait le sommeil.

D'autres narcotiques que l'Opium produisent au lieu de ce calme ou d'un doux sommeil , des troubles , des inquietudes , des convulsions , & de mortels assoupissemens ; & cette difference vient de la diversité de *mode* de substances dans ces mixtes. Dans les uns c'est un virus narcotique , consistant dans un *volatil* farouche , indompté & fougueux de parties acres , salines , & impétueuses ; ce seront , si l'on veut , des esprits élastiques , ou des ressorts spiritueux , mais qui pour ainsi dire tiennent d'une trempe aigre , dure & seiche , dont la force n'est que pour heurter ou pour nuire , tandis que tout est doux & flateur , ou mol

dans l'Opium , parce que son volatil consiste en des atomes minces , déliez & unis , d'un ressort mol qui agit sans blesser , & se déploie sans violenter. Après cela feront-ce des souphres ? ils seront impurs dans ces narcotiques , mal digerez , grossièrement *cobobez* ; au lieu que dans l'Opium ils se trouveront affinez , applanis , & parfaitement *dulcifiez*. La diversité des suc dans les mixtes fait la variété de ces souphres , car dans les uns , ces souphres filtrent à travers des filieres lâches & molles , ont charié avec eux des parties anguleuses , aigres , dures ou tranchantes ; dans l'Opium au contraire ces souffres passez & repassez par des couloirs fermes & étroits , ou des filieres ferrées , ils se feront amoindris , amolis , dépurez comme à travers un *chamois* bien choisi. Or par la même raison que des particules

qui ne se subtilisent & ne s'affinent que pour se faire des angles & des pointes, font des poisons mechaniques & travaillez, parce qu'ils sont de la façon de l'art, (comme il arrive aux diamants & au cristal de montagne, dont les poudres quand elles sont bien fines, font de mortels poisons;) tout de même les fucs de ces narcotiques empoisonnez ne s'affinant en circulant dans les vaisseaux de leurs plantes que pour développer l'acreté de leur volatil, & contractant comme un empyreume, le rendre disparat, turbulent & impétueux, deviennent aussi de tres dangereux poisons; car enfin que ces parties subtiles du virus narcotique soient des atomes tant fins & tant spiritueux, & même tant élastiques qu'on voudra les concevoir, elles en seront d'autant plus mortelles, parce qu'elles ne sont ni du mode, ni de la condition des

parties spiritueuses, molles & legeres qui sont dans l'Opium; discordantes donc *d'oscillations*, qu'elles ont contraires ou opposées à celles qui sont dans les *fluides* & dans les *solides*, elles doivent les troubler, les désunir, & détruire même les rapports & les convenances reciproques, ce qui est faire office de poison, & causer la mort.

De cette uniformité de nature ou de cette ressemblance reciproque dépend la sureté ou le succès de l'Opium, car de là vient la meilleure facilité qu'ont les Orientaux d'en user habituellement sans danger, quoy qu'en grande dose, * puis qu'ils en prennent plus de gros que nous n'osons en prendre de grains. Leur regime est sobre, leur vie frugale; ils font donc moins de sang, & ce sang est leger, peu substantiel, rarefié, ou d'une consistance peu dense, non serrée,

* *V. Alpin. de Medicinæ Aegyptior.*

meable par consequent & facile à traverser. Leurs corps sont grandement transpirables, car la peau percée naturellement par des millions de pores toujours ouverts dans les Orientaux, se prête particulièrement en eux à une abondante transpiration, d'autant plus que l'air chaud de ces pays, léger & rarefié comme il est, pèse moins sur la surface des corps qui en est moins pressée. Dans cette disposition où tout est mol, fluide & ouvert, l'Opium entrant dans le sang y déploye mollement son volatil, qui ne trouve point de résistance dans un fluide, lequel ayant moins de masse ou de poids, que d'expansion ou d'étendue, se laisse plus soudainement traverser, arrivé donc promptement & porté legerement dans les nerfs, il y rencontre un suc lymphatique, mol, aërien, homogène par consequent à sa nature,

tandis que le sang plus excité que troublé, transmet à la peau ce que ce volatil en aura préparé & détaché ; & la peau luy ouvre autant de soupiraux qu'elle a de pores. Cette marche souvent frayée en devient très facile , & les issues de la peau continuellement ouvertes , entretiennent l'aissance de ces trajets perpetuels. C'est ainsi que l'effet de l'Opium dans le corps des Orientaux devient comme un jeu de la nature , qui s'en sert pour digerer , cuire & dépurer le sang par le moyen de la transpiration , la plus utile & la plus copieuse des évacuations du corps humain. Mais en cela paroît la feureté de l'Opium , parce que son action bien ménagée sur le sang est une digestion douce , laquelle comme un bain de vapeur , exhale à l'habitude du corps ce qu'elle a préparé.

Cette maniere d'operer de

L'Opium se conçoit clairement par celle des sudorifiques, car ce sont de part & d'autre des matieres volatiles, mais dont les particules dans les sudorifiques ayant plus de surface & de masse, agissent d'une maniere plus sensible sur le sang, parce qu'elles le remuent avec plus de troubles; mais de là viennent les dangers des sudorifiques, car ce sont des corpuscules plus substantiels, moins attenuez, moins applanis, moins levigez, qui coulants moins legerement entre les parties fibreuses du sang, peuvent s'y embarrasser, & l'agitant avec violence l'enfler & le gonfler sans l'ouvrir, sans le penetrer & sans le traverser. Alors le sang poussé sous un gros volume, & ainsi emporté vers l'habitude du corps où les arteres capillaires vont en se retressissant, il s'y rallentit, & donne occasion, naissance & matiere à
des

des congestions phlegmoneuses dans le sang. Celuy-cy rencontrant ces digues dans les extremités des vaisseaux, tourne son courant & son impetuosité vers le centre du corps, sur les visceres eux-mêmes, & ces visceres deviennent le théâtre de mille maux, ou les foyers & les sieges d'inflammations, de dépôts, d'abcès enfin, qui terminent malheureusement & trop souvent les maladies qu'on a traitées par les sudorifiques. Ces malheurs viennent d'une difference de *mode* ou de *modification* dans les matieres spiritueuses qu'on employe, car quoy que très subtiles les unes & les autres, elles ont chacune sous leur petit volume plus ou moins de gravité, de poids, ou de legereté, parce qu'elles sont plus ou moins massives ou substantielles, & pour cela elles deviennent plus ou moins insinuanes, ou pénétran-

tes. Mais ce qui fait voir la singularité de *mode* dans la substance de l'Opium, c'est qu'il se dissout dans tous les differens *menstruës*

(a) P.
V. del.
epit. p.
43. 57.
65.

(^a) où on le mêle, *aqueux*, *salins*, *sulphureux*; comme si par là la nature avoit voulu avertir d'un fond de vertu universelle qu'elle y auroit renfermé. Mais par cette même raison il devient singulierement propre à se mêler dans le sang sans l'agiter, sans le violenter, sans le confondre, sans l'alterer; car comme s'ils étoient faits l'un pour l'autre, ils s'associent volontiers, se marient d'inclination, s'unissent sans choc, sans émotion, sans le trouble des autres remedes; car de ceux-cy les uns trop actifs portent trop de ressort ou d'impetuosité dans le sang, d'autres trop *fixes* l'appesantissent, d'autres trop *salins* le condensent; des *acides* le coagulent, des *urineux* le rarefient, des *alkalis*

le dissolvent & le désunissent ;
l'Opium seul luy est *homogene* ou
analogue. Seroit-ce parce que le
sang abonde en *lymphe* ou en *se-*
rosité , parce que l'Opium en de-
mande dans le sang , (^a) à faute (a) *Ibid.*
de quoy il ne réussit point , ou il p. 45.
tourne à mal ; c'est pourquoy les
Praticiens qui ont le plus manié
ce remede , remarquent qu'il
manque souvent quand les corps
ne sont point suffisamment hu-
mectez. *Nobis certò ex praxi &*
creberrimà observatione innotuit,
Opium non operari , nisi serum
sit in sanguine proportionatum. (^b) (b) *V. de*
Celle raison , MONSIEUR , ne *del. opiol.*
seroit-elle pas celle pourquoy les p. 45.
Narcotiques réussissent aujour-
d'huy si rarement dans les mains
de ceux qui se livrent , ou leurs
malades , aux *sudorifiques* , aux
fondants aux *émetiques* , aux *pur-*
gatifs ? parce que le sang des ma-
lades qui est passé par cette éta-
mine , dépoüillé de sa *lymphe* ,

est dépourvû du vehicule né de l'Opium, qui ne se résout si bien dans quelque suc du sang que ce soit, que dans sa partie blanche, ou sereuse; *ut serum alimentum, ita opii est vehiculum.* (a) Celle-là même dont se forme le suc nerveux, cette rosée lymphatique qui se filtre dans les nerfs, sur lesquels en effet l'Opium agit singulierement.

Après cela l'on comprend comment l'Opium peut paroître devenir poison en certains temperaments. Ce seront ceux, par exemple, en qui l'excès du vin ou des liqueurs vineuses aura perversi la qualité onctueuse, douce & legere de cette lympe, ou du suc nerveux, qui étant devenu *salin* se trouve alors en contrariété avec l'Opium, qui ne l'est pas. Celuy-cy donc mal assorti avec ces sucs, les altere, les gâte, les corrompt, & rompt en même-temps le lien de la vie. Par là

l'on voit l'imperitie, en matiere d'Opium, de ceux qui ne l'associent, en le donnant, qu'à des liqueurs chaudes, seches, aromatiques, tandis qu'il ne s'acomode de rien tant que des choses aqueuses. Une autre bêtise est de croire que l'Opium n'est bien sûrement corrigé qu'en l'alliant avec des drogues spiritueuses, salines & piquantes. Ce fut l'effet de la miserable opinion qui donna l'Opium pour une drogue souveraine, ment froide, mais le soin malentendu des Chimistes, qui ont copié cette malheureuse Philosophie les a égaré encore bien davantage en leur faisant imaginer mille procedez inutiles pour corriger l'Opium. Les uns ont été pour le purger de son souffre narcotique, d'autres pour brider ce souffre ou en reprimer la malignité; tous artifices qui pour la plûpart ne sont que des

inventions ingenieuses ou d'artificieux raisonnemens , pour apprendre à corriger un fantôme de souffres malins ; travaux superflus , entrepris en pure perte , puisque l'Opium n'a rien à corriger , & qu'il peut-être donné sans préparation , au sortir des mains de la nature.

Cependant , MONSIEUR , comme s'il avoit fallu que l'Opium fit ses preuves d'innocence , il s'est vû pendant des siècles entiers ou à la torture du feu , ou livré à la rigueur des examens de ses plus cruels adversaires , qui n'ont consenti à le tolerer qu'après l'avoir severement châtié pour des crimes supposez. *Galenistes* donc , *Chymistes* , anciens , modernes , tous sont convenus du genre de son supplice ; la peine du feu a été pour lui de tous les temps , de toutes les sectes , car tous pres-

que se sont accordé ou à le faire évaporer à une chaleur douce , ou à le rarefier par un feu *actuel* ; les plus moderez se sont contenté du *potentiel* qu'ils lui ont fait souffrir , en l'obligeant à se confondre ou se mêler avec le *poivre* , le *gingembre* , l'*euphorbe* même. Etrange sauve-garde pour la santé ! Plusieurs dans ces derniers temps l'ont quitté à meilleur marché , l'obligeant seulement à quelques *ablutions* nommées *solutions* , *purifications* , *séparations* , jusqu'à ce qu'enfin quelques-uns l'ont pleinement absout, en prononçant en faveur d'un bon Opium , bien net, bien franc , non mêlé , non frelaté (car quelques contrées le mélangent , & le *meconium* est une autre sorte de falsification.) Un Opium , disent-ils , bien naturel n'a besoin d'aucun correctif ; il se suffit à lui seul ; & lui seul suffit à la guérison. Mais en fal-

(a) V.
Alpin de
Med.
Egypt.

loit-il, MONSIEUR, d'autres preuves que l'expérience des Nations entières & de vastes Païs (a) où l'Opium se prend sans autre précaution ou autre préparation que celle que la nature a employée en le travaillant dans la plante ? Certes un exemple si familier, une coutume si étendue, un usage si universel, & dont l'on n'a vû nul inconvénient, forme une conviction irrefragable en faveur & à la gloire de l'Opium, en démontrant qu'un remède si puissant & si énergique, qui nait tout préparé & bon à prendre au sortir du sein de la nature, est un présent de sa pure libéralité, exempt par conséquent de tout sujet de méfiance. (b) Car enfin les Orientaux en usent ainsi, eux qui ne brûlent, ne lavent, ou n'altèrent en aucune manière l'Opium qu'ils recueillent. Ils le mâchent sans précaution, & leur pleine

(b) Hel-
mont. de
Iirhi-fi
donum
creatoris
specifi-
cum.

Fernel
Meth. l.
6. c. 1.
ad omnia
longe effi-
cacissi-
mum.

foi en ce remede est récompensée par un fond de sécurité & de quiétude d'esprit qu'il leur procure , de courage enfin & de joie ^(a) qu'il leur vaut , & qui fait de ces peuples des hommes sages & habiles en paix , & des braves en tems de guerre. ^(b)

(a) V.
Alpin de
Med.
Egypt.

Par tout ceci , MONSIEUR , Il devient du moins évident , que de toutes les préparations de l'Opium la seule préférable ou nécessaire est la plus simple , qui ne doit servir qu'à le purger des impuretez qui s'y seroient mêlées , ou à le séparer des matieres étrangères , avec lesquelles on l'auroit sophistiqué. Mais il est une autre préparation à l'usage de l'Opium plus interessante , indispensable même , parce que d'elle dépend le bon & le mauvais succès de ce remede ; c'est la préparation du malade & de la maladie , où l'on veut l'employer ; & en cela con-

(b) V.
Bonzius
Medicina
Indor.

fiste toute la sûreté du Medecin dans l'administration de l'Opium. L'exemple des Orientaux & la maniere dont l'Opium opere, font comprendre le fond ou l'essentiel de cette sorte de preparation. Le sang des Orientaux est leger, peu dense dans sa tiffure, point compact dans ses fibres; & sa lymphe participant des mêmes qualitez, fait avec lui un volume qui n'oppose ni trop de masse à pénétrer, ni trop de résistance à rompre pour un remede qui aura à le traverser promptement. Cette disposition est celle ou doit-être le sang d'un malade, à qui l'on veut donner de l'Opium; disposition d'ailleurs dépendante des temps de la maladie dans lesquels le sang est plus ou moins digeré, plus ou moins épais, plus ou moins abondant. Les regles donc pour donner l'Opium avec succès doivent se tirer de

ces circonstances , & un Medecin doit ſçavoir y amener une maladie afin de placer l'Opium à propos. L'abondance du ſang qui le tient entaſſé dans ſes ſucs , & ferré dans ſa tiſſure , s'oppoſe directement à ces heureuſes conditions, & parce que la *plethore* ſe trouve principalement dans les commencements des maladies , où les vaiſſeaux ſont gorgés d'autant de ſucs nourriciers , qu'en aura accumulé un malade ayant ſa maladie , tant par la qualité & l'excès des mêts ſucculants , que par l'uſage journalier des boiſſons vineuſes. C'eſt alors que l'uſage des narcotiques demande un ſçavoir faire. En effet un ſang ainſi pétri devient une liqueur graſſe , épaiſſe , & ſubſtantielle , que concentre un acide ſpiritueux dont les boiſſons vineuſes l'auront impregné. Dans cet état les capacitez des vaiſſeaux comblées & empâtées bouchent tou-

tes les avenues à tout ce qui se presente pour y entrer , fussent des choses spiritueuses qui se presentassent , elles *s'empêtreroient* dans cette masse gluante & compacte, où luttant impuissamment contre des matieres denses , lourdes , & massives , elles les agiteroient sans les pénétrer, elle les pousseroient donc tout au plus sous un gros volume dans les capillaires qui vont se perdre dans les visceres, & elles y attireroient des *congestions* , des *dépôts* , des *abscess* , des *gangrenes*. Dans ce malheur qu'un spiritueux que l'on aura donné soit narcotique, on s'écrira aussi-tôt au poison & à la malignité fatale des narcotiques ; la faute cependant ne sera venue que de la mauvaise manœuvre qu'on aura faite , en donnant de l'Opium dans une maladie naissante & dans un état de Plethore. Car ce n'est pas que l'Opium ne puisse

se donner au commencement de certaines maladies. *Horstius* celebre Medecin d'Allemagne (lequel avec *Gesner* & *Plater* qui vivoient au même temps, à commencé à accrediter l'usage de l'Opium dans les maladies) rapporte qu'un de leurs fameux Chirurgiens avoit coûtume de commencer la cure de tous ses blesez, en leur donnant de l'Opium tout d'abord, par où l'on voit combien l'usage de ce remede étoit devenu commun, puisqu'il étoit déjà entré dans la pratique de la Chirurgie. Mais cette pratique a ses loix sur lesquelles elle doit être réglée. Un corps sain, ou sans fièvre, en qui le sang n'est point en turgescence, & qui garde encore ses pentes & ses directions, parce que le *ton* des solides est encore dans son integrité, tel qu'il étoit dans les blesez du Chirurgien de *Horstius*, un corps, dis-je,

dans ces situations peut mettre l'Opium à profit. En effet tout favorise son operation, tant de la part des fluides que de celle des solides ; aussi ce Chirurgien si habile s'en servoit-il dans ces conjonctures, aidé apparemment par la saignée pour prévenir les dépôts , les fluxions, &c.

Que sur cet exemple ou dans un même goût de pratique , l'on donne l'Opium dès le commencement d'une maladie, dans laquelle par le regime & la saignée habilement réitérée on aura mis ou rappellé le sang dans ces situations , l'Opium trouvant les voies & les issuës libres, il pourra promptement pénétrer le sang. Car se faisant aisément jour à travers ses globules qui rouleront aisément & se laisseront écarter , il pourra atteindre sans trouble jusqu'au suc nerveux , le remettre dans son oscillation naturelle, l'y contenir,

ou l'y préserver. C'est ainsi que préoccupant le genre nerveux, il pourra prévenir ou dissiper l'éretisme des solides, d'où vient la malignité des grandes maladies.

Le regime ou la maniere de nourrir les malades ne contribue pas peu au succès des narcotiques, & dans cette attention consiste une des principales regles de la methode d'employer ces remedes. En effet la constitution du sang, sa *crase* & sa consistance dépendent du genre de nourriture qu'on donne aux malades. Souvent même ces coënes dures & corriaces dont le sang paroît recouvert dans la plûpart des grandes maladies: encore ces flocons filamenteux ou polypeux qu'on voit floter dans l'eau dans laquelle on a saigné du pied: toutes ces marques d'alterations du sang sont les produits ordinaires des bouillons succulents, qui sont faits

avec trop de viande ou des viandes trop fortes , trop nourrissantes ou trop cuites ; lesquelles étant par leur nature toutes fibreuses , augmentent ou accroissent infiniment la portion blanche du sang , ou en épaisissent singulierement la fibre. Cette fibre ainsi grossie se raccourcit en elle-même , & en serrant son réseau , & en retrécissant les mailles , elle y tient enchevêtrées les globules du sang , les y fixe ou les y assujettit. Le sang en pareil cas est moins un fluide qu'un solide enfermé dans un autre solide , qui résiste à la force du cœur & à la vertu systolique des arteres. Car la fibre du sang est *organique* , ou *élastique* née , d'où il arrive que sa contraction ressemble fort au serrement spasmodique ; c'est donc comme un ressort qui s'accroissant resserre les globules du sang. En faut-il davantage pour

faire comprendre son épaisseur & la forte résistance qu'il oppose à tout ce qui voudroit le traverser ? Si à tout ceci se joint le défaut de boisson qui laissera le sang à sec , peut-être encore l'usage prématurée d'*aposemes amers* , spiritueux , & desséchans , qui enleveront par des sueurs forcées la partie séreuse ; il doit en résulter une substance qui tiendra plus d'une gluë , que d'un fluide. Dans cet état , l'Opium si on le donnoit , outre qu'il ne pourroit pénétrer jusqu'au suc nerveux , sans troubler ou soulever toute la masse du sang , s'y concentreroit au contraire , le gonfleroit & en grossiroit le courant ; mais n'ayant de force que pour pousser le sang sous un gros volume dans les capillaires , il l'y engageroit , & comme font les sudorifiques , il occasionneroit des sommeils phlegmoneux , lé-

thargiques ou semblables finistres accidents : on mettroit tous ces malheurs sur le compte de l'Opium , cependant le regime mal-entendu en seroit responsable tout seul.

Mais ne vous étonnai-je point, MONSIEUR , en vous tenant si long-temps sur un fait de pratique qui paroît insolite ou hors d'usage? Car, dira-t'on, est-il des exemples d'employer l'Opium au commencement des maladies ? aussi , MONSIEUR , sont-ce des pensées ou des vûës générales que j'ai l'honneur de vous exposer, & en même-temps de soumettre à votre jugement. Car quoique j'eusse là dessus des observations particulieres , dont j'aurois lieu d'être content, & qui par conséquent autoriseroient la liberté que vous me permettez , ce n'est pourtant point à ce titre que je prétend accrediter l'usage des narcoti-

ques dans le cas proposé ; mais il y a des expériences connues, (a) d'Opium donné avec des suc-
cès constants dans les premiers jours des petites veroles les plus malignes, & dans des cas les plus désespérés de ces maladies, & ce sont des exemples qui peuvent au moins autoriser l'examen que je demande & que je commence sous vos yeux. J'examine donc si l'Opium placé avec sagesse au commencement de ces maladies fatales, sur tout par le nom séducteur de malignité, dont on affecte de les noter dans le public, devenues d'ailleurs si formidables par les malheurs journaliers qu'opèrent la *saignée du pied*, l'*émétique* & l'*infidèle kermes*, qu'on oppose avec fureur à cette malignité prétendue ; j'examine, dis-je, si l'Opium mis à la place de ces infortunés remèdes devenus la terreur des malades, plutôt que des maladies,

(a) V.
Sydenham
Morison.
Freind.

ne feroit point plus heureux qu'eux, plus dans le goût de la nature & de la saine Medecine ?

1^o. Cette pratique de l'Opium est déjà fondée sur l'usage qu'en ont fait heureusement de grands Praticiens dans la petite verole, & que d'autres ont confirmée sur leur exemple : sans compter tant de celebres Medecins, qui dans leur temps ont employé l'Opium dans des cas qui justifient celui que je propose.

2^o. L'on sçait encore qu'un narcotique donné dans de grandes fièvres accompagnées de ces cruelles toux, ceux qui annoncent la rougeolle, guérit ces toux, & déclare heureusement cette maladie. 3^o. Les narcoti-

ques entrent naturellement dans les vœux de tout le monde ; car le cry public est pour les cordiaux, & pour les sudorifiques dans les fièvres malignes, & dans les maladies épidémiques.

& l'Opium passe pour un cordial
& pour un sudorifique des plus
sûrs & des moins équivoques.

4°. Enfin les narcotiques s'al-
lient parfaitement avec la me-
thode de guérir la plus exacte ,
avec les remedes les mieux re-
çus , & avec le regime le mieux
entendu , le plus ancien en Me-
decine & le plus autorisé par les
grands Maîtres. Fondé sur ces
heureux préjuges , j'ose m'avan-
cer jusqu'à répondre de la réüs-
site des narcotiques , pourvu
qu'ils soient administrez suivant
les regles & la sagesse de l'Art ;
parce que conformes qu'ils sont
ou analogues aux loix de l'œco-
nomie animale , ils entrent dans
ces regles qu'ils copient, ou qu'ils
imitent.

Ces avances , MONSIEUR ,
paroissent étonnantes , mais el-
les ne sont pas excessives ; elles
n'ont de grand que ce qu'elles
tiennent de la nature elle-même

& de sa verité. Il faudroit d'ailleurs que des remedes fussent bien peu en bonne fortune , pour n'être point plus heureux que ceux que je combats , & qui ne sont celebres que par leurs malheurs. En particulier si l'on compare l'*Opium* & l'*émetique* , on apperçoit tout d'abord de combien le danger de l'*émetique* surpasse celui de l'*Opium* ; le soupçon de poison , qu'une injuste calomnie , dont il vient d'être justifié , avoit répandu contre celui-ci , se trouve fondé dans l'*émetique* sur la nature de ses effets. Ce sont la plûpart des vomissemens , des angoisses , & d'étranges efforts causez par les irritations d'un estomach furieusement molesté ; dans quelques-uns même , des convulsions , des foibleesses , des lypothymies , des sueurs froides (car on voit des malades tomber dans ces cruels accidents par l'*émetique*) rien

ressemble-t'il tant à du poison, dont l'acre & le caustique sont réels & montrez dans l'émetique ? au contraire le prétendu souffre narcotique est plus imaginé que présent dans l'Opium, puisque sa qualité essentiellement sulphureuse est aussi mal-prouvée, qu'il est notoire & sensible que l'Opium se dissout très-aisément dans l'eau où les souffres ne sçauroient se dissoudre. Après cela la décision devient-t'elle douteuse entre l'Opium & l'émetique, dont l'un est brûlant, caustique & inflammatoire, l'autre chaud, benin, & cordial ? La cause du *kermes* se trouve-t'elle meilleure ? On le préfère à l'émetique, on en fait le *surtout* en mérite, en puissance, en vertu ; seroit-ce en celle de brûler ? Ce seroit un étonnant avantage. Mais il n'en a point pour une : c'est un prothée, un singe, un complaisant qui se prê-

te à tout , tantôt il se rend *alterant* , tantôt il est *purgatif* ou *émétique* , tantôt il se fait *sudorifique* , mais tout cela de caprice & de fantaisie , car toujours dissimulé dans ses opérations , il faut les attendre de son bon plaisir. L'Opium au contraire est autant constant que ce volage est variable. Un Medecin sçait donc à quoi s'en tenir avec l'Opium , parce que son opération étant unique , elle est toujours la même , & n'étant ni fougueux ni inquiet , ni turbulent , il se laisse mener à l'Art & à la nature , toujours aux ordres de l'un & de l'autre. Un Medecin peut donc se mettre en convenue ou d'intelligence avec lui , alors de concert ensemble ils soulagent sans troubles & guérissent sans inconveniens ; Peut-on s'en promettre autant du *despotisme* , ou de l'infidélité du kermes ? Tenons lui pour-

tant

tant compte d'un bien qu'il lui échape de faire quelquefois, (car on doit la justice à tout le monde ;) c'est de se rendre alterant, & en cette qualité de contrefaire le digestif. Mais ce bon office qu'il rend au hazard & à l'échappée, est celui que l'Opium rend ordinairement par inclination & par nature ; car employé sagement il devient le digestif (a) par excellence, qui vient à bout des coctions les plus desespérées. Le comparant encore avec la saignée du pied dans les circonstances proposées, il n'est ni si malheureux ni si fautif, ni sujet à tant de disgraces ; ses manquemens sont apperçûs. On les voit venir quand on se tient dans les ménagemens marquez, & ainsi on les prévient, on les arrête, on les rectifie. La saignée du pied brusquement faite, donne-t'elle ce temps ? Laisse-t'elle le loisir d'aller au devant de ces

(b) *Vue-
del opiol.
Bont. de
Med.ind.*

révolutions soudaines & traîtreuses, qui se consomment & s'achevent dans un moment, à la honte & malgré les regrets de ses auteurs ? Ils se piquent, il est vrai, & ils se promettent bien de la justifier, cette saignée inconsidérée au tribunal de la raison, avec le secours des beautés de la Physique, des expériences de la Chymie, & des démonstrations de la Geometrie, & ainsi rehaussée ils prétendent apparemment lui assujettir la nature ; mais seroit-ce aussi qu'ils voudroient lui tracer ses marches, pour lui imposer des loix en Medecine, elle qui en donne aux Medecins ? En tout cas que cette saignée, sans lui demander compte des morts passées, s'apprenne à guérir dorénavant & à épargner la vie des hommes en prodiguant leur sang, & ses fautes expiées nous la quitterions de tous les tra-

vaut qu'on medite en sa faveur , ou plutôt pour sa justification. L'Opium donc ou les narcotiques donnez avec autant de methode , que ces remedes tant favorisez en suivent peu , auroient moins de danger , puisqu'ils sont d'ailleurs dans le goût de la nature.

Ce goût consiste dans la pente ou l'inclination , où l'on voit les humeurs à se porter à l'habitude du corps ; parce que c'est-là que se trouvent semez les principaux secretoires , instituez par l'Auteur de la nature pour servir à la dépuracion du sang. Or de tous les remedes connus , aucun certainement ne porte tant les humeurs à l'habitude du corps , & aucun ne favorise tant la dépuracion qui s'y passe , que l'Opium ; puisque son action se termine toute à la peau & à la transpiration , d'où viennent sur sa surface l'ardeur , le prurit , les

pustules ou élevures , qui fatiguent ceux qui en usent souvent. Ou d'ailleurs se porteroient les humeurs par lesquelles le sang se dépure ordinairement ? Le peu d'évacuation sensible qui se fait tous les jours des suc's nourriciers par les voies sensibles, prouve leur sortie par la peau , c'est-à-dire , par l'insensible transpiration ; peut-on donc conclure autrement de l'operation de l'Opium sur les humeurs , sinon que n'ayant d'issuës par aucun des couloirs ordinaires , c'est à-dire , par les *selles* , par les urines &c , elles doivent necessairement se porter à la peau ? La consequence est d'autant plus juste , que comme la dépuration du sang se fait par une évaporation insensible , l'Opium dans nos corps se résout tout en vapeurs. En effet qu'un atôme d'Opium (comme seroit un quarantième de grain pour certains mala-

des) se fasse sentir par toute l'étendue du corps , peut-il le faire autrement qu'en se résolvant en vapeurs dans les entrailles , jusqu'au point qu'il prenne autant de surface , qu'il occupe d'étendue ? L'évacuation la plus abondante & la plus essentielle, si parfaitement imitée & remplie par l'Opium , ne devient-elle point encore une preuve de la perfection des *coctions* qu'il opere ? Ainsi il deviendrait de tous les remèdes le plus accompli , puisqu'il releveroit toute à la fois & la vertu *systaltique* , qui est la puissance maîtresse des fonctions animales , & redresseroit les *oscillations* des fibres nerveuses , dont la modulation rétablie rétablirait le *ton* des parties , ce qui est le chef-d'œuvre de la Médecine. Cependant cette suite d'opérations si merveilleuses se conçoit , dès que l'on connoît l'immense *volatilité* de l'O-

pium, & le *méchanisme* de la fibre du sang. Car cette fibre est un réseau mou, flexible, spongieux, dans lequel s'insinuë ce *volatil*, & parce que cette fibre se prolonge, jusques dans les extremités des arteres, & par conséquent des *carotides*, elle devient comme une de ces lifieres, lesquelles une fois imbibées d'une liqueur, la transmettent jusqu'à leurs dernières extremités. Le volatil de l'Opium étant donc reçu dans la fibre du sang, celle-ci en devient le vehicule ou le canal jusques dans la substance corticale du cerveau, & là, filtré avec la lymphe des nerfs, & mêlé avec le suc nerveux, elle en rehausse le *volatil*, le ranime & le renouvelle, pour rétablir les coctions, les secretions, en un mot tout le méchanisme de l'œconomie animale.

Je vous supplie, MONSIEUR, de vous souvenir encore que l'u-

sage des narcotiques au commencement même des maladies se trouve avec un avantage qui ne se rencontre point dans les remèdes de la nouvelle pratique. Car ceux ci n'ont d'époque que dans les mains de ceux qui les emploient ; au lieu que l'usage des narcotiques est ancien dans la meilleure Médecine. Ceci est manifeste par les ouvrages des grands Praticiens nommez ci-dessus , & depuis eux dans ceux de *Sylvius d'Hollande* , de *Barbette* , *Willis* , *Sydenham* , *Morton* , *Pitcarne* ; *Freind* , & de M^r. les Médecins d'*Uratiflau*. De pareils Acteurs , & des maladies inflammatoires , aiguës , malignes , où ils emploient si fréquemment l'Opium , ne peuvent-ils point servir de modele ? Peut-on risquer en suivant de si grands Maîtres , si attentifs , si exercez ? Et des vûes d'après eux ne peuvent-elles point se transférer.

tre au traitement des maladies d'un caractere semblable ? Car ce n'est point dans une seule sorte de maladie, ni seulement en cas de douleur, que ces Praticiens ont mis les narcotiques en usage, il n'est presque point de grands maux, point d'accidents graves, où ils ne leurs aient trouvé place. Aussi en trouve-t'on non de simples listes ou nomenclatures, mais des observations détaillées dans l'Auteur celebre, (a) lequel instruit des succès frequents & étonnans de l'Opium entre les mains des plus celebres Praticiens, s'est rendu l'avoué, pour ainsi dire, & le panegyriste de ce remede. Il le fait non par des paroles & des expressions séduisantes ou hyperboliques, mais par le recit fidele du nombre & des merveilles des heureux effets de l'Opium, dont il accable & étonne les Lecteurs, Ces ef-

(a) Til-
lingius de
Laudano.

fets au reste sont autorisez par de grands & respectables noms en Medecine, qu'ils ont honnorée par leur science, & par leur habilité; mais après cela autant qu'il est surprenant qu'on ait craint encore ou negligé l'Opium, autant devient-il permis d'en revendiquer l'usage, en veillant là-dessus l'attention de tant de grands esprits de nos jours, comme je prens la liberté de faire, MONSIEUR, sous vos yeux & sous auspices. Car c'est une autre sorte de négligence, en matière d'observations, de laquelle on doit se garder, d'avoir manqué à suivre celles qui nous ont été laissées par des Praticiens, sur des cas: car quoique ces cas soient singuliers en eux-mêmes, en ce qu'ils n'appartiennent qu'à une maladie particuliere, & à un seul cas de cette maladie, ils ont cependant leur generalité, en ce qu'ils regardent cette ma-

ladié & ce cas en general par tout & en qui que ce soit qu'ils se rencontrent.

Qu'à la bonne heure donc l'on se récrie (car on ne peut trop le faire) contre l'oubli où est tombée la Medecine , sur l'étude des observations generales touchant la connoissance de l'histoire des maladies , de leur caractere , de leurs proprietéz , leurs mouvemens , leurs crises , leurs issuës ou manieres de se terminer ; mais il ne paroît pas moins blâmable qu'on se soit endormi , sans suivre tant d'observations particulieres touchant des remedes , dont l'on trouve dans les Praticiens des succès circonstanciez , & leurs occasions bien marquées. C'est le cas de l'Opium ; ses effets sont connus , ses réüffites sont décrites dans un grand nombre de maladies, & les occasions en sont bien marquées. Est-il après cela

concevable par quelle nonchalance on a pû si étrangement s'écarter d'une route déjà frayée, ou d'une maniere de guérir, qui a tant d'avantage ? J'en comprend cependant, MONSIEUR, une raison ; on est persuadé d'ancienneté en Medecine, qu'on ne peut guérir bien les maladies qu'autant qu'on évacuë les humeurs qui les causent. Le vomissement & les selles sensibles & à la portée de tout le monde, se sont en conséquence trouvées établies comme les voies naturelles par où se vuidoient les humeurs ; aucontraire l'Opium reconnu pour ne rien vuidier par ces voies, a passé pour un remède impuissant ou paresseux, qui renfermoit, qui retenoit, ou qui remêloit ces humeurs dans le sang, & delà l'on a fait un crime capital & le procès à l'Opium. L'opinion qui le donnoit pour une drogue souveraine.

ment froide, a achevé sa disgrâce, jusqu'à ce que la Physique revenue de ce préjugé, en développant en lui une vertu souverainement diaphoretique, lui a donné d'autant plus de relief par-dessus même les évacuans ordinaires, que l'insensible transpiration est au-dessus de toutes les évacuations prises ensemble. Ainsi l'Opium autorisé par tant d'heureux effets, certifié par les Praticiens du premier ordre, de tout Païs & de toute Ecole, justifié enfin par la meilleure Physique, ne pouroit-il point passer aujourd'hui pour un remede autant sûr que commode, puisqu'il évacue en même-temps la cause du mal qu'il guérit par la voie la plus naturelle, la plus generale & la plus efficace? En effet si les autres évacuations ont quelque avantage pour la guérison des maladies, la sueur & encore mieux la transpiration les ren,

*ferme tous, morbi omnes solvuntur
aut per os, aut per alvum, aut
vesicam, aut alium quemdam ar-
ticulum, sudor vero omnibus com-
munis.* (a)

(a) Hip.
pocr. p. 1
292.

Ce que l'on observe en prati-
que prouve parfaitement non-
seulement cette utilité de l'O-
pium, mais encore (ce qui en rele-
ve parfaitement le mérite) son af-
finité avec la nature; car il en aide
ou en développe les mouvemens
dans les maladies difficiles, ou
les plus embarrassées, & la met
alors au-dessus du mal. Une fu-
rieuse fièvre accompagnée d'in-
quiétudes, d'auxièzes, de rêve-
ries, d'ardeurs, & sur tout d'une
toux sèche, fréquente, cruelle,
jusqu'à faire cracher le sang, sur-
prend un malade; la saignée
réitérée diligemment avec tous
les délayants & les adoucissans
ordinaires, se trouve insuffisante
pour dissiper l'orage, & pour fai-
re expliquer la nature; alors les

narcotiques donnez après tous ces remedes qui lui ont assuré les voies , calment tout d'un coup le malade , & développe la maladie , par l'éruption d'une *rougeole* foncée , mais vermeille & abondante , qui couvre en peu d'heures toute l'habitude du corps. Cela ressemble - t'il à ce qu'on impute à l'Opium de concentrer les humeurs & d'empêcher la sortie du venin ? Bien plus , le narcotique continué en petite dose , termine dans peu & heureusement la maladie. Jamais l'*émétique* ou le *kermes* en firent-ils autant , ces perturbateurs du repos public dans l'économie animale , & du calme que l'Opium porte avec soi.

Une observation non moins constante entre les mains de gens instruits des marches de la nature ou de ses loix , qui se sont appris à suivre ses traces , c'est celle de l'utilité des narco-

tiques donnez à petite dose tous les soirs dans les fièvres malignes , pour en rabbatre les fureurs , en prévenir les surprises , & y ménager les occasions d'une purgation , qu'on prévoit qu'il faudra avancer , ou pour placer le quinquina qu'il faudra incessamment employer : car de ces deux remedes habilement mis en œuvre dans le traitement des fièvres malignes , dépend la guérison de ces insidieuses maladies ; parce qu'ils sçavent en écarter les dangers & en éluder les séductions. Un Medecin donc familiarisé aux allures de ces maux , venant à pressentir par les insomnies du malade , par des maux de tête , qui consistent moins dans le battement des arteres , que dans un sentiment douloureux de membranes tenduës , plus encore par les soubressauts qui prennent au malade en dormant , & par les

tressaillemens des tendons du poignet qu'on lui sent en touchant son poux ; un Medecin , dis-je , reconnoissant à ces signes , que la fièvre porte sur les nerfs & gagne le suc nerveux , emploie aussi-tôt les narcotiques vers les heures des redoublemens , & par là s'épargne bien des embarras , & au malade beaucoup de dangers.

Versé autant que vous l'êtes , MONSIEUR , dans la connoissance de l'œconomie animale , vous comprenez cette marche des fièvres malignes & les raisons des succès de ces remèdes donnez dans ces circonstances ; accoutumé à prendre dans le *mécanisme* des parties les raisons des maladies qui leur arrivent , vous tirez du même fond celles dont les remèdes agissent sur elles. Un Medecin donc qui se fera situé dans le point de vûe marqué ci-dessus , sera averti par tous

ces signaux , que l'*ataxie* des *oscillations* des arteres sanguines , en quoi consiste la fièvre ordinaire , passe dans les oscillations des fibres nerveuses , en quoi précisément consiste la malignité. Car la malignité devenue un terme abusif , dont on se sert aujourd'hui pour donner le change au public , & pour jeter un voile sur les esprits d'un peuple qu'on veut soumettre à de nouvelles loix de guérir ; la malignité , dis-je , n'est pas un vain titre ou une attribution sans réalité. Ce nom est celui d'un mal effectif dans une maladie , parce qu'elle la fait changer de forme , sans cependant en changer ou en déplacer la cause , mais qu'il étend & transmet , non-seulement comme une contagion qui se prend aux corps voisins , mais plus encore comme une force majeure qui s'empare & se répand sans borne ou

se glisse sans résistance. C'est une communication de mouvemens ou de vibrations commencées dans les arteres sanguines, continuées dans les tuniques des nerfs & qui s'établissent dans les membranes ; d'où s'ensuit un ébranlement *spasmodique* de tout le genre membraneux, ce qui est le terme de la vraie malignité. Dans cet état la ressource de la Medecine est naturellement dans un remede qui porte son action immédiatement sur les nerfs, qui aille en redresser incessamment les oscillations, & rectifier le cours des esprits ou leurs directions ; toutes vertus qui sont renfermées dans l'Opium. Donné donc à propos dans une malignité naissante, il préserve les nerfs, en même-temps que les délayans largement employez, amolissant & relâchant le genre membraneux du bas ventre, ouvrent les voies

ou les secretoires , & frayent le chemin aux purgatifs. En consequence les vaisseaux ayant été dégonflés par la saignée , & le sang avec les sucs amoindri de volume par la purgation , le quinquina devient sûr. Car trouvant les *solides* flexibles , & les *fluides* déprimez , il affermit les uns , assujettit les autres en les resserant tous , & remet ainsi ou rétablit toutes les parties dans leur *ton* naturel , ce qui est guérir.

Ici permettez moi , M O N S I E U R , d'entrer pour un moment dans l'opinion du peuple , car le cry public pour les cordiaux & les sudorifiques dans les fièvres malignes , se trouve autoriser l'usage de l'Opium dans ces fortes de maladies. Car l'Opium fût le cordial de l'antiquité ; elle le faisoit entrer dans ses plus celebres antidotes , de sorte que sa qualité diaphoretique

se trouve moins prouvée dans les anciens écrits , comme si elle fût douteuse , que supposée comme vraie dans les ouvrages qui ont été faits là-dessus. Enfin les sudorifiques ne réussissent à procurer des sueurs , qu'autant qu'ils sont animez par l'Opium , & par cette raison la theriaque , le plus celebre des sudorifiques , devient impuissante , suivant la remarque de celebres Praticiens , ^(a) si on la donne sans Opium. Ainsi se trouve dans l'Opium tout à la fois & l'accomplissement du souhait que faisoit le celebre Mr. *Pitcarne* , d'un remede qui convint , sans causer de trouble , à toutes les grandes maladies , & l'accomplissement encore des vœux du peuple , qui demande des *cordiaux diaphoretiques* pour la guérison des maladies malignes. Car dès que l'Opium convient dans les cas de malignité , l'on apper-

(a) v.
Vedel.
opiol.
Plater

soit d'un coup d'œil à combien de maladies , & à combien de symptômes il doit convenir ; puisque la malignité étant une affection des esprits ou du genre nerveux , l'Opium se trouve de nature à soulager dans toutes les maladies où les nerfs sont particulièrement affectez. Suivant cette idée tout ce qui sera *érechisme* , douleurs , anxiété , convulsion , &c. s'accommodera de l'Opium , & peut-être le demandera-t'il. Si après cela l'on veut bien faire attention , sur ce que le plus grand nombre des malades est parmi les femmes , non seulement à cause de la délicatesse de leur complexion , qui est celle de leurs nerfs ; mais encore parce que selon la remarque d'Hippocrate , la condition de leur sexe les rends sujettes à six cens maladies qu'elles ne partagent point avec les hommes. Il devient manifeste

que les nerfs ont une part singulière dans bien des maux. Joignez à ceci l'observation constante, qu'il est peu de maladies qui ne tirent leur origine de quelque passion, ou de quelque mouvement de l'ame ; n'en fera-ce point assez pour donner à comprendre, que le trouble des esprits où l'éretisme du genre nerveux, fait le fond de la plupart des infirmités du genre humain ? Dans les passions où les mouvemens de l'ame entrent, l'étude, la méditation, les soucis, l'ennui, la mélancholie, toutes affections de l'ame, lesquelles étant de tout sexe, de tout âge, de tout pays, & de toute condition, grossissent infiniment le nombre des maladies des nerfs ou de leurs indispositions. C'est le *μελανχολικον τι*, ou le *τὸ θεϊόν* d'Hippocrate, qu'il avertit d'observer dans les grandes maladies, c'est-à-dire en celles qui sont bizarres, difficiles

ou incurables. En effet delà viennent ordinairement les maladies insurmontables à toute la sagacité de la Médecine , quand elle s'occupe d'humeurs à dompter , à fondre , à évacuer , où il n'y a qu'à raffermir le genre nerveux , à en rectifier les modifications , ou à en rétablir le *ton* naturel ; car ce *ton* étant la modulation , sur laquelle les sécrétaires ont été formez par l'Auteur de la nature , ces sécrétaires ne peuvent sans cette réparation , rentrer dans leurs fonctions ordinaires , pour faire une convalescence parfaite ; & delà s'ensuivent des cures imparfaites , des maux bizarres , des langueurs , des infirmités incurables. Une raison toute semblable à celle-ci , est l'inattention qu'on a pour l'état des *solides* dans les cures ordinaires , dans lesquelles on ne s'occupe que des *fluides* ; comme d'adoucir la lymphe , de dé-

purer le sang, de vuider les humeurs, sans songer à la part que les *solides* ont dans ces opérations, qui n'acquierent rien de bon ni de parfait que ce qui leur vient des solides. Les narcotiques suppléent à ce défaut, tout faits qu'ils sont pour les solides, puisqu'ils agissent principalement sur les nerfs, qui en font le tissu; & les solides souffrent volontiers leur action, parce qu'elle leur plaît, qu'elle les calme & les met dans leur repos. On croiroit que ce seroit-là tout ce qu'il y a de bon à dire des narcotiques, mais on leur doit encore ce témoignage, qu'ils s'associent, ou s'accordent pour la cure des maladies avec tous les remèdes & les autres secours de la saine Médecine.

C'est trop peu dire encore à leur avantage, ils le supposent tous comme un préalable sans lequel ils deviennent inutiles ou dangereux.

dangereux. Car les narcotiques ne sont pas de ces mysanthropes ou de ces farouches qui ne sçauroient vivre en compagnie, c'est-à-dire, de ces drogues indépendantes telles du moins qu'on les croit, ou de ces remèdes qui tranchent du souverain, qui se mettent au-dessus de toutes les loix, hormis de celles qu'il imposent eux-mêmes : au contraire ils se soumettent aux loix de la methode la plus exacte & la plus reguliere. La *plethore*, par exemple, les retient, les arrête, & les embarrasse ; ils veulent donc qu'elle soit suffisamment diminuée, parce que ce leur est une facilité qui leur devient nécessaire pour la sûreté & l'accomplissement de leur operation. Donner donc des narcotiques sans avoir assez vuïdé par la saignée, c'est s'exposer aux dangers d'un *volatil* qu'on donneroit dans un état de plénitude.

Car dans cette disposition celui-ci ne pouvant passer legerement parce qu'il a a remuer trop de masse , il s'y trouve enveloppé lui-même , & ainsi emporté sous un gros volume. Il s'élance impetueusement vers les secretoires du cerveau. Alors arrivent ces *congestions phlegmoneuses* qui jettent les malades dans des assoupissemens mortellement léthargiques , parce qu'on les a traité par les narcotiques , sans les avoir suffisamment & promptement saignez. Tout de même encore un sang bouffant, enflé & mis en turgescence par l'ardeur qui l'anime , ou par l'élasticité qui l'étend , le gonfle , ou l'exalte , oppose une sorte de digue ou d'embaras à l'operation de l'Opium , car se déployant alors lui-même par toute l'élasticité qu'il renferme, il s'enflamme & le sang avec lui ; & par là devient capable des mêmes congestions qui

causent ces léthargies mortelles.

La purgation est certainement moins propre que la saignée pour vider les vaisseaux, pour ôter la pléthore, & ainsi préparer les voies à l'Opium, car l'irritation qu'elle cause au genre nerveux, & le trouble qu'elle excite dans le sang soulèvent la double puissance des solides & des fluides contre la vertu de l'Opium, qu'elle empêche tout d'abord. Il est cependant un cas où la purgation doit précéder l'usage des narcotiques; c'est quand le sang malgré les saignées, & le bon régime, emporté par son *volatil* & son impetuosité vers les *secretoires* du cerveau, les bouche, les préoccupe & ferme ainsi les avenues à l'Opium. Dans cette disposition les premières voies ayant été précédemment amo-

medtants , & un regime semblable , & les résistances étant affoiblies , les parties se trouveront disposées à s'ouvrir elles & leurs *excretoires* aux fucs qui s'y presenteront. Un purgatif donc attirant & détournant alors les fucs accumulez dans les vaisseaux , vers ces *excretoires* , il vuide d'une part les vaisseaux , & dégageant en même - temps les voies à l'Opium , il lui ouvre un chemin vers les nefes.

La régularité dans le regime est encore une condition requise pour la réüffite des narcotiques. L'usage des gelées , des bouillons succelents , trop substantiels ou trop forts de viande , faisant un sang trop épais , trop massif , trop serré dans sa fibre , trop compact dans sa tiffure , deviennent les causes des mauvais succès de ces remedes. La raison en est sensible , en ce que de semblables fucs

jettent les fondemens des digues ou des obstacles que les narcotiques rencontrent dans leur chemin, & fournissent les materiaux des amas de fucs ou congestions phlegmoneuses que produisent les narcotiques quand ils sont donnez dans l'état de plenitude. C'est que les narcotiques demandent un sang mou, léger, humecté, par la raison qu'ils réussissent mal dans les corps secs & brûlez, en qui le sang est trop dépourvû de ferosité ou de lymphe. Aussi la boisson chaude *diapnoique* & abondante, devient-elle d'un grand secours, pour la réussite des narcotiques; sur tout quand en certains cas on sçait habilement & à propos rendre ces boissons legerement & agréablement aigrettes, soit en y mêlant sagement les jus d'orange, de citron, de groseilles, les syrops de verjus, de berberis, de grenade; ou

bien en donnant dans les intervalles quelques petites prises de poudres *absorbantes* foulées & imprégnées de jus de citron, comme seroient les *yeux d'écrevisses*, le *succin*, la *corne de cerf*, &c.

Ce n'est pas, MONSIEUR, que j'oublie ou que j'ignore la frayeur qu'on se fait ordinairement sur l'usage des acides pour la cure des maladies. L'on s'est laissé prévenir que les causes des maladies sont des aigres développées dans le sang, ou ailleurs, & dont la lymphe ou la serosité étant imprégnée, cause les fontes & tous les symptômes qui affligent les malades. De là l'on a conclu que des *acides* surajoutez à ces *aigres*, augmentent d'autant les maux, qu'ils en multiplieront les causes.

Mais là-dessus, MONSIEUR, la méprise est manifeste à qui voudra un peu réfléchir, sans se laisser aller au gré ou au courant des préjugés populaires; qu'il y

ait des aigres dans les maladies, la preuve en est constante, & les signes en sont sensibles; mais que ces aigres en soient les causes, & les symptomes leurs effets, c'est ce qui est mal prouvé & mal entendu. Cependant pour ne pas entamer une matiere qui seroit hors d'œuvre, ou une question qui nous détourneroit trop de notre sujet, je me renferme à vous représenter, MONSIEUR, que ces *aigres*, telles places qu'ils tiennent dans les maladies, faites ou à faire, sont bien differens des *acides* qu'on employe comme remedes. Ces aigres sont des acides corrompus, dégenez ou déchûs, qui viennent de la dépravation de sucs qui se corrompent; s'altèrent, ou se décomposent. Ce sont des sels *fluor*, des matieres aigries, tournées & viciées, qui n'ont rien ni de cette digestion parfaite, ni de cet état de ma-

turité qui se trouve dans les acides des fruits ; des oranges , par exemple , en qui ils font des marques de perfection & de coction , au lieu que ces aigres viciez ressentent la corruption & la décadence des sucς où ils se trouvent. Autant donc que ceux-ci sont dépourvûs de cet esprit vivifiant qui conserve les êtres , ou les perfectionne , autant les autres en sont-ils animez. Ainsi tandis que ces aigres menent un mixte ou un corps à sa destruction , ou qu'ils la montrent , autant des acides bien choisis & donnez à temps rappellent-ils dans les sucς ou y mêlent-ils cet esprit naturel , qui préside à l'entretien des corps. Dans les uns donc c'est un esprit de vie , dans les autres un principe de mort. Au reste que les acides soient des particules longues & menuës qui s'insinuent entre les globules du sang pour les tenir unis , ou que par leurs pointes fines & legeres , ils exci-

rent les fibres nerveuses à s'affermir en se resserrant pour conserver aux parties leur *ton* naturel, ou pour le rehabiliter, ce sont du moins des parties spiritueuses, benignement salines, plus propres à aider la nature, ou à l'exciter, qu'à la traverser & à l'abattre.

D'ailleurs l'usage des acides bien entendu est un art ou une adresse pour employer l'Opium avec sûreté; car ils en font comme les sauve-gardes pour le préserver des inconveniens qu'on en fait appréhender. S'il est donc un correctif utile ou nécessaire à l'Opium, il se trouve dans les acides, suivant l'observation des Praticiens anciens & modernes, qui associent ordinairement quelque acide avec l'Opium. L'esprit de vitriol ou de soufre a eu ses protecteurs, mais le plus usité par *Horstius, Langius, Quercetan* & *M^r Sylvius d'Hol-*

lande, c'est le vinaigre. Enfin l'on tient d'une experience bien suivie que le diacode mêlé avec le syrop de limon ou de grenade devient un narcotique très-heureux & très innocent pour la cure des petites veroles, & encore le cordial le moins équivoque dans cette maladie. L'usage de la theriaque dissoute dans le vinaigre, ou dans le jus d'orange ou de citron, est encore une preuve de ce qu'on vient d'avancer ; car ainsi habillée ou apprêtée, elle devient un calmant sudorifique des plus sûrs & des plus efficaces.

Or la raison pourquoy les acides sont les correctifs de l'Opium, se trouve dans le *mode de substance* des particules acides. Ce sont des atomes qui ont leur gravité ou leur pesanteur propre ou individuelle, minces d'ailleurs, aiguisez en pointe, & capables de s'insinuer ; elles le font en

effet en s'interposant entre tous les corpuscules légers, volatils & spiritueux dans lesquels s'exhale & se resout l'Opium dans les entrailles. Par là l'on conçoit que ces particules acides sont comme des entraves, qui rallentissent ou retiennent la volatilité des narcotiques, lesquels par cette association deviennent moins vifs dans leur action, plus moderez dans leur passage à travers le sang, enfin moins rapides & moins emportez. Aussi est-ce une maxime parmi les Chymistes, que les acides énervent (*castrant*) l'Opium, où le rendent impuissant.

L'expression est un peu forte, & elle ne seroit vraye peut-être que des acides minéraux, comme l'esprit de vitriol, qui ayant trop de gravité, de pesanteur, ou de *fixité*, pourroit à raison de ce *mode de substance* changer ou détruire le mode de substance de

l'Opium : aussi font-ce des acides vegetaux que les Praticens preferent, moyennant quoy ils ne s'apperçoivent point qu'ils énervent l'Opium ou qu'ils le rendent impuissant, si ce n'est qu'on appelle impuissance, une sorte de diminution de force ou de vigueur que les narcotiques contractent dans la compagnie de ces acides.

Tant de précautions & de ménagemens pour l'usage des narcotiques, ne suffisent pas cependant encore pour les rendre autant sûr & utile qu'il peut être en des mains habiles & instruites dans cette sorte de Medecine. Une autre adresse, c'est de placer à propos tant dans ces sortes de maladies, où ils conviennent, que dans les temps convenables de ces maladies. Là dessus l'observation est generale, c'est de penser de l'Opium à peu près comme du Quinquina, parce

que comme celuy-cy il est principalement indiqué dans les maladies qui ont des accès ou des redoublemens ; & comme luy encore , il ne faut ordinairement le donner que hors les temps de ces redoublemens & de ces accès. Au moyen de cette attention on donne l'Opium avec avantage ; & cet avantage consiste à ce qu'on en donne beaucoup moins , par la même raison qu'on use beaucoup moins de Quinquina , quand on le donne au sortir de l'accès , ou suivant l'observation de Mr. Pitcarne , trois ou quatre heures avant le redoublement. La raison de cet avantage , c'est que la fin du redoublement est le temps où l'humeur est affoiblie dans sa qualité , & diminuée dans son volume , plus aisée par consequent à être vaincue ou dissipée. Tout de même l'irritation *spasmodique* contre laquelle on employe l'Opium devenuë

plus forte dans l'accès (d'une vapeur par exemple) se trouve plus foible quand il est passé, & pour cette raison une moindre quantité d'Opium suffit pour la calmer, parce qu'alors les fibres nerveuses étant moins éloignées de leur *ton* naturel, elles s'y laissent ramener plus volontiers.

Tout cecy supposé, il est d'observation que l'Opium agissant singulierement sur les nerfs, il réussit principalement dans les maladies qui portent ordinairement sur le genre nerveux, raison pour laquelle il est recommandable sur tout dans les affections spasmodiques. Mais pour cela même, il convient particulièrement dans les maladies où il se mêle quelque chose d'*hystérique* ou de *melancholique*, ce que les anciens Praticiens nommoient disposition *atrabilaire*; d'où vient encore que l'Opium trouve si heureusement place

dans les maladies des femmes, & dans les affections *hypocondriacques*. Mais comme il est aussi des fièvres qui attaquent singulièrement les nerfs, tels sont les fièvres malignes, dont le caractère propre est de porter sur le genre nerveux, aussi sont-ce celles où les narcotiques ont plus de lieu, & plus de succès. Or de ces fièvres il y en a de *synoques* ou *homotones*, en qui on n'apperoit pas de redoublements, ou dans lesquelles les redoublements sont obscurs, incertains, ou irreguliers; & en celles-cy on demande comment reconnoître si la fièvre menace les nerfs, si les narcotiques y conviendront; dans quel temps enfin on devra les placer, puisqu'il n'y a point de redoublements, qui servent, comme on a dit à regler l'usage ou à les mettre à leur place. Mais la regle est generale, toute fièvre *homotone* est suspecte de malignité, & ne fût-elle qu'éphe-

mere, elle y tend, parce que la chute de ces sortes de fièvres, ou de celles qui paroissent peu de choses dans les premiers jours, si elles sont mal menées dans leur commencement, se fait souvent sur les nerfs. Pour donc n'y être point surpris, il faut tout d'abord s'attendre à cet accident, s'il n'est prévenu. Dans cette vûë, en suivant de près un malade, on observera par là que quelques gouttes de sang pour le moins luy seront tombées du nez, qu'il dormira mal les nuits, avec inquiétude & de petites rêveries, que son mal de tête par où aura commencé la maladie, ne consistera point dans un battement des arteres dans le cerveau, mais dans une douleur sourde, ou dans un sentiment de tension douloureuse; qu'il aura des soubressauts en dormant, ou qu'il fera alors des grimaces dans les yeux & dans les lèvres; car ce sont tous pré-

ludes de contractions convulsives ; Qu'enfin l'on s'appercevra de treffaillement dans les doigts, ou de mouvemens involontaires dans les tendons des poignets : tous ces accidents sont des témoins de l'ataxie naissante dans les esprits, & des annonces de ce qui se passe dans le cerveau, ou dans le genre nerveux ; sur quoy un Praticien habile & prévoyant doit dresser ses vûës pour rompre le coup, qui va se porter sur ces parties. C'est dans ces cas qu'il doit se hâter de meurir l'humeur, c'est-à-dire de la préparer à la purgation, & cela par des saignées du bras promptement faites, par des delayants, des anodins, des calmants, des lavemens frequents huileux ou émollients ; car ce sont toutes manieres d'avertir la nature du dessein où l'on est, & de la solliciter pour ce qu'on va luy demander incessamment, en déterminant :

ainsi le cours des humeurs vers les parties basses, où se trouvent les excretoires du corps les plus nombreux, destinez d'ailleurs par leur institution à la dépuracion du sang.

Je ne sçay, MONSIEUR, si je rends bien ce que vous m'avez appris, je comprends du moins en cela le caractere ou la juste idée de la malignité que vous m'avez donnée; car une fièvre *homotone* sous la face empruntée d'une mediocrité apparente, travaille à la sape de la nature, & gagne à la sourdine le genre nerveux, qui est l'objet ou le terme de la vraie malignité. En ce cas attendre l'achevement de la coction des humeurs, ce seroit attendre ce qui sera prévenu par une mort, laquelle surprenant le malade deshonoreroit le Medecin. Si au contraire il est habile & exercé, il veillera à ne se pas trouver la dupe de sa confiance, mais

sans cependant aller de front contre les regles de l'art, & les loix de la nature, il se hâtera d'affoiblir le mouvement du sang, & il en ralentira l'impétuosité, en en diminuant la masse, le faisant ainsi couler par des voyes plus larges pour en retarder le courant. Car c'est comme élargir le lit dans lequel il a à couler, que de vuidier diligemment les vaisseaux par des saignées du bras d'abord, puis par celles du pied, par lesquelles le sang remené avec sa lymphe vers les parties basses, y trouvera les principaux *secretoires* que la nature y a étably pour luy servir de décharge; lesquels d'ailleurs ayant été préalablement & largement amollis, laisseront échapper ce que l'irritation d'un purgatif donné en consequence y attirera. Mais après de telles secousses (car il faut en ce cas employer des purgatifs qui en

donnent.) que le genre nerveux aura eu à souffrir, les *narcotiques* trouveront leur place pour luy rendre le calme d'où il sera fort, & pour luy donner le moyen de rentrer dans son *ton* naturel. Pour obtenir ce bon effet, il faut donner le narcotique à temps, pour ne pas le donner inutilement ou avec danger; car comme l'action ou l'effet des narcotiques est un affermissement des solides, le point de réussite est le moment où les vaisseaux qui les composent & les environnent, se trouvent plus vuides ou moins remplis, puis qu'alors leurs parois comme affaïssées se laissent plus aisément rapprocher. Ce moment ou ce temps précis se trouve immédiatement après la fin de la purgation; sur le soir par exemple du jour qu'on l'aura donnée, suivant les observations de M^r. *Pitcarne*, si éclairé sur l'écono-

mie animale, & du sage Mr. Sydenham, qui avertit de donner le narcotique en certaines fièvres aiguës, un peu de meilleure heure que l'on a de coutume de donner ce remede. C'est que conformément à la ressemblance qu'on trouve entre l'Opium & le Quinquina, l'Opium doit se donner 1°. quand l'humeur qui fait la maladie a moins de volume. 2°. le plutôt qu'il est possible avant le redoublement, qui vient ordinairement à la suite d'une purgation. Ces précautions ne suffisent pas encore, car comme l'effet du narcotique est de fortifier le genre nerveux contre les ébranlements que luy causent les accès de fièvre, il faut sans interruption, quand cet affermissement est commencé, l'assurer ou le confirmer incessamment; & l'on obtient ce bon effet en réitérant non seulement tous les jours ce narco,

rique, quelques heures avant le temps où l'on attend ce redoublement, mais encore en le réitérant jusqu'à trois ou quatre fois dans vingt-quatre heures en certaines maladies, comme le recommande cet heureux Practicien (^a) dans la cure de la petite verole. Si la purgation débute ou manifeste, comme il arrive quelquefois, le retour des redoublemens, qui sont ordinairement obscurs dans les fièvres *synoques homotones*, alors se montre l'occasion de placer le Quinquina, lequel étant lui-même de la nature des calmants, se laisse volontiers assortir avec l'Opium, association par laquelle le Quinquina devient plus prompt & plus efficace dans son operation. Par cette adresse innocente, un Medecin a l'avantage de guerir avec facilité, dans laquelle, jointe avec la sûreté, consiste le plaisir de gue-

(1) Sy.
denham.

rir, ou la satisfaction d'un Medecin. En effet il ne résulte de cette maniere de traiter les grandes maladies aucun de ces inconveniens déplaissans qui succedent aux cures forcées, ou qu'on n'a operées qu'à force de *purgatifs*, de *fondants*, d'*émétiques*, de *cordiaux*, de *kermes*, de *sudorifiques*; tous remedes, pour peu qu'ils soient ou excédez, ou mal-entendus, qui traînent après eux des langueurs, des chaleurs, des bouffissures, des insomnies. Au contraire l'Opium étant un *volatil*, un *cordial*, un *digestif*, resout & dissipe les sucS rallentis qui font des *congestions*, dont se forment des *stases*, des amas, des *obstructions*, des enflures, des *dépôts*, tous reliquats trop communs ou tristes appanages trop ordinaires des guérisons avanturées. Dans cet exemple on apperçoit la raison pourquoy d'habiles Medecins

de ces derniers temps, & en particulier ceux de l'Ecole du celebre M^r. Stahl, mêlent les anodins, & les narcotiques mêmes, avec les absorbants. On la voit encore dans la fameuse poudre *absorbante* de *Wedelius*, dans laquelle entre l'Opium lui-même ; dans les poudres *absorbantes* d'*Etmuller* ; mais plus singulierement, ce semble, dans les formules des Praticiens de cette Ecole, où sont, pour ainsi dire, prodiguez les calmants *nitreux*, & où souvent mêmes sont employées les *pillules de Cynoglosse* ; car ces Messieurs qui paroïtroient réserver sur l'usage de l'Opium, se dédommagent amplement par l'usage perpetuel des *calmants*. Tels sont le *nitre*, (l'anodin favori de M^r. Stahl) le *cynabre*, la *cascarille* &c ; car ces remedes reviennent à tout moment dans leur pratique, instruits qu'ils sont sans doute par l'usage des dangers

dangers qu'apportent les absorbans (quand on les employe seuls) par les rallentissemens qu'ils causent dans le sang, les embarras qu'ils occasionnent dans les vaisseaux, & les obstructions qu'ils laissent dans les visceres. Ils y mêlent donc des matieres ou spiritueuses, ou du moins aisées à se distribuer, comme le *nitre*, les *cinnabres*, les *pilules de Cynoglosse*, lesquelles en secondant l'action des absorbans, entretiennent en même-tems la fluidité dans le sang, la souplesse dans les solides, l'aïssance dans la circulation des humeurs. A pareil dessein, des Praticiens de nos jours mêlent les Narcotiques avec le Quinquina dans les *remissions* des fièvres continuës, parcequ'un Quinquina ainsi préparé devient plus & plus heureusement calmant; affranchi d'une part du danger qu'on luy impute d'épaissir.

sur le sang, de fixer la lymphe, ou de faire des obstructions : associé d'ailleurs à une vertu pénétrante, digestive & propre à animer le sang, à le rendre coulant, & à le faire bien circuler. Au reste on doit employer différemment les Narcotiques quand on donne le Quinquina purgatif ; car il est des cas où il est nécessaire de le donner ainsi aprêté ; lors, par exemple, que le sang portant trop opiniâtement vers le cerveau sa partie lymphatique, enlevée qu'elle y est par l'excès de la *systole* des arteres irritées, ou lors que s'y étant accumulé luy-même, il menace d'y former une *congestion* mortelle : dans ces circonstances, après avoir donné le jour du Quinquina préparé avec le *senné*, la *manne*, le *vin*, ou le *tartre émetique*, en plusieurs verrées, on donne sur le soir une prise ou deux d'un Quinquina narcotique, lequel trouvant les

vaisseaux moins pleins ou moins gonflés, parce que le volume des suc lymphatiques a été diminué, il fait sur eux plus efficacement & plus promptement son effet. De plus, il épargne au malade les fontes ou *colliquations* malheureuses qui succèdent à la violence & à la fréquence des purgations qu'on auroit d'abord mises, & mal-à-propos à la place des narcotiques.

Toutes ces différentes observations touchant l'employ des narcotiques dans les fièvres continuës, regardent principalement les *synoques-homotones*, qui sont à proprement parler les véritables fièvres malignes; mais les inflammatoires accompagnées de redoublements bien distingués ou bien marqués, ne sont pas moins soumises à une sorte de narcotiques ou d'anodins, qui leur sont convenables. Ce sont les narcotiques en liqueur, c'est.

à-dire qui sont noyez en beaucoup d'eau qui les tempere, parce qu'elle les divise ou les entend. Telles sont les infusions ou les eaux distillées de coquelicot, dont on fait des émulsions avec les semences de pavot blanc; car quoique ces semences ne soient point narcotiques, comme la tête de pavot qui les renferme, elles en retiennent la qualité d'adoucir & de calmer; ou bien on fait fondre dans ces eaux ou dans ces infusions quelques grains de nitre purifié, & on les donne par verrées dans les intervalles des redoublements; & procurant des *transpirations* ou des *diaphoreses* salutaires, elles mettent le sang au large, & sa circulation à l'aise. Cependant les membranes devenuës plus souples, & les *excretoires* relâchez, les coctions s'accelerent, & la guerison s'ensuit; sur tout si l'on ajoute dans ces verrées

quelques jus d'orange dans le jour, & quelque gros de syrop de diacode sur le soir ; car dans ces natures de maladies inflammatoires où le sang se trouve étrangement coëneux, dur & épais, sa constitution compacte & ferrée, ne se laisse bien seulement pénétrer que par des narcotiques aqueux, rendus nitreux, qui se mêlant dans ces fucs épaissis, les délaye sans les soulever, où les détremper, les pénètrent, & les traversent sans s'embarrasser & sans s'engluer dans leur épaisseur ; inconvenient que leur épargnent singulièrement les *nitreux* qu'on associe. Cette pratique bien entendue réussit encore dans les affections douloureuses, comme sont les *pleuresies*, les *catarrhes*, *rhumatismes phlegmoneux*, *arthritiques* ou *gouteux*.

Il est même remarquable, MONSIEUR, que ces douleurs

& ces tumeurs douloureuses ont acquis ou conservé dans l'ancienne Medecine même une sorte de droit aux narcotiques pour la guerison des maladies inflammatoires ; car les Praticiens de tous les temps leur ont donné place dans ces sortes de maladies ; non à la verité aux narcotiques donnez interieûrement ; car si l'on en excepte les cas d'urgentes douleurs de *pleuresie* , de *dysenterie* , de *rhumatisme* , de *goute* , &c dans lesquels les Praticiens moins prévenus se le sont permis, tous se sont réunis dans l'usage des *fomentations* , des *linimens* , des *emplâtres* , des *cataplasmes anodins-narcotiques* , en employant avec le lait les plantes & les huiles narcotiques, les têtes de pavot, & l'Opium luy-même. Mais là-dessus on a eu occasion de reconnoître, que la timidité a ménagé leur courage sans l'abattre, & que comme l'inquié-

tude ou la contention d'esprit ouvre le jugement & inspire de la sagacité, la timidité a fait venir dans l'esprit de ceux qui craignoient le plus l'Opium, des inventions singulieres d'en tirer le soulagement dont ils le croyoient capable. Ainsi un Medecin celebre ^(a) en Allemagne, rompu en pratique, parce qu'il y avoit vieilli, s'avisa de son temps d'employer exterieurement l'Opium d'une maniere extraordinaire; c'étoit dans les douleurs de dysenterie, dans lesquelles ce Praticien faisoit user d'un morceau d'Opium taillé en *suppositoire*, qu'il faisoit introduire dans le fondement du malade, de maniere que l'on pût le retirer après quelques heures, & l'y remettre quelques heures après, s'il en étoit besoin. Ce Medecin se loïe de cette pratique, du moins prouve-t'elle un instinct naturel dans les grands

Medecins, pour employer l'Opium, ce qui devient une preuve du fondement qu'il a dans la nature, ou de son rapport & de son affinité avec elle.

Les *sedatifs* sont d'autres especes de *calmans* qui trouvent d'heureuses places dans la cure des maladies aiguës, parce qu'ils sont en ressemblance de vertu avec les narcotiques, en ce que comme eux ils appaisent les troubles du petit monde, en rabattant les feux & les emportemens du sang. Ils ont, ce semble, un avantage au dessus des narcotiques, en ce qu'ils n'assoupissent point; & par là ils deviennent moins formidables, parce qu'ils n'exposent pas les malades aux tristes surprises que craignent de l'Opium ceux ou qui ne sçavent point le manier, ou qui ne le connoissent que par les malheurs que luy fait commettre l'imperitie ou l'indiscretion. Les

nitreux sont celebres sous ce titre, car ils sont les *sedatifs* ordinaires des Medecins d'Allemagne, & par une raison semblable le *pourpier* devient aussi un calmant dans les fièvres ardentes, parcequ'il est singulierement *nitreux*. On a dit cy-dessus que les *absorbants* impregnez de l'acide du citron, passoient encore pour *sedatifs*; mais ce même acide, celui de tous qui est le plus ami de l'homme, est le *sedatif* favori de la Medecine Portugaise, puisque les Medecins Portugais traitent les maladies les plus aiguës avec le jus de citron ou leurs limonades, avec lesquelles ils appaisent & guérissent parfaitement les fièvres, les malignes mêmes, sans tant de malheureux *fondants*, de dangereux *emetiques*, & de purgatifs incertains, qui sont aujourd'huy prodiguez pour la cure de ces maladies. Mais la France a aussi son *sedatif*, ainsi nom-

mé par excellence ; c'est le *sel*
sedatif fameux , qui se trouve
dans le goût & au gré de tout
le monde , parce que sa vertu
calmante est authentique en ses
bons effets avoüez pour reprimer
l'impetuosité du sang , d'où vien-
nent les phrenesies & semblables
accidents , qui exposent la vie
des hommes en même - temps
qu'ils effrayent tout le monde.
Au reste tant de merveilleux
secours tirez des remedes *alte-*
rants , ne reprochent - ils point
l'excès ou l'abus que l'on fait
des *évacuans* pour la guérison
des maladies aiguës , dans les-
quelles il y auroit souvent plus
de suc à corriger & de directions
à rétablir , que de glaires à fon-
dre , ou d'humeurs à évacuer.

Une vertu si étendueë , puis-
qu'elle s'exerce utilement sur un
aussi grand nombre de maladies
aiguës où elle a de si merveilleux
succès , donneroit à soupçonner

dans l'Opium une vertu generale, qui luy meriteroit le nom ou le titre de panacée ; mais cette idée, MONSIEUR, se trouve infiniment fortifiée par le nombre de secours qu'on en tire encore dans la plûpart des maladies chroniques. Celles des femmes en font la preuve ; car étant suivant le calcul d'Hippocrate, de beaucoup superieures en nombre à celles des hommes, elles fournissent à l'Opium beaucoup plus de témoignages. C'est qu'une double cause fait toute l'essence des maladies chroniques, & particulièrement de celles des femmes ; sçavoir, le ralentissement du sang ou son épaisissement, joint à une disposition *spasmodique*, ou une convulsion *tonique* dans les *solides*, c'est-à dire dans les fibres nerveuses, lesquelles contraintes ou molestées dans leur systole, ou violentées dans leurs *oscillations*,

gênent la circulation de toute la masse du sang. En consequence ces causes en détournent le courant, en divertissent les suc, en changent les directions, en troublent ou en mêlent les secretions; de là enfin se forment les suc bizarres qu'on observe en tant de maladies chroniques, & tant de symptômes extraordinaires qui étonnent le monde & embarrassent les Medecins. Or l'Opium a dequoy remedier à cette double cause; dequoy par consequent rectifier tous ces dérangemens, & pacifier tous ces desordres.

Ces prérogatives si flateuses pour l'Opium, n'approchent pourtant pas encore de la bonne opinion qu'en avoit un des plus celebres Praticiens, (c'est *Plater*) qui en faisoit beaucoup d'usage, & cet usage luy avoit si parfaitement réussi en toute occasion d'une pratique

fréquente & nombreuse, qu'il ne desespéroit point, (disoit-il) de pouvoir empêcher un roié de mourir, par le moyen de l'Opium qu'il luy feroit prendre.

Hic ipse Platerus dixit aliquando se posse suo opio in vitâ servare rotâ contractum. (a)

C'est que l'Opium passe parmi ceux qui l'ont pratiqué comme le confortant né de la nature, parce qu'il la débarrasse le plus efficacement & le plus universellement qu'il est possible des impuretez qui la surchargent. En effet quoi de plus efficace que la transpiration & les sueurs ? Car surpassant comme elles font de beaucoup toutes les autres évacuations prises ensemble, elles doivent être des plus puissantes pour operer une dépuration universelle ; c'est qu'elles évacuent toutes les impuretez sous la forme de vapeurs, & par-là l'Opium se montre le digestif.

(a) *Vide Vvedel. opiol. p. 158.*

le plus accompli & le plus naturel, puisque son operation est celle-là même de la nature, accoutumée qu'elle est à travailler les suc's qu'elle médite d'évacuer, à force de les broyer, de les atténuer, de les affiner, pour les réduire dans un *alkool* autant subtil qu'une vapeur imperceptible. Cette vertu même n'a rien d'équivoque ni d'incertain dans l'Opium, puisque la sueur qu'il excite conserve l'odeur d'O-

(a) *Dioscorid. lib. 6. cap. 17. Eginet. l. 5. ch. 43.* pium, (a) comme si la nature eût voulu par-là mettre cet effet de l'Opium hors de doute. Mais elle a en même-temps

(b) *Prove del. opiol. p. 153.* insinué la benignité de cette sueur, en la rendant douce, (b) tempérée & facile à supporter, marquée par consequent à son coin & de son sceau, qui est l'*euphorie*, la compagne fidele des évacuations louïables, ou avouées par elle. Une vertu

confortante dans l'Opium lui vient encore de l'action qu'il exerce sur les nerfs , dont il rétablit ou relève le *ton* , en les délivrant de la gêne convulsive où les tient la maladie , & leur rendant la liberté , la souplesse & la régularité de leurs vibrations , ce qui est un affermissement ou un rappel de l'état naturel.

Mais une puissance si universelle sur l'œconomie animale , une évacuation qui est universellement celle de toutes les parties ; ce double objet de l'action de l'Opium qui affecte tout le corps en general , tout cela ne feroit-il point encore appercevoir dans l'Opium une sorte de vertu de panacée , qu'on y soupçonne ? Elle paroît ce semble en tant de differens succès qu'il opere , non-seulement dans les différentes maladies chroniques , mais encore

dans les differens accidens de ces maladies. Car l'accufation vulgairement inventée contre l'Opium qu'il bouche les vaiffeaux , *κολλητικὸν τῶν φλεβῶν* , qu'il fixe le fang , qu'il en arrête le cours ou en retarde la circulation , cette accufation , dis-je , eft évidemment fauffe , puifqu'après le mouvement qu'il caufe dans le fang , dont la fueur qui s'enfuit eft la preuve manifefte , on ne peut douter que l'Opium ne rarefie le fang plutôt qu'il ne le condense ou ne l'épaifit. Des Praticiens ont obfervé même qu'il enflâme le vifage des malades , qu'il le couvre du moins d'un rouge extraordinaire : d'autres qu'il ouvre les vaiffeaux , *αναστομαστικὸν τῶν φλεβῶν* , pourquoi il caufe des piffemens de fang ; enfin qu'il lui eft arrivé d'avoir excité une hœmorrhagie mortelle , par

l'ouverture d'une saignée ,
 ayant été donné le jour que la
 saignée avoit été faite. (°) Ces
 accidents prouvent-ils que l'O.
 pium bouche les vaisseaux ? ou
 bien plutôt ne prouvent-ils pas
 qu'il les ouvre , & en force les
 issuës ? En effet on éprouve ce
 qu'il peut en ce genre dans la
 cure des pâles couleurs , puis-
 qu'étant bien choisi & sage-
 ment mêlé avec l'aloë , le
 mars , & semblables aperitifs ,
 il procure l'évacuation qui man-
 que ou qui est dépravée. Ceci
 arrive , parce que pour l'ordi-
 naire la forte d'obstruction , qui
 fait ou qui entretient ces sup-
 pressions , consiste dans un ser-
 rement *spasmodique* , lequel re-
 trecissant les diametres des ex-
 cretoires , s'oppose à la secretion
 qu'ils devroient faire : là-dessus
 l'Opium venant à relâcher les
 fibres de ces vaisseaux de dé-
 charge , il leve cette obstruc.

(a) Hoff-
 man l. 2.
 de Medis.
 offi. iz.
 c. 169.
 Pauli 1
 quadrip.
 botan. p.
 422.
 v. Borel.
 obs. 57.
 centur. 4.

struction & ainsi le *ton* étant rendu aux parties, & leurs directions redressées & affermies, il détermine l'évacuation qui doit se faire par ces voies. ^(a) Aussi Hippocrate ordonne-t'il le suc de pavot dans les maladies des femmes ; & tout cela pour la même raison, qu'un narcotique venant à applanir le courant du sang, relâchant la crispation convulsive qui fait une affection nephretique, ou une passion hysterique & les suppressions qui s'ensuivent, il coupe, pour ainsi dire, le nœud qui lioit les *excretoires*, & par-là rétablit le cours des évacuations supprimées.

Galien lui-même qui passe pour timide dans l'usage des narcotiques, employoit l'*Opium*, la *jusquiame*, la *mandragore* en *opiat* dans les obstructions du foye & de la rate, & il semble qu'il tenoit cet usage

(b) Lib.
2. de
Morbis
muliebr.
p. 237.

de *Philon* ancien Medecin , dont une antidote mêlé d'Opium portoit le nom , & d'un *Archigene* qui se servoit de narcotiques pour la cure de l'hydropisie. Sur ces modeles on trouve dans les siecles suivans tant de *confections narcotiques* dans les écrits des Medecins , qu'il est évident que la nécessité & l'urgence des cas qui ont obligé à recourir à l'Opium , lui ont conservé un grand credit parmi les Praticiens ; & ce credit a duré malgré tous les préjuges qu'une ancienne Philosophie avoit inspirée contre lui. Parmi ces confections , (souvent d'un nom bizarre) sont les *philonium* , les *triphera* , les *antidotes* , les *requies* , la *theriaque* , le *mithridat* , &c. toutes préparations qui sont devenues celebres dans *Mesue* , *Præpositus* , *Scribonius Largus* , *Paul-Æginet* , *Ætius* , *Trallien* , *Ac-*

tarius , *Albucaſis* , *Sérapiôn* ; *Rhaſes* : & pluſieurs d'entre-elles ſont venues juſqu'à nous , deſtinées la plûpart pour la cure des maladies chroniques , comme la *fièvre quarte* , la *jau- niſſe* , les *obſtructions* , les *cache- xies* , l'*hydropiſie*. Dans les ſiè- cles poſtérieurs ſont venus *Pla- ter* , *Gefner* , *Hortius* , *Sennert* , & dans ces derniers temps *Syl- vius* d'*Hollande* avec les diſci- ples ; *Willis* , *Minſicht* , *Zuvel- fer* , *Sala* , *Hartmant* , *Freita- gius* , *Quercetan* , *Tenzelius* , qui tous ont recommandé l'*Opium* ; la plûpart même en ont laiffé des compositions ou des formu- les pour la cure de longues & penibles maladies.

L'Ecole de Paris a fourni

(a) En-
chirid.
anat. auſſi aux narcotiques des té-
moins des succès qu'ils en ont
(b) Lib.
1. de vu entre leurs mains. Rio-
morb. in-
cern. 6.
32. land (a) loue l'*Opium* dans les
maux d'estomach. (b) Hollier.

dans la cardialgie ; & Fernel ^(a) (c) 1^{re}.
7. Meth.
Medend.
de trochi-
suis. avoit ses *trochisques* narcotiques pour les grandes douleurs. L'Ecole de Montpellier leur a donné aussi des protecteurs dans les personnes de grands Praticiens ; comme *Rondelet* , *Ranchin* , *Pachequus* dans *Riviere* , & *Riviere* lui-même. Au surplus il est peu de *Collecteurs* d'observations , dans lesquels on ne voye que quantité de guérisons surprenantes ne se sont faites que par les narcotiques ; *Lotichius* tout seul serviroit de preuve. C'est apparemment que la nécessité de tout temps a obligé les Praticiens dans les grandes occasions à recourir à l'Opium , & en conséquence les succès qui en sont resultez leur ont fait comprendre la nécessité d'avoir toujours dans les boutiques aux ordres & sous la main des Medecins de ces préparations anodines , afin de

pouvoir en tout temps employer des remèdes , qui feroient plutôt (dès le commencement peut-être , ou du moins dans le courant des maladies) ce que souvent on ne leur permet de faire que tard ou sur leurs fins. Delà sont venus la *theriaque* , le *mithridat* , le *diascordium* , les *pistules de cynoglossse* , de *styrax* , de *Starkei* , de *Bechere* , de *Vildegand* , le syrop de *diacode* , & de nos jours , la *theriaque celeste* , & le syrop de *kara-bé* : toutes compositions qui se trouvent aujourd'hui communément dans les boutiques. Tant de bons effets des narcotiques , en tant d'occasions où il faut dégluer le sang , le rarefier & le rendre coulant , prouvent bien l'injustice de l'accusation répandue contre l'Opium ; qu'il fixoit le sang ou qu'il épaissoit les humeurs. Aussi dans les maladies mêmes où il

importe le plus de tenir le sang fluide , ou non ralenti , tel qu'est le scorbus , l'aveu du celebre Willis ^(a) devient une conviction en faveur de l'Opium , lors ^{(a) De scorbuto. ch. 10.} qu'il dit qu'il aimeroit mieux dans la cure de cette cruelle maladie , manquer de tous les remedes que d'Opium ; car ajoute un autre Medecin ^(b) ^{(b) Dra- visus de scorbut. sect. 8.} bien entendu en matiere de scorbut , si l'Opium n'ôte point absolument les douleurs dans cette affligeante maladie , du moins les soulage-t'il merveilleusement ; & tout ceci se trouve confirmé par la cure d'un scorbutique hypochondriaque faite par le celebre Horstius. Cure qui parut si merveilleuse , que parmi les compliments qu'il en reçût , elle lui valut des Vers faits à sa louange & à celle de l'Opium. ^(c)

Permettez-moi, MONSIEUR , ^{(c) Vv- del. ofiel. p. 117.} de vous exposer encore d'une

maniere plus sensible le mal-entendu de cette accusation ; car autant qu'elle est soutenue par le préjugé , autant est-elle combattue , détruite même , par l'usage journalier de l'Opium ou des narcotiques ; car on en fait ordinairement une espece de spécifique pour la guérison des *nodus* , des tumeurs *squirreuses* , *scrophuleuses* , *carcinomateuses* même , soit pour les fondre ou les résoudre , soit pour les rendre moins douloureuses. Dans ces vûes les Medecins - Chirurgiens employent l'Opium dans leur *emplâtres* , dans leurs *liniments* , dans leurs

(a) Bar-
bet. Prax.
Med. l.
1. 2. de
Kers in
not. &
cbs.

(b) V.
Tilingius
de lauda-
no. p.
545.
(c) Vve-
del. opiol.
p. 28.

onguents , (a) &c. parce que l'Opium passe pour un puissant résolutif , & cette vertu lui est assurée par les observations de Praticiens celebres , comme *Horstius* , *Plater* , *Riverius* , (b) &c. A cela si l'on ajoute les excellens effets de la ciguë , (c)

dont

dont l'emplâtre est celebre en pareil cas ; de la *jusquiame* , de la *mandragore* , dont les huiles sont encore en réputation pour même chose , peut-on se refuser à la conviction que l'Opium & les narcotiques ne font rien si peu que d'épaissir le sang & fixer les humeurs. Au reste , l'usage de l'Opium employé exterieurement , vient d'ancien temps en Medecine , car *Hollier* rapporte la description d'un cataplasme anodin à raison de l'Opium qui y entre en assez bonne dose , lequel paroît descendu des premiers siecles de la Medecine , puisqu'il se trouve décrit dans *Galien* , (a) & que *Galien* tenoit d'*Asclepiade*. Ce cataplasme convient fort à la goûte , & en effet les livres des Praticiens (b) sur cette maladie , sont pleins de formules anodines de toutes les façons , *cataplasmes* ,

(a) Lib
10. de
compof.
Medicam
c. 3.
(b) Vide
Leric.
obf. Rol.
fric frei-
ray.
Mynſche
Loſclaus.

fomentations , *baumes* , *linimens* , dans toutes lesquelles l'Opium est largement répandu. Les narcotiques se trouvent même dans de bons Au-

(a) *Vigo*
lib. 8. c.
13. *Glandorph.*
gasophl.
c. 4.

teurs (a) avec les *caustiques* , comme pour familiariser ces douloureux remèdes avec la nature , ou les lui faire agréer. *Plater* applique l'Opium lui-même sur les parties douloureuses. *Horstius* le fait prendre pendant deux ou trois jours à ceux qui doivent être taillés , pour les préparer à cette cruelle operation ; & la pratique de quelques grands Chirurgiens de son temps étoit de faire prendre de l'Opium à leurs bleffez , quand les bleffures étoient grandes , ou lors qu'il y avoit à craindre dans la suite des inflammations , des dépôts &c , c'est pourquoi un Chirurgien passe pour bien habile , quand il sçait employer

l'Opium. Magni faciendus Chirurgus qui laudani usum ritè no-
verit. (a) Mais un autre usage de l'Opium autorisé par de
grands Medecins pour prévenir les accidents qui attirent la
gangrenne, devient encore une preuve sensible du peu de fon-
dement qu'il y a dans l'accu-
sation qui a prévenu les esprits,
que l'action propre ou essenti-
le de l'Opium est de fixer le
sang & d'épaissir les humeurs.
Car enfin fera-t'il raisonnable
d'imaginer que l'Opium soit
capable d'empêcher la gangre-
ne de venir aux grandes playes,
en même-temps qu'un usage
heureux de ce remede entre les
mains d'habiles Maîtres, aura
fait connoître qu'il peut la pré-
venir ; Aussi est-ce une obser-
vation non moins favorable à
l'Opium en pareil cas, que
dans les éresipeles ulcerez ; car
ces tumeurs sont les plus sujet-

(a) Sala
de Lav-
dan. p.
314.

tes de toutes à tomber en gangrenne , comme le sçavent ceux qui ont étudié & suivi de près cette maladie , & cependant l'application extérieure de l'Opium réüffit singulierement à en éloigner la gangrene. Mais la preuve devient convainquante , dès que , comme on l'a observé , des narcotiques les plus puissants & les plus décriez , deviennent d'excellens remedes pour la guérison de la gangrene elle-même, lorsqu'elle est déjà formée, dût-elle sa naissance à l'excès du froid des grands hivers , dans lesquels les extremittez en certains corps tombent en mortification. En effet on sçait par l'experience (a) que le *tabac* & la *jusquiame* sont d'un très-grand secours appliquez sur la gangrenne ou sur les ulceres gangreneux. (b) Il est encore des remedes autorisez dans le

(a) V.
Magnan.

p. 134.

144. Ni-

cand. de

tabaco. p.

164. 199.

(b) Fric-

xius de

nicot a

na.

Fricxius

de vener.

cap. de

hyoscia-

me.

public pour la guérison de la gangrene , & ces remedes sont des huiles ou des baumes composez uniquement avec le *tabac* , la *jusquiame* , la *cynoglosse* & le vin. Ce n'est point, MONSIEUR , que je veuille donner crédit aux recettes courantes par le monde , ou aux secrets prétendus de tant de guerisseurs , qui inondent le public ; mais un empirisme raisonnable , ou bien entendu , MONSIEUR , vaudroit bien une Medecine qui seroit plus raisonnée que raisonnable , & qui seroit sans experience. J'emprunte ce sentiment d'un grand homme en pratique , c'est du celebre *Craton* , (^a) ce Medecin fameux , & qui fut premier <sup>(a) *can-*
gl. 20.
l. 2.</sup> Medecin de quatre Empe-
reurs ; voici ses termes : *Medi-*
cina experta cum ratione adhibi-
ta , plus valet iis , quæ inter-
dum subito à doctissimo etiam me-

dico magnà ratione adhibità excogitantur ; hac què parte rationales etiam medici Empiricis cedere debent ex sententià Hippocratis. D'ailleurs une aventure que j'ai eu là-dessus, m'a vallu une sorte de découverte ; l'a voici. Souffrez-en, je vous prie, MONSIEUR , le recit abrégé. Un Medecin de Province qui avoit la réputation d'avoir un spécifique pour la gangrene, fut appelé ici pour une personne de la plus haute qualité qui mourut sans avoir eu le temps de pratiquer ce remede. Ayant eu occasion d'entretenir ce Medecin , j'essayé de le faire parler sur son spécifique , dont il me racontoit mille hauts faits avec une simplicité & une candeur , qui inspiroient de la confiance. Je ne lui fis qu'une seule question , c'étoit si son remede n'étoit point composé de plantes narcotiques ; alors sans me lais-

fer aller plus loin , il me répondit sur le champ que je lui en demandois trop. Ce fut pour moi un aveu tacite , car je me ressouvins d'une huile (comme on l'appelloit) que j'avois vû merveilleusement estimée pour la gangrene , & cette huile se faisoit certainement avec le *tabac* , la *jusquiame* , la *cy-noglosse* , & le vin. Ces sortes d'histoires , MONSIEUR , ne paroissent supportables , quand comme celle-ci , elles se trouvent appuyées de faits & d'expériences. Car certainement l'huile ci-dessus mentionnée a eu des succès authentiques pour la guérison de playes gangreneuses. Me permettez - vous , MONSIEUR , d'ajouter à ceci ce qui m'est arrivé de faire avec une réüffite surprenante pour la cure d'une gangrene sèche ? Elle occupoit le doigt de la main d'une Dame sur laquelle

elle faisoit tant de progrès , & avec des douleurs si énormes , que la main déjà devenuë fort malade faisoit craindre qu'il ne fallut en venir à lui couper le poignet. D'habiles Chirurgiens y avoient appliqué les *spiritueux* , les plus appropriez contre la pouriture. Je pris une autre route , je fis saigner la malade plusieurs fois en très-peu de tems , je la mis aux bouillons temperez , aux délayants & à l'usage des narcotiques qu'on lui donnoit au moins tous les soirs. Les douleurs cessèrent , & la playe s'étant humectée , la malade non-seulement sauva sa main , mais il ne lui en coûta qu'une partie de son doit. Cette observation est d'autant plus remarquable , que cette gangrene étoit entretenue par une cause interne ; aussi m'appliquai-je soigneusement à changer le sang ou à le renou-

veller , en substituant des suc
nourrissiers qui fussent doux &
frais , à la quantité de sang que
je faisois ôter ; tandis que par
le moyen des narcotiques je
défendois le genre nerveux ,
en arrêtant les irritations que
lui cauçoit une lympe acre
ou piquante qui abrevoit la rîs-
sure , & rûinoit la souplesse de
ses fibres.

L'utilité singuliere que l'on ti-
re pour la cure de la gangrene des
remedes qui sont tout à la fois
aromatiques , confortants & hu-
mectants , tel que se trouve le
styrax appliqué exterieurement
sur la gangrene , confirme ce
qu'on vient d'avancer. Car ce
sont des anodins , amis des
nerfs , au lieu que les *spiritueux*
volatils ou trop développez ,
comme les esprits de vin & les
baumes qui en sont composez ,
leur sont contraires. En effet
comme suivant la remarque de

(a) Lin-
der de
venereis.

Linder , (a) (si éclairé sur la Physique des poisons , & des choses qui sont capitalement ennemies des nerfs) l'esprit de vin pris à la fin des repas durcit le chyle & le sang qui s'en forme ; tout de même des esprits *vineux ardents* immédiatement appliquez sur des parties nerveuses (celles-là même qui sont le plus en souffrance dans les gangrenes) augmentent la crispation convulsive qui les serre , & les endureissent dans cette maladie. Car sans examiner ici l'état ou la qualité des fluides dans la gangrene , le plus grand mal qu'ils souffrent alors consiste principalement en ce qu'ils sont comprimés & comme étranglés par le serrement convulsif des vaisseaux qui les contiennent. Ainsi, MONSIEUR , tant éloignée que pourroit paroître la manière des gangrenes de l'objet qui fait celui

de cette dissertation , elle y revient naturellement , puisque la disposition *spasmodique*, quand elle fait l'essence d'une maladie, est de la juridiction propre & directe de la puissance ou de la vertu des narcotiques. C'est donc pourquoi tant de remèdes qui sont en réputation d'écarter les menaces de gangrene , sont pour la plupart des anodins , ou des narcotiques mêmes ; non - seulement appliquez sur le mal , mais encore donnez intérieurement. Car sans rappeler ici l'observation d'*Horstius* & du Chirurgien dont il fait une mention si honorable , *Plater* qui se connoissoit certainement bien en narcotiques , ordonnoit l'Opium dans les grandes douleurs des blessez , ce qui fait même précisément au sujet présent. En effet les grandes douleurs dans les blessures , dans les tu-

meurs & dans la dyffenterie , annoncent la gangrene , jusques-là que le signe certain d'une gangrene consommée , c'est la cessation soudaine ou l'abolition inopinée de toute douleur. Après cela paroîtra-t'il déraisonnable de penser que des remedes singulierement destinez à appaiser les douleurs , doivent être censez d'une très-grande utilité pour prévenir la gangrene ; Enfin que de semblables douleurs cedant à ces fortes de remedes , deviennent des preuves que l'on est certainement sur les voies de la guérison de cette maladie ?

Or tant de guérisons en tout genre de maladies par les narcotiques , entre les mains de tant de Medecins de differents Païs , & d'Ecoles differentes , acquierent à l'Opium une generalité de vertu ou un consentement general de son ex-

cellence. Aussi un Auteur ^(a) célèbre de nos jours persuadé par tant d'expériences heureuses & multipliées, conclut-il, appuyé sur tout du suffrage ou de l'autorité de Mr. Willis, à reconnoître que l'état présent de la Medecine ne peut se passer d'Opium. *Quo Medicinæ status minime carere potest*; ce sont ces termes. Pensant au surplus comme Mr Sylvius d'Hollande, qui avoüoit à qui vouloit l'entendre, qu'il auroit mieux aimé renoncer à tous les remedes de la Medecine, que de manquer d'Opium. *Libentius medicinæ renunciare, quam opio carere.* ^(b) Ce témoignage d'un Medecin si heureux chez ses malades, suffiroit pour donner à l'Opium, qui lui réussissoit si parfaitement, plus de credit & de confiance, que ne lui en accordent bien des Medecins de nos jours. Cette confiance auroit d'autant plus de fonde-

(a) *Funk-
ken.chym.
experi-
ment. p.
444.*

(b) *Ibid.*

ment que de grands Praticiens, comme *Plater*, *Horstius*, *Gesner*, &c, Parmi les anciens; *Sylvius*, *Sydenham*, *Morton*, *Freind*, *Pitcarne*, &c, Parmi les modernes ont été très heureux dans leur pratique, en faisant un très grand usage d'Opium. Mais la prévention ayant une fois saisi les esprits des Medecins & intimidé ceux des malades, il faut en Medecine, pour y bien réussir, comme en Philosophie, pour y raisonner sensément, il faut dis-je renoncer aux préjugés de l'éducation. Oubliant donc l'opinion calomnieusement répandue contre l'Opium pendant des siècles entiers, il faut se laisser vaincre à la fidélité constante de ce remède, entre les mains de ceux qui l'ont pratiqué continuellement, pour lui rendre la justice que lui ont vallu ses succès.

Optandum sinè cum Platero ut Medici hanc introductam & malè

inveteratam de pernicioso opii usu opinionem deponant, cum sine opio sapissime se turpiter dent, nec quidquam fermè laude dignum destituti tam heroico medicamento efficere possint. (a) C'est le conseil de ces grands Medecins ; comme la premiere démarche qu'il faut faire pour se ramener à l'équité dûë à ce remede, & lui rendre l'honneur qui lui est acquis. En effet on le trouve honoré des titres de *divin & de don du ciel, divinum medicamentum somniferum tam in opio quàm alibi, donum est creatoris specificum*, (b) & ce sera le moyen d'enrichir la Medecine d'autant de succès qu'il a de vertus, si souvent confirmées à l'honneur de la profession, & pour le soulagement des malades. Il faut pourtant l'avouer, les Medecins qui ont succédé à ces grands Maîtres, & en particulier les disciples du fameux *Sylvius d'Hollande*, n'ont pas la

(a) *Vvedel. opiol.*
1. 151.

(b) *V. Vvedel. opiol. p.*
141.

réputation d'avoir été aussi heureux que lui en pratique ; & parce qu'ils étoient les élèves de ce fameux Praticien , on s'est laissé aller à croire que l'Opium qu'ils avoient vû si souvent employer à leur maître , pouvoit avoir été dans leurs mains la cause des disgraces qui leur arrivoient , ou des manquemens de réussite qu'ils avoient eu à effuyer. Mais c'est qu'il est de ce remede comme de tous les autres , dont l'indiscretion ou la temerité fait des drogues meurtrieres , au lieu que la methode en fait des secrets , c'est-à dire des adresses ou un sçavoir faire en Medecine, suivant cette réponse d'un grand Praticien ^(a) à ses disciples , *habete meam methodum , & habebitis mea secreta.*

(a) *Ca-
piva-
sius.*

Il est donc une methode pour l'usage de l'Opium ou des narcotiques , & cette methode n'est qu'une suite d'observations con-

stantes qui acquierent à un Practicien la sagesse qui le préserve des inconveniens qui arrivent dans l'usage de ce remede. Ces inconveniens par conséquent ne doivent être imputez qu'à l'imperitie de ceux qui le manient, sans être suffisamment instruits de ces regles ; car ce sont elles qui assurent les grands succès qui honorent la pratique de ceux qui les ont apprises. Les principales regles de cette methode sont de connoître ou de bien distinguer les sortes de maladies où l'Opium convient, les temps de ces maladies où il faut le placer, la forme sous laquelle il faut le donner, la dose ou la quantité qu'il en faut employer.

La sorte de maladie s'apperoit & s'offre d'abord à qui a bien compris la vertu naturelle ou spécifique de l'Opium ; & parce que cette vertu s'exerce

singulierement sur les nerfs, l'on comprend que les maladies où les nerfs sont affectez, sont celles auxquelles l'Opium paroît mieux convenir. Suivant cette idée il seroit peut-être peu de maladies où l'Opium ne pût être indiqué ; puis qu'il en est peu qui ne doivent leur naissance ou leur progrès aux troubles de la *vertu systaltique* des solides, irritée ou dérangée, & cela même montreroit dans l'Opium une vertu generale à y remédier. Il est pourtant des maladies où les nerfs sont plus évidemment en souffrance, & ce sont celles-là qui demandent spécialement l'usage des narcotiques. Or cet état de souffrance dans les nerfs, leur vient ou du vice du suc qui leur est propre, ou du vice des sucs qui leur sont analogues, c'est-à-dire ou du *suc nerveux*, ou des sucs *lymphatiques*, parce qu'ils sont avec celui-cy en con-

formité de substance. Par là il devient manifeste que l'Opium convient moins aux maladies où le sang est plus altéré dans sa partie rouge que dans sa partie blanche. Ainsi par une conséquence naturelle, un état de plethore véritable, où le sang moins corrompu que surabondant, prenant trop de ressort se déploie, s'exalte & gonfle les vaisseaux, un pareil état, dis-je, donne moins lieu à l'usage de l'Opium. De même encore les premiers temps dans les maladies naissantes où le sang altéré dans sa partie rouge, se trouve dans cet état, luy sont moins favorables ; car alors le choc des globules du sang se fait entre eux & contre les fibres nerveuses qu'ils heurtent & qu'ils agitent ; d'ailleurs la cause de l'*éretisme* qu'on observe alors étant plus humoral, ou plus directement de la dépendance des flui-

des , que *spasmodique* , ou de l'indisposition des solides ; tout cela indique moins le secours des narcotiques. C'est le cas des fièvres purement ardentes , où le sang abondant , bouffant & trop développé porte le trouble & le desordre dans l'économie animale. Il en est de même encore des commencemens des maladies aiguës dans des corps jeunes & replets , où la plénitude fait les tumultes qui arrivent alors. Mais quand le sang vicié dans sa partie blanche cause une maladie , l'homogénéité de substance où l'affinité de nature entre la lymphe sanguine & la lymphe nerveale , fait que le genre nerveux s'intéresse bientôt. C'est lors qu'un esprit étranger ou un *volatil* sauvage , étant inaliéable avec le sang , il se concentre & se confond dans sa partie blanche , laquelle , comme feroit l'esprit de vin , il épaissit.

fit sans se fixer soy-même : Au contraire toujours plein de force ou d'activité, il s'emporte ou fuse vers les nerfs, & il y est conduit par la continuité de la file que la lymphe du sang fait avec la lymphe qui les remplit. Il y passe donc, il s'y insinuë, & là se mêlant avec la lymphe nerveale, & l'impregnant de sa vertu il l'agite, & avec elle les fibres qui la contiennent. Celles - cy donc ainsi agacées, produisent des trémoussèments convulsifs, lesquels étant les signes & les témoins de l'état compatissant des nerfs, indiquent l'usage des calmants.

Mais si ce *volatil* déchaîné, pour ainsi dire, ou comme échappé à la *concentration*, dans laquelle pouroit le contenir la lymphe du sang, en le liant dans ses parties rameuses & embarrassantès, se conserve en force & dans tout son élasticité, alors

comme un ressort qui n'est plus retenu, il rompt, brise & déchire les parties fibreuses de cette lymphe; & cette lymphe ainsi divisée, fonduë ou liquefiée devient la matiere & la source des fontes catarrheuses qui causent des fluxions, des toux, des douleurs poignantes; car tous ces accidents sont en effet ordinaires aux fièvres continuës, auxquels se joignent volontiers des maux de gorge, des fluxions de poitrines, des points de côté, des douleurs *rhumatisantes*. D'aussi pressants symptomes demandent d'aussi pressants secours que ceux des narcotiques, parce que prévenant & arrêtant les *crispations* convulsives des membranes & de leurs *excretoires*, ils contiennent les vaisseaux aplanis, & les suc qui y roulent dans leurs directions naturelles, & prémunissant ainsi ces parties contre l'*érehisme* que leur cause l'activité de ce

volatil vicié, ils épargnent au malade d'affligeants accidents, & au Medecin de pénibles & périlleux embarras. C'est ainsi que le syrop de *diacode* modérément mêlé avec l'eau de coquelicot & les *absorbants diaphoretiques* appropriés à la maladie, composent des potions doucement *calmantes*, lesquels étant prudemment réitérés, abrègent de grandes maladies, que les *irritants*, comme les *purgatifs*, les *émétiques* & les *fondants* troublent & allongent par le déconcertement où ils jettent la nature. Mais ce *volatil* acre tant *exalté*, & dominant sur la *lymphe* du sang, la résout quelquefois en vapeurs, ce qui est une sorte de dissolution plus spiritueuse que humorale, ou comme une fonte sèche, parce que c'est une atténuation énorme, ou comme une *fusion* vaporeuse, dans laquelle il réduit les sucs nourri-

ciers. Car un esprit aussi actif les met non en poudre, mais en exhalaisons ou esprits impalpables, qui ne se rendent sensibles que par les *vents* ou les *flatuositez*; de là naissent les *emphysemes*, les enflures fausses ou les bouffissures, que causent ces suc's rarefiez & élastiques en certaines maladies aiguës.

Il est vray, MONSIEUR, qu'on ne s'occupe gueres aujourd'huy en Medecine d'aussi legeres idées que celles des vents, & de semblables menuës causes de maladies, préoccupez que se trouvent les esprits de la plûpart des Medecins, de celles d'humeurs grossieres, d'amas de glaires ou de colles que l'on donne pour causes ordinaires à tous les maux. Cependant ce sera tout au plus une étiologie inapperçûë que je propose, ou plutôt que je ramene, car elle a été negligée, oubliée, pour mieux dire, à en juger

ger par l'ouvrage d'Hippocrate, ^{(a) Lib. de flatib.} où l'on voit combien de part il donnoit aux vents dans les maladies. Un autre Medecin depuis luy, en a fait aussi un Traité ^{(b) Ficus de flatib.} qui a son merite; mais ce sera ici, si vous me le permettez, MONSIEUR, un fond de reflexions que j'auray l'honneur de discuter avec vous, pour m'instruire moy-même, en y excitant les autres. C'est une notion vulgaire, appuyée d'une Physique mal dégrossie des préjugés populaires, que l'on s'est laissé persuader dans le monde Medecin, que les vents étant produits par des suc cruds, il ne pouvoit s'en faire dans les maladies aiguës, où pour l'ordinaire tout est en ardeurs & en feux. Mais de nouvelles connoissances sur les proprietés de la matiere, en particulier sur ses *exaltations*, ses *cohobations*, ses *volatilisations*, au moyen des-

quelles des *mixtes* se réduisent en *alkool* ou en *volatils*, ont éclairé l'esprit. L'on a donc compris la maniere comment le sang poussé par une force non moins puissante qu'un feu du dernier degré de *reverbere*, se rarefie & s'affine dans sa partie aqueuse, jusqu'au point de s'en aller (comme dans un *alembic*) en vapeurs, en vents, en exhalaisons par toutes les issues qu'il rencontre. Dans cet état c'est un sang flatueux qui remplit les vaisseaux, & qui s'évapore avec violence par tous les *excretoires* de la transpiration; mais dans cette disposition, ce n'est plus une vapeur douce, fine, molle & *halitueuse*, qui s'échappe à travers les pores des parties, mais un esprit ardent, une vapeur ignée, qui fuse à travers les *excretoires* des membranes qui les enveloppent. Au lieu donc d'une rosée fine & amollissante, qui devoit exuder

insensiblement de chaque point de ces enveloppes pour les rendre souples, *meables* & *transpirables*, c'est un air sec, impétueux & brûlant, lequel semblable à celui d'un *æolipile*, souffle dans les parties, comme par des *registres*, à travers d'un million de petits tuyaux retrécis ou resserrez dans leurs issues, lesquelles comme autant de petits *sphincteres* serrez dans leurs diametres, expriment ou chassent cet air avec violence. Or c'est cette violence & cette ardeur d'un air poussé avec force qui irrite ces parties, & qui y cause des symptomes *flatueux*, comme des points, des anxietez, des gonflemens, ou des *meteorismes* dans le bas ventre, ou des *borborigmes* dans les *hypocondres*, tous accidens qui ont singulierement occupé l'attention d'Hippocrate, & qui occupent encore celles des Praticiens de son

Ecole & de sa doctrine, & les embarrassent souvent.

Mais ces accidents ne sont pas les seuls, qu'un sang *flatueux* peut produire dans des maladies aiguës; le *pourpre blanc* qui est propre à certaines fièvres malignes, & particulièrement à celles des accouchées, (^a) n'est autre chose qu'une *éruption cutanée* d'une lymphe infiniment atténuée, acre & saline, qui poussée dans les artères *lymphatiques*, par la force & l'élasticité du *volatil* vicieux qui domine dans les artères sanguines ou dans le sang, en écarte la portion blanche, comme plus molle & moins capable de résister à l'activité de cet esprit, lequel emporté & impétueux, la pousse à l'habitude du corps. Les *phlyctènes*, (cette irruption formidable, jusqu'à menacer de gangrene en certaines fièvres malignes ou pestilentiellles) sont encore dès

(a) *Vid.*
Hist.
morb.
V. variol.

échappées de cette serosité flatueuse, devenuë *caustique* par l'ardeur qui l'exhale & la jette hors des vaisseaux, car alors comme une eau forte, ou comme un esprit corrosif, elle ronge, brise & déchire les fibres des parties sur lesquelles elle s'est débordée.

Mais la disposition *flatueuse* du sang ne se manifeste nulle part tant, qu'en certaines maladies ou fièvres aiguës des enfans, en qui on apperçoit quelquefois une bouffissure soudaine par toute l'habitude du corps. Un Medecin peu exercé dans ces maladies, donneroit d'abord un purgatif pour mettre dehors une pituite prétenduë ou une serosité cruë, qu'il croiroit cause de cette enflure; mais il augmenteroit un accident qui a plus de singularité que de danger; car outre qu'il se dissipe souvent tout seul avec du regime, de la patience

& tout au plus avec quelques *absorbants nitreux*, c'est un symptome qui tient de la *crise*, en ce que c'est moins un dépôt d'humeurs, qu'un entrepôt que se fait la nature excessivement végétante, en mettant hors son chemin, & comme en reserve dans la peau, (l'*émonctoire* universel du corps) un *volatil* turbulent qu'elle a amorti en le noyant dans une serosité, dont la *transpiration* la défait ou la débarasse. Une semblable serosité, mais plus atténuée, poussée par son *volatil* vicieux, & retenuë sous la surpeau dans des *excretoires* engoüez par l'*expension* & l'élasticité de ce suc, fait le *pourpre blanc* dont on vient de parler; car dans cette maladie la partie blanche du sang développée, exaltée & poussée dans les *arteres blanches* ou *lymphatiques*, y fait la même chose que sa partie rouge, dans le *pourpre rouge*. Au

surplus c'est dans l'un & l'autre pourpre un suc spiritueux ou un esprit flatueux, que l'élasticité du sang en se déployant pousse & engage dans ces issues naturellement étroites & resserrées.

Quoy qu'il en soit, M O N S I E U R, outre que ces sortes de symptômes s'apaisent par l'usage des *anodins* ou *calmans*, comme sont les *nitreux*, les *absorbans-diaphoretiques*, & les *delayants*, ceux qui ont pratiqué les *narcotiques* plus familièrement, & avec plus de succès, ont reconnu & enseigné que les narcotiques eux-mêmes sont d'un puissant secours pour la guérison des vents. Car sans parler ici des *hypochondriaques* que les *borborigmes*, les *flatuositez*, les gonflemens & les vents fatiguent si cruellement, tous accidens contre lesquels on n'a trouvé rien de plus efficace que les narcotiques; il est encore

reconnu que ces remèdes non seulement appaisent les vents, mais encore qu'ils en empêchent la production. *Opiata præ aliis omnibus..... non tantum humores plerosque corrigere apta nata sunt, & flatus dissipare, verum insuper* &c. (a) Rien donc n'indique tant l'usage des anodins narcotiques pour la cure des fièvres aiguës, que ces symptômes qui manifestent un sang flatueux, parce qu'il se développe tout dans un *volatil* vicieux, qui pénètre le genre nerveux & toutes les membranes, qui en sont irritées par les ébranlemens convulsifs qu'il y excite; disposition qui demande singulièrement l'usage des calmants. Mais le choix en fait le prix entre les mains d'un Médecin, qui sçait les placer à propos, tant par rapport à la complexion du malade, qu'au temps & au génie de la maladie.

Les temps des maladies aiguës

(a) Syl-
vius de le
Boe. p.
§ 10. art.
225. &c.

dans lesquels il convient de donner les narcotiques, paroissent définis par le témoignage du celebre Mr. Sylvius, qui s'entendoit si parfaitement à placer l'Opium. Cet heureux Praticien étoit persuadé qu'il servoit singulierement à arrêter le bouillonnement des humeurs ou du sang dans le cœur ou ailleurs.

Opium vim habere (asseruimus) summam impediendi, compefcendique vitiosam humorum acrium effervescentiam, tum in corde tum alibi, sine qua non solent excitari facile halitus noxii. (a) Suivant donc cette maxime les narcotiques trouvent place dans les temps où le sang & les humeurs entrent dans cette disposition. On doit cependant observer dans les vûes de ce sage Medecin, d'où vient cette effervescence; car sic'est d'une bile qui s'enflamme, le narcotique convenable sera celui de vitriol (b) tel que

(a) Idem.
p. 275.
art. 1154.

(b) Idem.
prax.
medic.
lib. 116.
ch. 16.
art. 30.
c. 60.

seroit aujourd'hui le *sel sedatif* ; au lieu que si l'agitation des humeurs vient de l'*ataxie* des esprits, l'Opium lui-même deviendra preferable.

Avec cette distinction on se trouve merveilleusement aidé en pratique pour le choix des temps que nous cherchons ; car moyennant cette discretion , les commencemens même d'une maladie , comme le progrès , comme tout autre temps peuvent quelquefois permettre l'usage de quelque narcotique. Si à ceci l'on joint l'observation d'un autre habile & sage Praticien de nos jours , ^(a) qui est d'employer les *nitreux* (les calmants ordinaires de ce grand Medecin) il ne fera presque point de temps où ces fortes de remedes ne puissent trouver place. Enfin un Medecin connoisseur pourra démêler les occasions d'employer l'Opium lui-même , en étudiant la mala-

(a) Mr.
Stahl.

die dans lesquelles le genre nerveux est actuellement en souffrance par des sentimens douloureux ou inquietants, & celles dans lesquelles le genre nerveux est menacé dans le courant de leur durée; & cette connoissance lui viendra par l'usage qui lui aura appris que ces maladies se terminent ordinairement par des mouvemens convulsifs &c. Suivant ces observations l'attention d'un Medecin dès les premiers moments d'une maladie naissante, se portera à prévoir la part que le genre nerveux y a, ou y doit avoir. Ainsi après avoir tout menagé, tant par le regime de vie, que par les évacuations convenables & suffisantes, pour affoiblir l'impétuosité du mal, & préserver le genre nerveux des atteintes qu'il pourroit lui porter, il se trouve en état de placer utilement les narcotiques. Ce sera ou avant la purgation,

quand l'*érethisme* est trop grand ou la *phlogose* trop déclarée, ou du moins dès le soir de la purgation, suivant qu'il aura été possible de l'avancer, ou prudent de l'attendre, Or le regime en ceci est de grande valeur, car consistant en bouillons legèrement faits avec les seules viandes de jeunes animaux, ou avec elles & l'orge ou le ris, on entretient les fibres nerveuses dans la souplesse necessaire, pour se laisser mettre en contraction par le purgatif qu'on medite, & pouvoir faire la pression convenable pour vider les *excretoires* de suc, dont on veut les dégorger. Ce regime sera soutenu de remedes sagement appropriez, & dirigez à même dessein, & ces remedes pris, par exemple, parmi les *delayants*, les *concentrants*, les adoucissants, menent un Medecin à l'heureux moment de pouvoir placer les narcotiques, &

faire aussi finir l'orage de la maladie.

Car delà viennent ces malheurs des narcotiques donnez par des mains novices & temeraires , parce que ne les employant que lorsqu'on y est forcé par l'urgence de la douleur , du transport au cerveau , ou de quelque accident pressant , on le fait sans y avoir préparé ni les *fluides* , ni les *solides* ; desorte que toute avenue se trouvant fermée à l'action propre des narcotiques sur ceux-ci , ils en exercent une toute contraire sur ceux-là. Car alors c'est un *volatil* arrêté ou intercepté dans le sang , qu'il agite , qu'il trouble , dont il confond les parties ou les sucs , parce que des bouillons ou semblables nourritures trop succulentes ou trop substantielles , ayant empâté toute la masse du sang , y auront formé une digue au passage ou à

la pénétration de ce *volatil*. Peut-être des *cordiaux* mal-entendus, & des *amers* précipitez, l'auront-ils mise en turgescence, & ayant augmenté ainsi son élasticité, l'auront renduë impénétrable à la legereté de ce remede. Enfin des purgatifs indiscrets ou accelerez auront porté l'*érethisme* dans le genre nerveux, dont les fibres devenues trop serrées dans leur tiffure se feront fermées à la pénétration de ce remede. Car tel est, MONSIEUR, la consequence du regime dans la medecine *alterative*, qui toute dépendante du volume & de la qualité du sang, de la gravité de ses globules, de leur volubilité, en même-temps de la flexibilité ou de la souplesse de sa fibre, enfin de la legereté de sa lymphe, tient ou recouvre toutes ces qualitez, des alimens ou de la pâture qu'on donne au

sang. Pour cette raison les grands Maîtres ont toujours soigneusement recommandé à ceux qui seront plus curieux de multiplier les guérisons que les maladies, de se bien assurer sur tout de l'état du sang dans les maladies, parce qu'il répond du succès des remèdes. En effet, rien n'en arrête tant la réussite que l'épaississement du sang, lorsque revêtu ou encuirassé, pour ainsi dire, d'une peau dure & coëneuse, il se trouve impénétrable à l'action des meilleurs remèdes, parce que ne prenant point sur une substance si ferme, & si coriace ils deviennent ou s'en retournent comme mousses & sans effet.

Cette même disposition dans le sang est celle qui s'oppose particulièrement à celle de l'Opium, car elle lui ôte son dissolvant propre ou son *menstrue* naturel; c'est l'eau pure &

limpide , dans laquelle préfé-
rablement aux *menstrues* vineux
& spiritueux, des sortes de sub-
stance gommeuses, comme l'O-
pium acquierent une vertu sin-
gulièrement propre à la nature
de nos corps. *Observatu dignum*
est gummosa ejusmodi, cum aqueis
extracta, vires suas cum corpore
nostro melius communicare quam

(1) *Prove-*
del opiol.
p. 64.

cum spirituosiss. (2) La lymphe
du sang donc ainsi épaissie ,
ayant perdu sa qualité de flui-
de ou sa consistance aqueuse ,
est hors de convenance avec
l'Opium : elle ne peut donc le
dissoudre ni s'en rendre le ve-
hicule pour le transmettre dans
le suc nerveux. Or cette dispo-
sition est celle du sang qu'on
trouve coënnieux dans la plû-
part des grandes maladies , &
souvent dans celles où les nerfs
sont ordinairement menacez.
Il est donc en pareil cas de l'ha-
bileté & de la diligence d'un

Medecin d'affoiblir ou de diminuer au plutôt cette mauvaise qualité. On croiroit les purgatifs propres à cet effet ; mais outre que dans les commencemens des grandes maladies , ils font un double mal , ils font à tous égards bien moins sûrs que la saignée , 1^o. Ils dépouillent le sang de ce qu'il a de plus fluide dans sa partie blanche , & laisse comme à sec le restant des humeurs. 2^o. Ils excitent dans les fibres nerveuses un ébranlement , lequel joint au fond d'*érethisme* , qui regne dans ces fortes de maladies , accélère les mouvemens convulsifs qui les menacent , & qui embarrassent si étrangement : Au lieu que la saignée est infiniment plus sûre , parce qu'en general diminuant une bonne partie de cette lymphe épaisse , elle donne d'autant plus d'avantages à la vertu systaltique pour

briser ces matieres épaissies , qu'il en reste une moindre quantité après la saignée. Cette quantité par conséquent ayant moins de volume , opposera moins de résistance à la pression des arteres , & ces arteres allégées broyeront plus immédiatement & plus fortement cette quantité amoindrie. Mais cette saignée doit être faite du bras , tandis (comme il arrive lors d'une maladie naissante) que les grands vaisseaux étant encore pleins de suc , qui menacent de s'engager dans les visceres , ces suc ont besoin d'être contenus dans leurs capacitez. Dans cette conjoncture donc la saignée du pied trop tôt faite est pernicieuse , ou de funeste consequence , parce que précipitant les humeurs loin du centre du corps , où la vertu systaltique est en force , elle les porte aux extremittez , ce qui

feroit les déterminer vers les capillaires , où cette vertu étant plus foible ; & les parties plus mal-aisées à remonter , elle affoiblit le cours du sang d'autant qu'il déchoit de force pour regagner le cœur. C'est donc un équilibre rompu dans la circulation du sang , puisque la force du cœur demeurant la même , c'est la même colonne de sang qui descendra par les arteres , & la même impetuosité qui le portera ; tandis que la colonne du sang qui remontera par les veines aura perdu de son volume & de sa force. Que de *congestions* donc , que de *confidences* , que d'affaïssemens ne s'ensuivent point de cette disparité d'équilibre ? Car d'ailleurs il est étrange , M O N S I E U R , qu'on pense si peu combien il est facile d'attirer des dépôts ou des embarras sur les jambes , en y déterminant

les humeurs , puisqu'on observe en pratique , qu'il est dangereux de laver seulement les jambes dans l'eau chaude , fut-ce une decoction d'herbes aromatiques ou émollientes , parce que l'on en voit arriver une telle *atonie* dans les parties basses , que les cuisses & les jambes en sont demeurées perclues en moins de vingt-quatre heures ; ou bien une telle *retraction* ou retirement dans les nerfs , que les jambes en sont restées en peu d'heures dans une *contraction* habituelle. Mais ce seroit sortir de mon sujet , & je m'y r'appelle en concluant que dans le cas proposé ci-dessus , la saignée en general est plus sûre que la purgation , pour diminuer la quantité de la lymphe épaisse , & cela me suffit pour le present.

Les disgraces arrivées à l'Opium sont venues encore la

plûpart de la faute que l'on a commise dans la dose ou la quantité en laquelle on l'a donné. La regle donc la plus nécessaire pour l'usage des narcotiques , consiste à sçavoir bien en graduer la quantité. Mais il est étonnant que l'on ait pû s'abuser là-dessus , puisque l'on sçait que les fautes qui ont été commises à ce sujet , ont été pour l'ordinaire dans l'excès , c'est-à-dire , plutôt pour en avoir donné trop , que trop peu.

Peccatur hic magis excessu , quam defectu. (a) Ainsi il est une regle generale avec laquelle on ne peut se méprendre dans la dose des narcotiques , & qui par consequent fera éviter tout inconvenient. *Generalis cautela est , tutius esse subsistendum semper infra summam dosim , & præstare repetita potius vice , ut voti compos fiat medicus , quam extrema statim tentando opprobrium sibi*

(a) *Vvea
del. opiol.
p. 159.*

- (a) *Ibid. accersat.* (a) Et cette regle est tirée de l'usage, sçavoir qu'en matiere de narcotiques il faut toujours commencer par peu. *Quoad dosim (narticorum) à levioribus incipiendum suadent.* (b) C'est d'après de semblables observations que le celebre Mr. Sylvius d'Hollande donne sa methode constante & certaine pour employer utilement les narcotiques. *Puto (dit-il) me viam ostendisse facilem & commodam, quam securè sequetur unus quisque iterati sæpe inculcati mei moniti memor; Opiata usurpanda esse quantitate minima, partitis potius exhibenda vicibus, quam simul & semel.* (c) Et peut-être se trouvera-t'il dans cette regle de pratique la raison des heureux succès qui étoient ordinaires dans celle de ce grand Medecin ; après l'assurance qu'il donne & la promesse qu'il fait d'une pratique sûre, abre-

(b) *Vide*
fabr. hild.
de gan-
gren.
 6. 24.

(c) *Syl-*
vius de
le Boë
prax. Me-
dic. l. 2.
c. 26. art.
 28.

gée & commode par le moyen de l'Opium. *Omnibus* (ajoutet'il) *qui hoc meum sequentur monitum, tutam, citam, jucundamque (Pulo) posse polliceri praxim.* (a) (a) *Ibid.*
 En effet c'est une pareille méthode de donner l'Opium que le sçavant M^r. Freind exempte de tout inconvenient, & il en parle ainsi, pour l'avoir appris & s'y être confirmé par son expérience. *Quam methodum non modo periculo omni vacare, sed raro infelicitèr adhiberi expertus sum.* (b)

Le décri qu'à encouru l'Opium est encore venu de l'opinion que l'on a répandue, qu'il ne servoit qu'à faire dormir, en quoi se trouve une ignorance grossière au jugement de ce sçavant Anglois. *Ignorant certè quid efficere possint opiata, qui eà horà decubitus pro sumno tantum conciliando adhibent, quasi nihil emolumenti*

(b)
 Freind.
 Emme-
 nolo. p.
 114.

præstaret , nisi stuporem induceret , papaver. (a) Voilà donc , MONSIEUR , ce qui a fait tant de tort à la réputation de l'Opium , parce qu'on n'en a fait connoître au peuple que la moindre & la plus suspecte de ses vertus , qui est celle de faire dormir. Car comme souvent il ne fait dormir , qu'étant donné en forte dose , il en est résulté beaucoup de malheurs. Mais pour le dire ici en passant , cet inconvenient est celui de plusieurs excellens remedes , que l'on donne à trop large dose , parce que ne les croyant capables que d'un effet sensible qu'on en veut obtenir , on leur fait perdre quantité d'avantages singuliers , que l'on en tireroit en les donnant en petite dose , suivie , & réitérée. C'est particulièrement le cas de l'Opium , lequel ainsi donné sans operer un sommeil bien sensible ;

sensible , fait pourtant suivant l'observation d'habiles Praticiens, qui l'ont le plus pratiqué & ainsi administré, deux excellents effets. 1^o. Il est souverain pour corriger l'acrimonie des humeurs la plus déclarée. 2^o. Il tempere ou réprime la sensibilité de l'estomach, en calmant l'irritation spasmodique de ses fibres : *Imprimis tum ad urgentem humorum acrimoniam temperandam, tum ad sensum ventriculi obtemdendum, molestamque ipsius contractionem sedandam, conducit opium . . . si quantitate parvâ sapias usurpetur. (a)*

A ces secours de l'Opium le sçavant Mr. Freind en ajoûte plusieurs autres, toujours en le donnant en petites doses réitérées. Le principal de ces secours est d'attenuer le sang, de l'affiner, & de le rendre parfaitement coulant, facile à broyer & à circuler. *Quod si*

(a) Syl-
vius de
le Bœ
Prax.
Med. l.
r. c. 6.
art. 17^a

dosibus nimioribus exhibetur opium, remedio ita leni atque efficaci adjunctus sanguis, iis sensim instruitur viribus, quæ ab aliis forte attenuantibus frustra sperari poterant. (^a)

(a)
Freind.
Emmenol.
p. 114.

Desorte que l'Opium devient ainsi un des plus puissants aperitifs, en dégagant les vaisseaux ou les preservant de congestions, dont un sang ralenti & croupissant seroit capable. *Cum sanguinis particulas ita attenuat opium, facit ut si quid in arteriis hæserit, jam in venas trajici queat: unde remota omni obstructione cessat ille, qui ab humoribus stagnantibus sæpe ori-*

(b) Idem
p. 152.

tur, dolor. (^b) Mais l'Opium ainsi menagé dégage non-seulement les vaisseaux des digues qui s'y étoient formées, mais encore il débarasse les viscères des matieres & des corps étrangers qui y seroient retenus. *Animo ita refecto, ut experiuntur ii, qui Opium parciore dosi interdum*

assumunt, obrepit sensim doloris oblivio; viribus vero roboratis, nonnunquam fit, ut fœtum, calculum ^(a) *(& lochia* ^(b) *) expellant* ^{(a) Ibid. P. 152. (b) P. 153.}
opiata. Ce sage Praticien expliquant tout ceci en détail, découvre bien d'autres avantages de l'Opium donné en petite dose réitérée; pourvû, ajoûte-t'il, que le cours du sang n'ait point été jetté hors de ses cremens naturels ou mis hors de ses directions. *Ita fere corpus afficiunt modicâ dosi assumpta opiata, cum adhuc intra debitos limites constiterit ea, quæ ad vasa inducitur, plenitudo.* ^(c) Condition, ^{(c) Ibid. P. 153.}
 MONSIEUR, qui avertit pour-
 quoi l'Opium réussit si mal, quand on a tout dérangé dans l'œconomie animale par l'excès & l'indiscretion des *purgatifs*, des *émétiques*, des *fondants*, &c. Si à tout ceci l'on ajoûte les observations faites par cet illustre Auteur, en injectant l'O-

pium dans les vaisseaux des animaux vivants , l'effet constant qui lui a fait voir combien le sang devient par le mélange de l'Opium , plus coulant & plus vermeil , le disculpe encore pleinement de la calomnie répandue contre lui , pour le décrier comme une drogue propre à coaguler le sang & à fixer les humeurs. Aucontraire cet habile observateur fait remarquer conformément à l'effet de ces injections , que l'Opium est très propre à porter le sang à l'habitude du corps , à le rarefier , & par conséquent à rétablir la transpiration. *Spiritibus opio refectis , validius se contrahit cor. Unde vividior sanguinis circuitus : sanguine autem attenuato , & velocius quam consuevit , ad cutaneas glandulas de-*

(a) Ibid.
p. 132.

(b) *Vve-*
del. opiol.
p. 113.

(a) Dans ces mêmes vûes un
Auteur (b) qui a singulièrement

étudié la matiere de l'Opium , assure qu'il est d'une grande vertu pour corriger le sang qui seroit engrumelé , & là-dessus même il donne des garants. *Debetur Opium grumescentiæ sanguinis , quam lepothymia , syncopes , & palpitationis cordis causam adduximus.*

Il sembleroit presque que le frequent usage de l'Opium ne conviendrait que dans les maladies chroniques , parce qu'en effet ce sont celles où il est le plus ordinairement recommandé par ceux que l'usage & la réflexion ont mis au-dessus du préjugé public. Souffrez cependant , MONSIEUR , que je vous fasse observer , qu'il est des maladies très-aiguës dans lesquelles des Praticiens de grand nom l'ont employé frequemment & avec un succès dont ils se congratulent. La peste est certainement une maladie ai-

(a) Vide
observat.
passim.

(b) Vide
Epistol.
passim.

guë, & les narcotiques sont employez par *Plater* ^(a) celebre à juste titre parmi les Medecins d'Allemagne, parce qu'il l'avoit vû réüssir dans plusieurs pestes qu'il avoit vûës & traitées. *Gesner* ^(b) se trouve de même sentiment, & ce sentiment est autorisé par la pratique du fameux *Rases* (le Praticien de son temps par excellence) dans son traité de la peste, & ce sentiment depuis eux, a été suivi par *Rondelet*, *Sala*, *Diambrock*, par *Sylvius d'Hollande* enfin le plus heureux Praticien de son temps. La petite verole est encore de l'aveu de tout le monde une maladie aiguë ; cependant les narcotiques remplissent la plus grande partie de sa cure, quand on les employe à temps, & quand l'on sçait en réitérer l'usage autant qu'il convient au genie de cette cruelle maladie ;

car elle se rend sûrement docile & traitable à ce remède , comme l'ont observé les deux sçavants Anglois , (^a) qui quoi-
(a) Sydenham. Morron.
qu'infiniment differents dans l'étiologie de cette maladie , s'accordent parfaitement sur la nécessité des narcotiques pour en réprimer la ferocité dans ses circonstances les plus périlleuses. Enfin le celebre Mr. *Freind* (^b) & ceux dont il rapporte les
(b) Epidem. & Epistol. Græc.
observations sur la même maladie , rendent tous de grands témoignages à l'heureux succès des narcotiques dans les cas les plus urgents de la petite verole. Voilà donc , MONSIEUR , des maladies aiguës , s'il en fût , où les narcotiques sont d'un usage authentique , & confirmé. Mais si l'on y ajoute toutes les affections *rhumatissantes* , les *toux* avec fièvre continues , les douleurs ou *maux de côtes* , les *pertes de sang* , les

dyssenteries , & tant de semblables maladies , dont les cures presque désespérées trouvent d'heureuses ressources dans l'*Opium* , ou en des remèdes propres à calmer l'irritation des nerfs ; je doute qu'on puisse raisonnablement lui contester les utilitez ou les services , qu'on en promet dans les cas mêmes des maladies les plus aiguës ou les plus pressantes.

Ne peut-on pas , M O N S I E U R , rapporter à ceci les secours éprouvez dans l'*Opium* pour la cure des fièvres intermittentes ? Car les accès de ces fièvres si souvent accompagnez des symptômes les plus propres aux maladies aiguës , leur ressemble-t'il si mal ? C'est la pratique constante des grands Praticiens , tels que sont *Riviere* , *Willis* , *Horstius* , *Piens* , *Deckers* , *Hurnius* , lesquels s'accordent tous à donner l'*Opium*

mêlé avec les febrifuges ; au moyen de quoi ils se sont rendus maîtres des fièvres intractables & rebelles à tous les remèdes ordinaires. Enfin suivant ces mêmes notions , la pratique de nos jours en pareil cas , c'est de mêler l'Opium ou les têtes de pavot avec le quinquina , ou les fleurs de chamomille , qui sont un calmant.

Les fièvres malignes ne diffèrent des maladies aiguës , simples ou ordinaires , que par la grièveté des mêmes accidents , dont les impressions passent dans le genre nerveux , & sur les viscères , par les engagements ou les dépôts qui en sont le terme. C'est aussi pourquoi l'on trouve de grands maîtres en pratique , qui enseignent que l'usage des narcotiques leur a merveilleusement servi pour la cure de ces fâcheuses maladies. *Riviere* parle d'une fièvre

(2) IV.
Vedel.
opul.

maligne dont il ne pût venir à bout que par l'Opium, Ce même Auteur avertit dans sa méthode qu'il est des fièvres ou l'urgence des symptômes, ou la malignité des humeurs en indique l'usage, & d'autres grands Medecins (*) comme *Rolfincius*, *Lotichius*, *Piens*, *Freitagius* &c, sont entrez dans ces vûës. Enfin ceux qui font exercer dans la cure des fièvres malignes ont reconnu par experience les heureux succès de l'Opium mêlé avec le quinquina donné hors les temps des redoublemens, c'est une adresse qu'ont sçû se faire ceux qui ont traité ces maladies avec attention, pour guérir des malades en qui tout paroïssoit désespérant, ou infiniment dangereux. Aussi apperçoit-on la raison qui autorise en tous ces cas l'usage des calmantts; car comme ils dépendent toute à

la fois d'un *érehisme* universel , qui gagne le genre nerveux , & du trouble où se trouvent les humeurs , rien paroît-il plus naturel que l'action des remèdes , qui vont à calmer ces troubles & à faire cesser ces irritations ? Ces effets sont autant ceux des narcotiques , qu'ils le sont peu des purgatifs & de semblables *stimulants* , parce que ceux-ci ne faisant qu'agacer les *solides* & mettre les *fluides* en désordre , ils ne peuvent tout au plus apporter que des soulagemens équivoques , ou des calmes insidieux. En effet c'est une observation connue en pratique , de voir des malades soulagez en apparence par l'évacuation copieuse d'un purgatif , mais l'orage suit de près la bonace , car le malade qui paroïssoit le soir hors de danger , y retombe le lendemain & trop souvent périt en peu de jours ,

quelquefois en peu d'heures.

Tant de glorieux exemples pour l'Opium dans les maladies aiguës, ou dans les plus fâcheux symptômes qui les accompagnent, sont des titres qui prouvent l'étendue de sa vertu ; mais comme il a déjà été montré, les maladies chroniques en fournissant bien d'autres, ils font preuve de son universalité, puisqu'il en est peu où les narcotiques ne puissent, ou peut-être ne doivent trouver place. C'est qu'il est étonnant combien les solides ont de part dans la production ou l'entretien de ces maux ; desorte que tandis que tout y est attribué à foiblesse, à épuisement, à relâchement, à *atonie*, & à refroidissement, tout y est gêné, contraint, pressé, en fontes & en précipitations d'humeurs, de suc, de lympe, & en *flatuosité* ; toutes *excretions* causées par le resser-

rement spasmodique de tous les *spincteres* irritez qui expriment les matieres qui se travaillent & se séparent dans les couloirs des visceres. Dans cet état de contrainte, de *pression* ou de resserrement, qui retient ou exprime à contre-temps, & souvent à contre sens les matieres des *secretions*; est-il mal-aisé de concevoir les raisons des *suppressions*, des *retenuës*, des *perdes*, des *colliquations*, & de tant d'évacuations bizarres ou énormes qui accompagnent tant de maladies chroniques, dont elles obscurcissent & masquent la nature. Tous ces symptomes sont des effets d'une contraction spasmodique & irreguliere des fibres nerveuses, qui chassent des filtres qu'elles composent, & qu'elles remuent, les suc & les humeurs qui s'y séparent.

Mais par là, MONSIEUR, ne paroît-il point que l'idée de

catarrhes ou de *fluxions* est bien d'une autre étendue qu'on ne le pense ordinairement; car toutes les faillies d'humeurs, toutes les échappées du sang, de suc & de semblables choses de quelques vaisseaux que ce soit, sont en effet des *catarrhes*, c'est-à-dire des écoulements ou des excrétions de matieres plus ou moins fluides, diversement colorées, d'une forme, d'une consistance, d'une saveur differente. Mais quoy qu'il en soit, elles supposent toutes dans le fonds quelques évacuations forcées de *lymphe*, de *serosité*, d'*air*, de *vapeur* (qui sera du vent) peut-être de sang luy-même, qu'un ressort accru & dérangé dans les fibres nerveuses, que des capacitez engorgées, des *diametres* contrainsts, & des sphincteres forcez produisent & entretiennent. A ce compte combien souvent deviendra necessaire l'usage des

narcotiques dans ces sortes d'accidents, qui faisant illusion par un volume d'humeurs, qu'ils présentent aux yeux d'un Médecin, détournent son attention, & lui donnent le change, en lui faisant perdre de vûë l'irritation convulsive qui les cause originairement, & qui continuë de les entretenir. Cependant l'usage des calmants y est bien plus naturellement indiqué, que celui des purgatifs, ou des *fondants*, lesquels ne remédiant qu'avec danger même, aux seuls effets de la première cause, l'augmentent elle-même, & par là perpétuent le mal qu'il faudroit finir.

Il n'est donc pas concevable combien le genre nerveux a de part dans les affections chroniques; & tout paradoxe que paroîtra peut-être ce sentiment, il n'est gueres de maladies dont les causes soient véritablement

plus dépendantes de la disposition des nerfs. L'opinion courante est que les nerfs y sont affoiblis, d'où il arrive (à ce que l'on pense communément) que les fibres musculuses devenues trop lâches & trop molles, entretiennent un affoiblissement dans les viscères, & en conséquence que les digestions affoiblies amassent des cruditez. La séduction en cecy est d'autant plus dangereuse que le fond de cette étio-
logie paroît vray, en ce que les *coctions*, les *digestions*, & les *se-
cretions* sont en effet étrangement
altérées, perverties même dans
les maladies chroniques. Cepen-
dant la puissance qui préside aux
coctions & qui les rend loüables,
quand elle est en règle ou dans
son état naturel, celle-là elle-
même gâte ou change ces coc-
tions, quand elle est mal dispo-
sée; soit parce qu'elle sera ex-
cessive en force, soit parce qu'elle

agira à contre sens ou d'une maniere irreguliere. Cet état est celui veritablement des maladies chroniques, dans lesquelles, si l'on y fait bien reflexion, les nerfs gênez dans leur tiffure, & dérangez dans leurs oscillations, déconcertent le cours des esprits, ou la circulation du suc nerveux ; car c'est de là que naissent des dispositions convulsives ou des situations contraintes dans les fibres, dont la systole alterée, altere la *trituration* des suc, leurs *digestions*, leurs *secretions*. Après cela, MONSIEUR, si l'on demande ce que c'est donc que des maladies chroniques ? sera-ce répondre mal de dire que ce sont de secretes lesions du *ton* des parties, puisque leurs causes ne sont en effet, que des *capacitez* forcées, des *diametres* pervertis, des fibres dérangées dans leur tiffure, & changées dans leurs situations ; en un mot des cou-

loirs fortis de leurs diametres, parce qu'ils en ont pris trop ou trop peu, de sorte qu'ils se trouvent plus étroits, ou plus dilatés qu'il ne convient à leur tissu-re ordinaire. Rien ressemble-t'il mieux à une disposition *spasmodique*? Si à cela l'on ajoute ce qui resulte de cette perversion dans les couloirs, on y trouvera les raisons des symptomes qui constituent ou qui caractérisent les maladies chroniques; car cette perversion va, ou à retenir, ou à expulser contre nature les matieres renfermées dans les couloirs, en quoy l'on a les causes des *retenuës*, des *suppressions*, ou des évacuations de ces matieres. De plus, par un dernier degré de précision, l'on sçaura pourquoy un tel suc sera retenu ou évacué plutôt qu'un autre, en considerant de quel genre seront les couloirs qui sont en faute, & quelle est leur destina-

tion naturelle ; car si ces couloirs appartiennent à la *partie blanche* du sang, ce seront des humeurs *sereuses* ou *lymphatiques*, qui seront retenues ou évacuées, & dans cette sorte de cause l'on apperçoit celles des *fontes*, des *colliquations* & des *catairhes* de toutes les façons, enfin les causes de l'insensible transpiration retardée, retenue, ou supprimée. Tout de même on y conçoit la raison du gonflement des parties *vesiculaires* ou *glanduleuses*, en quoy paroissent les causes des affections glanduleuses, ou de semblables tumeurs. Au contraire, si ces couloirs sont destinez à la *partie rouge* du sang, on appercevra avec la même facilité la raison des *suppressions*, des *pertes*, des *hæmorrhagies* : & par une dernière reflexion, on trouvera l'étiologie exacte du fond des maladies des femmes, des accouchées, des affec-

tions hemorrhoidales. Mais par tout cela l'on se convaincra du danger des purgatifs dans ces maladies, lesquelles étant toutes du ressort de la partie rouge du sang, seront infiniment augmentées par l'action de remèdes, comme les purgatifs, qui s'exercent particulièrement sur la partie blanche ou sur les humeurs lymphatiques, sereuses, glaireuses, &c.

Le spasme étant donc ce qui constitue le fond des maladies chroniques, & ce vice appartenant précisément aux solides, ou aux parties nerveuses, il paroît combien est grande la bévue de n'y chercher que des fluides ou des humeurs à évacuer. Car en effet ces humeurs, s'il s'y en trouve, n'entrant qu'en second dans la production, ou pour l'entretien de ces maladies, la première & principale vûe d'un Medecin ne doit se tourner que

vers la cause originaire, comme la véritable qui entretient le mal. Cette cause appartenant donc aux solides, & en conséquence à la partie rouge du sang égarée ou engagée en des couloirs étrangers, c'est à cette cause que la Médecine doit s'attaquer en premier, & d'un même coup à restituer le cours du sang & en rétablir la constitution. Là dessus il est aisé de juger pourquoi la pratique se trouve si souvent courte & fautive dans la cure des maladies chroniques; c'est qu'on suppose des humeurs à vider, ou même à arracher, où il n'y a presque que des solides ou des oscillations à redresser, ce qui n'est rien moins qu'attaquer ces maladies par les endroits qu'il convient le moins. Peut-être même n'est-il point d'autre raison de l'incurabilité de tant de fâcheux maux ennuyeux ou opiniâtres, & des for-

mes bizarres que prennent les maladies, que de ce qu'on les attaque à contre sens, en cherchant à guerir dans les humeurs, ce qui est dans la substance des parties, ou dans l'indisposition, l'*érethisme*, ou dans l'*ataxie* des esprits & des nerfs.

Ce n'est pourtant point, MONSIEUR, que je veuille insinuer qu'il faille absolument se livrer aux narcotiques, ou en précipiter l'usage tout d'abord que commencera une maladie chronique; mais on ne peut de trop bonne heure préparer les choses de maniere qu'on puisse les placer le plutôt qu'il est possible. Cette préparation consistera sur tout à éviter d'augmenter l'*ataxie* qui est foncierement dans les nerfs, & à ménager au contraire la souplesse des parties, en les maintenant ou les rétablissant dans leur humectation ou mollesse naturelle. Ceci s'obtient par les

delayants bien choisis , par un regime convenable , & par les évacuations de la partie du sang qui pour l'ordinaire s'interesse bien-tôt dans le fond des maladies graves. Cette partie est la rouge , dont l'embarras secret ou la congestion dans les vaisseaux convulsivement referrez , jette les premiers fondements des symptomes qui s'ensuivent. Cette évacuation est la saignée uniquement convenable à ces vûës , parce qu'elle seule sagement réitérée assure le succès des remèdes & de la guerison : d'autant que les voies étant ainsi débarassées , les fibres nerveuses mises à l'aise sont disposées à reprendre leur *ton* naturel. Alors les calmants singulierement faits pour operer ce bon effet , se placent utilement entre les mains d'un Medecin , de celui sur tout qui en aura appris le maniement dans l'observation , & dans l'é-

tude de l'économie animale.

L'observation sur la dose de l'Opium, qui a été insinuée cy-dessus touchant les maladies en general, revient ici; parce qu'elle regarde particulièrement les maladies chroniques, dans lesquelles le point capital pour employer heureusement les narcotiques, consiste à les donner d'une manière suivie & en petites doses réitérées. Car comme ce qui a fait si long-temps la disgrâce du Quinquina, que l'on connoissoit pour guerir la fièvre, mais que l'on avoit cependant négligé pendant plus de soixante ans, n'a été que par la persuasion par laquelle on ne le croyoit qu'un remede palliatif, puisque la fièvre non seulement revenoit, mais que c'étoit souvent avec plus de violence, plus de danger & plus d'opiniâtreté; tout de même les narcotiques ne passent que pour des palliatifs, qui flattent le mal

sans

sans le guérir, parce que les soulagemens (dit-on) qu'ils procurent, ne sont que passagers, & encore parce que les douleurs ou semblables symptomes pour lesquels on les donne, n'en deviennent que plus cruels & plus rebelles. Ce reproche a duré dans le monde contre le Quinquina, tant que l'on a ignoré la methode de le donner réitéré pendant des semaines, & quelquefois des mois entiers. Depuis ce temps le Quinquina a regagné la confiance de ceux-là même qui y étoient les plus opposez, parce qu'ils se sont convaincus que sa prétendue inconstance ne venoit point d'un fond d'impuissance dont il fut capable. Ce sera, MONSIEUR, le sort de l'Opium & des narcotiques; ils passeront pour des infideles ou des inconstants, dangereux même dans leurs effets, jusqu'à ce que l'on ait appris que c'est en les réité-

rants en petites doses, qu'ils deviennent des secours certains & non suspects. Ceci paroîtroit fondé sur l'affinité ou la ressemblance naturelle qui se rencontre entre les affections *spasmodiques*, & les fièvres intermittentes. Les unes comme les autres sont sujettes à des retours, ou à des paroxysmes, parce que toutes les deux dépendent originairement d'une lésion secrète dans le *ton* du genre nerveux : *Februm omnium origo & genesis in universalis generis fitrosi & vasculosi spastica constrictione est*; (a) & dans la circulation de son suc. Le vulgaire appelle cela le *foyer* de la fièvre, par où il entend un amas d'humeurs; mais une étiologie plus éclairée & plus exacte donne là dessus une idée bien différente. Cette lésion renferme toute à la fois un changement, ou une alteration dans la situation des fibres nerveuses, une alienation ou dérangement

(a) *Friederic Hoffman. in Med. ration. p. 316.*

dans le cours des esprits ; c'est l'effet de la violence qu'auront soufferts ces fibres dans les premiers accès de fièvre , ou ayant été forcées dans leur ressort , elles ont resté gênées & ont sorti de leur *ton* naturel, parce qu'elles n'ont pû le reprendre. Ce sera , si l'on veut , une sorte de relâchement ou d'*atonie* contractée par l'extension violentée de ses fibres , lesquelles ayant perdu de leur puissance pour se ramener & se raffermir , & par là entretenir le suc nerveux dans ses directions naturelles , obligent ainsi ce suc à retarder son cours , & à se rallentir dans les endroits où est restée cette sorte d'*atonie* , & en cela consiste le prétendu foyer , c'est-à-dire le fond qui entretient les retours des fièvres.

La même chose arrive dans les affections spasmodiques ; les fibres nerveuses ayant été forcées dès les premiers accès (de *vapeurs* par

exemple , de *coliques convulsives* ; &c.) il leur en reste un fond d'affoiblissement ou d'impuissance qui donne occasion à de nouvelles *stases* ou ralentissemens du suc nerveux ; & delà renaissent de nouveaux accès. Ainsi la guérison parfaite des unes & des autres de ces maladies, ne deviendra telle , que quand les fibres nerveuses auront repris leur force , ou recouvré leur *ton*.

C'est l'effet propre des calmans ; car le quinquina lui-même en est un , au jugement & suivant l'observation des Praticiens ^(a) d'Allemagne , qui emploient & recommandent la *cascarille* (qui est un quinquina) pour la guérison des affections douloureuses ou *spasmodique* ? Mais les narcotiques opèrent cet effet bien plus efficacement , car portant dans les nerfs un volatil homogène ou analogue au suc nerveux , c'est

(a) Stahl.
Nenter.
Carles
Alberi.

comme un esprit de *rechange* qui vient à propos renouveler l'esprit vital , en le réparant , ou en corrigeant ses manquemens ; ou comme un ressort naturel de réserve qui vient réparer celui des solides , & relever leurs oscillations.

Car ce n'est guere sur ce qu'il y a de défectueux ou d'excédant dans les solides ou dans leur *vertu systaltique* , que s'exerce principalement la vertu de l'Opium , & en cela se manifeste la sûreté de ce remede donné à petites doses réitérées. Cette singularité d'operation vous paroîtroit peut-être , MONSIEUR , imaginée ; votre équité rappelée à elle-même, & à vos lumieres sur la nature du *méchanisme* des parties nerveuses va , je m'assure en juger plus favorablement. C'est un ressort forcé ou un excès de ressort qui fait le fond & la cause originaire de tout ce

qui est *spasmodique* , les narcotiques agissant donc singulièrement sur les forces des nerfs , doivent agir premierement sur ce qu'il y a d'excessif dans ces forces , comme étant le plus apparent , & ce qui se presente d'abord ; en un mot ce qui fait l'état dominant dans le genre nerveux ; mais cet état dominant est l'excès de *systole* , d'où est venue l'alteration des solides , ou l'aliénation que souffre leur action ou leur vertu ; n'alterant donc les solides que dans ce qu'ils ont de trop , & ce trop n'étant qu'accidentel , sur-ajouté aux solides , & comme hors d'œuvre , il devient précisément ce que les narcotiques tournent tout d'abord à diminuer ou à corriger ; ils n'altèrent donc rien du fond naturel des solides , ils n'en changent en rien l'essence ; au contraire ils les laissent ou les restituent

dans leur ressort naturel , sans en alterer la nature. C'est l'avantage que procure l'Opium ménagé en petites doses répétées ; qui sont comme les degrés par lesquels ils parviennent à remettre les solides dans le ton qui leur est propre , en leur faisant recouvrer la mesure d'extension & la proportion de forces qui leur a été donnée par le créateur. L'exemple d'une montre ou d'une pendule détraquée , dont on veut retrouver le point juste pour la remettre en règle, fait comprendre la raison de cette graduation , parce qu'on ne recouvre ce point qu'en serrant ou lâchant la vis , en chargeant ou déchargeant le balancier , en haussant , ou rabaisant le pendule par mesure & à petits coups ; tout de même en donnant l'Opium en doses plus ou moins fortes, plus ou moins fre-

quentes, on parvient à ramener à son point le ressort des nerfs, & à en rétablir le *ton*. Si l'on insiste à demander la raison de cette dextérité qui régit & modere l'action des narcotiques avec tant de ménagement & tant de justesse, qu'elle ne s'exerce précisément que sur l'excédent du ressort naturel des solides : Je crois, MONSIEUR, la trouver au naturel, dans la disposition spasmodique elle-même. En effet comme cette disposition naturelle va ou à retenir les suc ou à les expulser, ce qui fait la cause des suppressions ou des évacuations, ce *spasme* ne peut être que de deux sortes, dont l'une produira le resserrement ou le retrécissement des vaisseaux, l'autre leur ouverture, ou leur dilatation. Dans l'une c'est une contraction qui tire les fibres vers le dedans, dans l'autre une contraction qui

les tire vers le dehors. La première est connuë , avouëe même de tout le monde , l'autre est *tonique* & elle se remarque dans la *goûte crampe* & dans l'*hydropisie tympanite* ; car dans l'une & dans l'autre , il paroît aux yeux d'un chacun une situation convulsive de muscles ou de membranes , qui n'amoin-drit ou ne change gueres le volume des muscles dans la *goûte crampe* , & qui ne rétrécit point la capacité de l'abdomen dans la *tympanite*. En effet non-seulement rien n'y paroît déprimé ou abaissé , aucontraire tout s'y montre étendu & saillant en dehors. De même encore dans les ulcères malins ou carcinomateux , l'on voit des bords renversez & recoquillez en dehors , par une contraction des fibres qui se roidissent en ce sens. Sur ces modeles on conçoit que dans les affections spas-

modiques des vaisseaux , leurs fibres se contractent de maniere , ou qu'en pressant leurs capacitez , elles les diminuënt , parce que leurs tuniques se rapprochant du centre , diminuënt le diamettre des vaisseaux ; ou de maniere que ces capacitez demeurent comme baillantes ou entre-ouvertes , parce que ces tuniques en se contractant , s'éloignent du centre & augmentent le diamettre des vaisseaux , qui demeurent dilatés ; mais dans l'une & dans l'autre de ces dispositions , il y a du trop , ou de l'excédent , & c'est ce trop ou cet excédent que l'action des narcotiques rabat. Dira-t'on , M O N S I E U R , de ce détail qu'il est imaginé , appuyé seulement sur des conjectures , ingenieuses si l'on veut , mais hazardées. Mais est il pris ce détail hors de l'ordre & de l'état de l'œconomie animale ?

N'est-il point fondé en faits, en observations, en exemples tirez même de l'usage ? Est-il contraire aux loix de la nature & aux regles de la Medecine ? Enfin induit-il en erreur pour la pratique, ou en inconvenient pour la vie ou la santé des hommes ? Du moins suppose-t'il des succès, qui même n'en seroient pas moins sûrs pour être mal expliquez. Il demeure donc certain qu'une disposition convulsive est un excès de ressort ou une élasticité pervertie, comme seroit une espece de *strabisme* dans les fièvres nerveuses causé par une force surajoutée ; de sorte que ce surcroît de puissance étant ôté ou venant à cesser, il laissera le fond de la vertu systaltique naturelle dans son intégrité ; & en cet effet est précisément l'operation de l'Opium donné par mesure, ou en petites doses partagées. Car

que la dose d'un narcotique fut entiere , & son action *simultanée* , c'est-à-dire , qu'elle portât toute à la fois , & sur la force naturelle des nerfs , & sur ce qui lui est survenu de trop , elle attaqueroit en même-temps & le fond de la puissance systaltique des nerfs , & son accessoire , c'est-à-dire , ce qu'elle avoit acquis de trop ; elle détruiroit donc également & toute à la fois l'un & l'autre. Il n'en est pas de même d'un narcotique donné en petites doses réitérées , car une petite dose n'ayant de force que contre l'excès sur-ajouté , n'en a pas pour atteindre le fond naturel. Le vin n'agit-il point à peu près de la même maniere sur les nerfs ? Il les fortifie & répare les esprits étant bû sobrement & dans des repas reglez , au lieu qu'il ruine les uns & les autres étant pris avec excès ou trop souvent.

Mais je passe , MONSIEUR , à quelque chose de plus essentiel pour l'usage de l'Opium ou des narcotiques ; c'est à la manière de les donner , à la forme qui leur convient , au véhicule qui les accommode , aux accompagnemens dont ils ont besoin , au choix qu'il en faut faire , aux heures dans lesquelles il faut le placer ; à quels âges ils sont permis ou interdits , avec quelle précaution ils peuvent se placer en certaines conjonctures de temperamment , de sexe , de país , de saison , ou de maladie. Car c'est à ces accommodemens qu'est principalement dûë l'universalité de vertu dans l'Opium , pour la cure de tant de maladies ou de leurs fâcheux symptômes. Au reste , MONSIEUR , je vous supplie d'observer qu'en tout ceci c'est à la pratique seule que j'en veux , c'est-à-dire , à cette partie

de la Medecine , qui doit régler nos études , & occuper nos principaux soins , parce qu'elle seule doit faire leur objet. Vous m'avez mis dans ce goût , aussi ne raisonnai-je que pour faire valoir des faits ou des observations d'usage , & si je tâche de leur prêter quelque jour , c'est toujours sans entreprendre de le leur donner , car ils sont réels & toutes mes ætiologies porteroient à faux , qu'il n'en seroit pas moins vrai que les narcotics ont tous les avantages que j'avance à leur honneur. Mais il faut qu'un Medecin sçache les situer dans le courant de sa pratique , & les mettre dans le jour , l'ordre ou la place qui leur convient. La science des occasions donne ces connoissances , & ces occasions sont renfermées dans toutes les différentes circonstances que j'entreprend ici d'expliquer.

La forme sous laquelle on doit donner l'Opium ou les narcotiques, se regle par la nature & l'urgence des cas qui se presentent, par l'état des personnes, de leur goût, ou de leur estomach, car suivant ces différentes dispositions, il faut donner l'Opium dans une forme liquide ou solide. Celle-ci convient par tout où le remede peut avoir le loisir d'operer; la liquide aucontraire devient necessaire quand la celerité du secours demande de la diligence. La forme liquide est en *gouttes*, en *syrop*, en *décoction*, (par le moyen des têtes de pavot) en *potion*, en *dissolution*, en *mixtures*; parce que sous ces formes un narcotique étant déjà tout developpé, il répand plus promptement ses esprits, & n'a presque point besoin, pour se distribuer dans les viscères d'autre dissolution que

celle que lui donne la forme du liquide , aucontraire étant solide ou en masse , il faut que l'estomach le dissolve , ce qui est un travail préliminaire avant que de le distribuer. Delà vient la grande utilité des *potions* calmantes ou des *mixtures* narcotiques dans les accès des coliques convulsives , des affections hysteriques , dans les pertes , &c , & encore l'avantage des syrops de pavot , des juleps dans les toux , dans les maux de côté , dans les crachemens de sang , dans lesquels la semence de *jusquiame* a une réputation singuliere. ^(a) Une autre maniere d'employer les narcotiques en liqueur , se trouve dans les fomentations qui se font sur les *hemorrhoides* en particulier , & en general sur toutes les tumeurs douloureuses ; & ces fomentations réussissent étant principalement faites avec les

(a) *Heur-*
ties.

feüilles de *jusquiame*, les têtes de pavot, la camomille dans le lait. Les lavemens sont encore des moyens d'employer l'Opium en liqueur, mais cette pratique a plus d'inconvenient que celle de donner l'Opium par la bouche, parce que la dose en est trop incertaine dans les lavemens; & par-là l'on s'expose à des malheurs. Il est une maniere mixte qui tient du liquide & du solide, c'est de faire sentir de l'Opium, dont la vapeur devient un calmant ou un somnifere, quand on ne peut mieux faire; d'où vient l'usage des boules narcotiques ou d'Opium, celebres chez quelques Praticiens. (a) Ce secours est foible, mais il est sans danger; il a d'ailleurs sa raison & son fondement dans l'observation constante que l'odeur & le maniment seul des pavots donnent à ceux qui les cuëillent, qui les moisson-

(a) *Vide
Vvedels
opiel.*

nent , ou qui les travaillent des stupeurs ou des endormissemens : & dans cette autre observation encore qu'il survient des assoupissemens mortels ou très-dangereux par l'odeur seul du safran.

Par vehicule on entend l'association d'un narcotique , par exemple , dans quelque chose qui en facilite l'usage , qui en étende la vertu , ou l'applique à plus de maux ou en plus d'occasions. Cette habileté ou sçavoir dans la Medecine calman-te en remplit une bonne partie ; cependant il y a ici un préalable ou préliminaire , dans lequel il faut entrer avant que d'examiner le fond de cette matiere. La science des vehicules est l'art de déguiser le goût d'un remede ou de l'envelopper ou le mêler avec quelque chose de moins disgracieux , Pour le faire passer dans l'estomach sous une forme moins dé-

plaisante ; donner donc un véhicule à un remède , c'est pour l'ordinaire le rendre ou moins dégoûtant , ou plus aisé à prendre. Or cette intention qui est humaine ou obligeante pour la nature , n'est pas toujours medicinale , ou suivant celle de l'art , puisqu'elle peut changer , affoiblir , ruiner même la vertu d'un remède. Car enfin l'Auteur de la nature , qui ne fit rien de superflu ou d'inutile, n'a point donné en vain ou à l'avanture une certaine faveur propre ou attachée à un mixte , à l'Opium , par exemple son amertume , telle horreur qu'elle fasse au goût. L'institution du Créateur doit donc entrer dans les vûes de la Medecine *qu'il a créée* , & dans celles du Medecin qui en a été fait l'administrateur , & lui faire comprendre que comme les faveurs des choses aident à faire décou-

(a) De
 dignos-
 cendis
 planter.
 virtut.
 medicis ex
 solo sapo-
 re. Aut.
 David.
 Aber-
 crombio.

vrir leurs vertus , (^a) & peut-être en constituent-elles en effet le fond , quand une saveur leur est autant propre ou essentielle que l'amertume l'est à l'Opium. Peut-être encore (car vous permettrez , MONSIEUR , les conjectures en Medecine , quand elles n'ont aucun risque pour la saine pratique) peut-être l'operation des grands remedes se commence-t'elle dans la bouche , ou sur la langue , sur tout quand ces remedes sont du genre des *alterants* , & en particulier de ces *alterants* qui agissent singulierement sur les nerfs. Ce qui me porteroit à le penser ainsi , c'est l'extrême sensibilité de cette organe ; car comme la langue est un fidel interprète de ce qui se passe dans le sang , & de ses alterations les plus secretes , jusques-là qu'en des maladies cachées & obscures la langue manifeste mieux par le

changement de sa couleur , de son habitude , de sa mollesse & de son humectation la presence d'une fièvre , que le poux , qui dans ces sortes de cas ne la découvre qu'obscurément ; seroit-il déraisonnable de penser qu'une sensibilité si exquise pût être une annonce qui avertiroit le genre nerveux de ce qui va lui arriver par la vertu d'un alterant (de l'Opium par exemple) qui va porter son action dans le plus interieur de ses fibres & sur sa lymphe. Suivant cette idée les *papilles* ou houpes nerveuses de la langue remuées par l'action de l'amer de l'Opium , commenceroient par ces fibrilles nerveuses à redresser le *ton* , dans lequel ce narcotique va faire rentrer le genre nerveux. Ainsi ces tendres sions de nerf redressées d'abord, continueroient & transmettroient dans les cordons

des nerfs dont ils font les productions , l'impression & la direction qu'ils auroient reçûe par la saveur amere de l'Opium. Ce sera , dit-on , prendre de loin l'action des narcotiques , mais y a-t'il si loin de la bouche à l'estomach , dans lequel il est reconnu que se commencera l'action des narcotiques ? Par la même raison sans doute de l'étrange sensibilité de ce viscere ; car c'est par cette tissure toute nerveuse qu'il entretient une merveilleuse correspondance , & un continuel accord entre lui & le genre nerveux qui forme entr'eux comme un être perpetuel. Or l'amer de l'Opium operant une telle impression sur les nerfs de l'estomach , ne pouvoit-il pas la commencer sur ceux de la langue ? Car c'est une amertume si déclarée & si intimement attachée à l'Opium ,

qu'elle ne peut y être détruite, quoiqu'on fasse & que l'on tente pour l'éteindre. L'Opium donc étant par son institution naturelle destiné à commencer son action par des endroits fort éloignez & par des millions de traverses, qu'il doit parcourir dans le corps humain, l'Auteur de la nature l'aura imprégné d'un faveur perpétuelle, qui sera une vertu inalterable, capable du moins de résister à tout ce qui auroit pû la changer, l'amortir, ou l'éteindre sur son chemin.

Une vertu de cette nature & de cette importance, instituée par la Sagesse Souveraine, doit être respectable à celui qui a été créé le dépositaire & le guide des secours créés pour la santé; c'est à-dire, au Médecin, qui ne sçauroit trop ménager dans les mixtes, dont il tire ses remèdes, l'institution

de leur Auteur , la simplicité de la nature , & la naïveté de ses vertus , parce qu'elles perdent souvent dans les mains sçavantes d'un artiste curieux , ce qu'elles avoient reçu de travaillé ou d'achevé dans celles du Créateur. En effet pour ne point sortir de la matiere de l'Opium , s'il est si utile ou si bien faisant aux Orientaux , c'est parce qu'ils le mâchent , & par consequent qu'ils le prennent petit à petit le long du jour , sans d'autre préparation que celle qu'il a reçûe dans la plante. Ce sera donc pour une double raison que ces peuples ne reçoivent aucun dommage de la prodigieuse quantité qu'ils en mâchent, 1°. Parce qu'ils l'employent comme il sort de la plante. 2°. Parce qu'ils l'avalent petit à petit , & que son impression commençant dans la bouche , elle s'habitue à passer dans

dans l'intérieur des nerfs, d'une manière qui leur est imperceptible, parce qu'étant mâché comme ils sont, ce sont de petites doses ou portions d'Opium, qui se distribuënt insensiblement par tout le genre nerveux.

C'est donc à conserver une telle vertu que doit s'appliquer un Medecin, qui veut l'employer avec fruit, évitant les sçavantes préparations qui iroient à concentrer cet amer, lequel affadi devient comme ces sels détrempez, à qui il ne reste plus de force que pour apesantir ou embarrasser l'estomach. A la bonne heure cependant pour ne paroître rien outrer, qu'il soit permis d'envelopper l'Opium en quelque chose pour dérober au goût ou lui dissimuler ce qu'il a de disgracieux, pourvu que les enveloppes qu'on lui prêtera, soient tel-

les qu'elles se fondent ou se développent promptement dans l'estomach , afin que son amer puisse au moins dès cet endroit, & dans ce principal viscere , qui est comme le centre & le rendez-vous de tous les nerfs , commencer son action sur eux. Un pareil ménagement sera tolérable dans les maladies qui donnent du temps , les chroniques par exemple , où il n'est point besoin d'une action si prompte de la part de ce remede. Mais l'on tirera un secours plus sensible de l'Opium , donné comme on le doit dans toute son amertume , si le besoin est pressant ; car alors sa saveur rebutante , excite un sentiment triste ; mais résultant d'une crispation soudaine ou d'un resserrement prompt (parce qu'il déplaît d'abord) dans les fibres nerveuses de la langue , il devient propre par la compres-

Non qu'il opere à ralentir le cours des esprits , & les oscil-
lations dans les nerfs dont el-
les sont produites ; en faut-il
davantage pour commencer
promptement un calme dont
l'on a un pressant besoin ?

Il est pourtant une sorte d'ha-
bileté dans la methode de pra-
tiquer les narcotiques , & cette
habileté en est même un point
capital. C'est de sçavoir le mê-
ler à propos avec d'autres re-
medes , moins pour en déguiser
le goût , que pour en specifier
l'action , en l'appliquant déter-
minément à telle maladie , tel
viscere , telle humeur. *Opium &*
quodvis ab opio denominatum me-
dicamentum . . . si quantitate
parvâ sæpius usurpetur , additis
cæteris humores peccantes blande
temperantibus medicamentis , con-
ducit tum ad sensum ventriculi
obtundendum , molestamque ipsius
contractionem sedandam , &c. (a)

(a) Syl-
vius de
le Boë
prax. Me-
dic. l. 1.
c. 6. 6. 17.

Cette observation est du celebre Mr. Sylvius d'Hollande , si habilement exercé dans la Medecine calmante , dont il ne fut pas à la verité le pere , mais dans laquelle il fut au moins un grand maître , pour l'étendue & l'accroissement qu'il a sçu lui donner ; & cette même observation se trouve executée dans un grand détail dans les œuvres de cet heureux Praticien. Car les *mixtures* qui y sont tant multipliées par rapport aux differences des maladies , sont presque autant de modeles d'Opium varié & appliqué à diverses occasions. En effet ces sortes de formules dans les écrits de ce celebre Auteur , sont comme autant de recette d'Opium ou de narcotiques appliquez à differents maux , ou alliez avec les remedes qui y sont propres. Cependant ce n'est pas toujours ni uniquement l'Opium qu'il

fait entrer dans ces mixtares ,
ou dans le courant de sa prati-
que. Souvent ce sont des con-
fections , ou des compositions
narcotiques comme la *theria-*
que , le *diascordium* , le *mithri-*
dat , le *philonium* , qu'il sçait ,
comme il en avertit lui-mê-
me , manier ou mettre en prati-
que , *quorum formulæ passim ex-*
tant in hoc opusculo. (a) L'on (a) *Ibid*
trouve encore des exemples de
ces sortes d'associations dans les
plus celebres Praticiens moder-
nes , tels que sont *Sydenham* ,
Morton , *Freind* , *Etmuller* ; &
Mr. *Freind* en particulier mon-
tre (b) la maniere de ma- (b)
rier l'Opium avec les *aperitifs* , *Freind.*
les *antihysteriques* , &c. Mais *Emme-*
nal. passim.
nulle part se trouvent tant d'al-
liages , ni si multipliez de l'O-
pium avec des remedes propres
à differentes maladies , que
dans *Tillingius* , (c) & *Wed-* (c) *de*
lius , (d) car tous deux sont entrez (d) *Opio.*

là-dessus dans un détail circonstancié des regles & des formules , qui ont réüssi entre les mains ou sous les yeux de grands Praticiens.

Je sçai , M O N S I E U R , les oppositions que l'Opium rencontre dans la pratique par les circonstances des symptômes qui y paroissent contraires ; car pour l'ordinaire les grandes maladies sont accompagnées de feux , de secheresses & d'ardeurs , toutes dispositions contraires à l'usage des remedes semblables aux narcotiques , qui abondant , comme il est reconnu , si étrangement en *volatil* , ne paroissent autre chose que des esprits brulants , ou des matieres ignées , de nature par consequent à developper le sang , à le rarefier & à lui faire prendre feu lui-même. Mais , M O N S I E U R , sans répéter ici ce qui a été dit ailleurs tou-

chant la nature du *volatil* de l'Opium, qui n'est ni fougueux, ni inquiet, ni turbulent, ni impétueux, quand il est employé avec les attentions qui ont été recommandées, l'on sçait encore que les accompagnements qu'on lui donne, ou les alliages qu'on fait avec lui, en rabattent les feux, les contiennent ou les modèrent. Les principaux de ces alliages sont ceux des *nitreux*, des *absorbants* & des *acides*. Car au moyen des uns ou des autres justement choisis, l'on donne à l'Opium tout le freind qui lui convient. Au surplus rien ne pare si bien tous ces accidents, qu'un régime temperé, sobre & délayant, qui les prévient tous plus sûrement que tout autre artifice, parce que lui seul est l'ame des succès en Medecine ; puisque sans lui ceux des remedes les plus souverains deviennent dou-

teux ou ou mal-assûrez. Un grand détail là-dessus ne seroit que la répétition de ce que l'on a déjà remarqué. Mais une forte objection formée contre l'usage des narcotiques est empruntée de la vertu qu'ils ont de resserrer , ou d'arrêter les évacuations ; & par-là l'on essaye de les décrier , comme suspects d'attirer après eux deux des plus étranges inconveniens. Le premier sera de causer les mêmes malheurs que les *astringents* ; le second de traverser les vûës , les intentions ou les mouvemens de la nature.

Mais , MONSIEUR , la premiere de ces imputations roule sur un équivoque , qui confond avec des remedes qui renferment ou retiennent des évacuations , avec ceux qui les modèrent , en redressant le courant d'humeurs déroutées ou mises hors de leurs directions , en les

faisant rentrer chacune dans leurs propres couloirs , car c'est ce que font les narcotiques ; au lieu que les astringens arrêtent les évacuations en renfermant les humeurs dans des couloirs étrangers où elles ont été jetées , ou comme échoiées par la violence de la maladie. L'action donc de ceux-ci consiste dans un rapprochement *passif* , ou dans la forte compression des fibres nerveuses , qui arrête , fixe & épaisit dans les couloirs dont elles font le tissu , les sucs qui y ont été poussez malgré la nature ; aucontraire l'action des narcotiques consiste en ce que ces fibres convulsivement resserrées , qui tenoient des humeurs engagées , se déployent , se dilatent & se relâchent , de sorte que ces humeurs redevenuës soumises aux impulsions de la nature , sortent de leurs écarts , reprennent

leurs directions , & rentrent dans leur file naturel , parce qu'en consequence les solides recouvrent leur *ton* & s'y affermissent. D'ailleurs la science qui apprend à marier les narcotiques avec d'autres remèdes prévient tout accident. Que l'on ait , par exemple , à ménager l'évacuation des crachats dans quelque affection de poitrine , les *bechiques* , les *pectoraux* , quelquefois les *vulneraires* , d'autres fois les *balsamiques* , mêlez avec l'Opium conserveront la facilité de cette évacuation , en même-tems que l'Opium moderera l'*Érethisme* qui ébranle le poulmon , & qui lui attire les fontes qui le débilitent. Tout de même dans les maladies des femmes , l'Opium mêlé avec les remèdes singuliers pour le fond du mal , porte le calme dans les solides en conservant aux fluides la direc-

tion de leur cours. Enfin fut-il quelque viscere malade auquel les narcotiques passent pour être nuisibles , tels que sont par exemple les reins & la vessie ; des diuretiques balsamiques mêlez avec l'Opium préserveront les urines de suppression ou de retardement deux accidents qui passent pour être les effets ordinaires des narcotiques dans les maladies de ces viscères. Et moyennant ces précautions les Praticiens versez dans le maniement des narcotiques , ne s'en privent point dans la cure de ces maladies , ils sçavent au contraire en tirer parti.

On demande si les narcotiques sont permis dans le temps de quelque évacuation naturelle , lorsque d'ailleurs se trouvent joints en même-temps des accidents qui demandent l'usage des calmants. Mais cette ques-

tion perd beaucoup de sa force ; si cette évacuation se fait hors des tems periodiques marquez par la nature , & plus encore si elle prévient ces temps ; car pour lors ce n'est plus un mouvement de la nature qui se fasse respecter à un Medecin habile : ce ne fera au contraire qu'un symptôme produit par la force de la maladie , qui ne doit empêcher aucun des secours nécessaires pour réprimer les humeurs & en reprimer les troubles. En ce cas donc les narcotiques sagement temperez par de justes accompagnemens , pourront se placer sans inconvenient. Mais quand bien même cette évacuation se trouveroit dans ses temps reglez , elle ne devroit pas interdire l'usage des narcotiques , si quelque douleur urgente ou semblable circonstance se rencontre en même-temps.

Pour comprendre la sûreté de ces remèdes en pareille occasion , il ne faut que se souvenir de la raison que l'on a donnée là-dessus ; sçavoir que les narcotiques administrez à propos , c'est-à-dire , avec les précautions , que l'Art enseigne , n'agissent que sur ce qu'il y a d'excédant , de surcroît ou de superflu dans la vertu systaltique , sans interesser l'essence ou le fond de cette vertu. Alors donc un narcotique venant à n'ôter que ce que cette puissance a pris de trop par la maladie , il laisse encore à la nature de quoi satisfaire suffisamment à ses fonctions , & à ses mouvemens ordinaires ; de sorte que nonobstant l'action d'un narcotique une évacuation régulière & dirigée par la nature , n'en souffrira aucune dangereuse atteinte. Aussi est-ce une observation bien confir-

mée par l'usage , que dans les coliques *convulsives-histeriques* , ou en semblables affections *spasmodiques douloureuses* , l'Opium lui-même donné avec l'eau de canelle , par exemple , n'interrompt point l'évacuation naturelle & propre aux personnes du sexe , souvent même il la rapelle ou la restitue lorsque l'énormité de la douleur , ou l'excès du *spasme* l'avoit interrompue ou supprimée.

Une remarque donc , MONSIEUR , qu'on ne sçauroit trop inculquer dans l'esprit des jeunes Praticiens , c'est de leur bien faire distinguer dans les maladies , les symptômes appartenant au sang ou à ses humeurs , de ceux qui appartiennent aux nerfs ou au suc nerveux , afin qu'ils sçachent démêler véritablement l'action précise des remedes , & les effets qui en arrivent. Suivant cette regle de

pratique , ils s'accoutumeront à ne pas craindre pour le sang , pour les humeurs ou leurs mouvemens , l'action d'un remede qui s'exerce sur les nerfs , parce que ces nerfs ont pris trop de ressort ; car comprenant que cette action allant à réprimer ce superflu de force qui agite les solides , elle ne portera point d'atteinte aux mouvemens ni aux secretions regulieres des fluides. Cette remarque rassurera encore les esprits contre la crainte que se font quelques-uns de donner des narcotiques dans les *dyssenteries* & dans les *cours de ventre* , par l'apprehension qu'on leur a donnée d'arrêter ces évacuations ; car les narcotiques n'ayant lieu dans ces maladies , que par rapport aux douleurs , aux troubles & aux angoisses qui les accompagnent , ils rencontrent un excédent de force dans la vertu des

nerfs , qui occupant l'action de ces remèdes la détourne vers cet excédant , & l'y applique. C'est ainsi que se trouve maintenu & affermi dans son entier le fond naturel de sa vertu systaltique ; pendant que la nature calmée , & rendue à elle-même par la cessation des douleurs , continuë ses oscillations ordinaires , sans qu'elles perdent rien de leur force nécessaire , pour pouvoir achever de cuire ou de digérer l'humeur qui entretient le mal. Mais , MONSIEUR , je trouve en pratique un cas singulier , dont l'observation me paroît avoir échappé à tous les Auteurs. C'est la difficulté d'employer les narcotiques dans les maladies des nourrices , ou lorsque quelque accident leur survient pour lequel il faudroit employer l'Opium. L'embarras comme vous le comprendrez , MONSIEUR , vient du danger

qui pourroit en venir aux nour-
rissans, qui tirant de leurs nour-
rices un lait impregné d'Opium
pourroient encourrir de grands
malheurs. Le danger même est
d'autant plus présent, que le lait
des mammelles dans les nour-
rices retient davantage & de
plus près la nature du chyle,
parce qu'il en devient la matie-
re & le fond sans *s'assimiler* au
sang ; mais seulement après
peu de filtrations, qui chan-
gent moins ce chyle, qu'elles
ne le digerent & le perfection-
nent pour lui donner cette sa-
veur douce & gracieuse qui le
distingue du chyle, & lui don-
ne le caractère de lait. Ce fera
donc une liqueur pleine encore
de presque toute la qualité
qu'elle aura prise dans l'esto-
mach ; or comme c'est dans l'es-
tomach que se déploye premie-
rement & peut-être principale-
ment la vertu de l'Opium.

comme il a été ci-devant observé , ne deviendra-t'il point dangereux pour le nourrisson de lui donner pour nourriture ordinaire un suc imbu & pénétré d'une qualité souverainement dangereuse pour un âge aussi tendre & une complexion aussi délicate ? Aussi des Auteurs graves en Medecine ne permettent-ils de donner des anodins aux nourrissons que par l'entremise des nourrices , auxquelles ils décident qu'il faut donner les anodins , pour en rendre la vertu tolerable aux nourrissons. Conformément donc à ces sages vûës , il faut si le cas étoit urgent , ou donner au nourrisson une autre nourrice pendant le temps qu'on sera obligé de donner de l'Opium à celle qui le nourrit actuellement ; ou bien si la nature du mal comme seroit *un teneisme* , une *dysenterie* , des *hæmorroides* , &c le

permettoit , il faudroit donner les narcotiques dans un lavement , une fomentation , une lotion , ou un cataplasme &c. toutes formes sous lesquelles un narcotique donné à une nourrice n'influe point sur le nourrisson.

Une autre difficulté , MONSIEUR , aussi peu apperçûë par la plûpart des Auteurs , roule sur l'embarras qu'il y a de donner l'Opium aux femmes grosses : car l'inconvenient paroîtroit le même , par la raison que le chyle qui passe en lympe nourriciere pour l'entretien du foetus , exposeroit ce semble cette tendre créature à succer , pour ainsi dire , le poison avec le lait. Mais vous démêlez , MONSIEUR , je m'assûre tout d'abord une différence qui écarte cette frayeur ; c'est que l'Opium se déployant principalement dans l'estomach , sa vertu

se perd pour le fœtus en se perdant par tout le genre nerveux de la mere , dans lequel elle se répand au loin & au large , après quoi cette lymphe parvenant au fœtus , elle devra se trouver dépoüillée de la vertu narcotique , parce qu'elle sera restée dans le chyle , ou passée dans les nerfs. Car ici M O N S I E U R , paroît l'Art merveilleux de la nature , en ce qu'elle a tellement situé un enfant dans le sein de sa mere , que l'éloignement inimaginable qu'elle a donné aux vaisseaux destinez à lui porter la nourriture , les met hors de portée , ou d'atteinte de beaucoup de mauvaises impressions , qui auroient pû lui venir des vaisseaux , ou des visceres de sa mere s'il en avoit été trop proche voisin. Pour cela elle a fait que ces vaisseaux d'une étendue immense , diminuant

de diamettre à mesure qu'ils s'éloignent du centre du corps de la mere , devinssent des couloirs differents , parce qu'ils viennent des differents moules , en prenant de differents modules. Ce seront donc des *secretions* differentes qu'ils opereront , par lesquelles ils transmettront dans le corps de l'enfant , les sucs qu'ils charient , tout differents de ce qu'ils étoient originaiement dans le corps de la mere. Suivant ce mécanisme , la *lymphe* nourriciere qui est portée au foetus , étant purifiée en passant par tant d'immenses traverses & par tant de capacitez variées , arrivera à l'enfant quitte ou dépurée de tout mélange étranger. Celui de l'Opium ne passera donc point jusqu'à lui , sur tout s'il est donné comme on l'a recommandé tant de fois , à petites doses réitérées de loin à loin ,

car par ce moyen l'Opium se trouve dissipé ou employé dans l'étendue du corps de la mere, avant que de pouvoir atteindre jusqu'à l'enfant ou jusqu'au lieu de son domicile. L'Opium d'ailleurs par sa vertu propre expose un enfant ainsi situé moins qu'on ne le pourroit presque croire, parce qu'étant un *mixte* essentiellement volatil, & infiniment enclin à se résoudre en vapeur ou à s'en aller en fumée, son penchant ou sa détermination propre & première en se résolvant, ou se développant dans l'estomach, l'emporte tout d'abord & le sublime sur le champ vers les parties superieures; & alors se répandant subitement comme feroit un éclair au loin & au large par tout le corps de la mere, il ne pourroit se rabattre sur tout contre son penchant, de tous ces endroits in-

finiment exaucez vers les parties basses , qu'en perdant sa force & changeant de nature. Cette détermination sera aidée ou provoquée même vers les parties supérieures , par ce que c'est dans les parties supérieures que se trouve l'érethisme ou l'excès de force qui doit occuper , comme attirer même , l'action du narcotique. Peut-être donc que dans une femme enceinte qui seroit parfaitement saine , en qui par conséquent il n'y auroit point dans le genre nerveux d'érethisme ou d'irritation spasmodique , & dans laquelle rouleroit mollement & uniformement les oscillations de la mère à l'enfant , peut-être , dis-je , qu'en cas pareil , un narcotique préjudiciroit à l'état des nerfs , parce que son action prendroit sur le fond naturel de leur vertu systaltique. Mais

quand cette vertu , comme dans un tems de douleurs &c surpasse le nécessaire , cet excédant devient l'objet & comme la pâture de l'action des narcotiques ; & le fond de la nature n'en souffre point alors.

Après toutes ces réflexions tirées de l'ordre naturel de l'économie animale , l'on comprend pourquoi les Praticiens familiarisez avec l'Opium , l'employent avec succès dans les cas urgents des maladies des femmes grosses , à l'exemple du celebre Mr. Sylvius d'Hollande , qui le recommande dans les nausées , les cardialgies , dans les vomissemens , &c qui leur arrivent. *Quod si nausea , vomitusve valde urgeant vehementerque gravidas affligant possunt quoque usurpari opiata & narcotica frustra quidem usurpantur (cætera) quandiu vehementer urget nausea & vomitus*
qui

*qui omnino sedandus prius quam
alimenta vel alterantia retineri
queant medicamenta.* (a) Il le re-

(a) Syl.
vius
Prax.
Med. I.
3. c. 6.
art. 127.
129.

commande encore dans les
frayeurs, les troubles, les fai-
silemens qui les surprennent.

*Quoties vehementi animi affectu,
terrore, ira, vel tristitia percel-
litur gravis . . . primo mox
vena secabitur in brachio . . .*

*secundo conturbati agitatie in
universo corpore spiritus ac humo-
res compefcantur per anodina
opiata.* (b) Cependant pour ne

(b) Idem.

point sortir des sages conseils
de ce Praticien, il faut dans
ces fortes de cas donner les
narcotiques avec ménagement,
préférant la theriaque, (c) &c.

(c) Art.

a l'Opium lui-même ; ou bien
le mêler quelquefois avec les
acides, d'autres fois avec les
aromatiques, tels que sont les
cephaliques, les cordiaux, les
anti-hysteriques, les stomachiques ;
tous remèdes naturellement

faits pour fortifier le genre nerveux & pour en assurer ou raffermir le ton. *Opiata prudenter exhibita additis pro affectûs diversitate nunc acidiusculis , nunc*

(*) *Ibid. aromatis.* (¹) Mais cette dernière observation , MONSIEUR , m'en rappelle une autre qui n'est point d'une moindre importance en pratique ; c'est touchant des constitutions particulieres de parties , & de visceres , qui sont des *idiosyncrasies* , ou singularitez de temperament, qui interdiroient presque l'usage de l'Opium dans des occasions cependant necessaires ; ce sont sur tout certains estomachs , qui se ferment à l'Opium , dont ils ne peuvent souffrir le contact ou l'approche, sans se soulever contre , même par des vomissemens , dès qu'ils en sentent la presence. C'en seroit assez pour dégoûter le Medecin lui-même de l'usage de

ce remede , car le vomissement iroit jusqu'au sang , si l'on vouloit opiniâtrer l'usage de l'Opium , sans les assortimens dont il a besoin alors pour se rendre supportable. Tous ces assortimens consistent en mélanges propres à dérober à l'estomach , ou à lui dissimuler le contact immediat de ce remede , en lui en conservant cependant la vertu. C'est le cas où réussissent encore parfaitement la *theriaque* , le *diascordium* , &c. mêlant même ces confectiions , s'il le falloit , avec quelque chose de plus efficace , comme les *goûtes anodines* ou l'Opium lui-même , ou bien l'on employe les pilules de *cynoglosse* seules , ou animées par quelques goûtes anodimes ; Enfin l'*élixir de propriété* plus ou moins acide , impregé de quelques goûtes de *laudanum* liquide , le tout pour être donné à petites doses. En d'autres ma-

lades l'Opium cause des crachemens de sang ; alors si le malade (ce qui en est souvent la cause) n'avoit point été suffisamment saigné , on le feroit incessamment de rechef , après quoi l'on employeroit au lieu d'Opium le *diacode* mêlé avec le syrop de *lierre terrestre* , ou le *syrop d'orgeat* , quelquefois avec l'huile d'amandes douces , à moins qu'il ne fallut quelque chose de plus , auquel cas on employeroit les pillules de *cynglossé* incorporées dans la conserve de roses , ou quelque autre chose semblable.

Vous me pardonneriez, MONSIEUR , tous ces détails ennuyeux certainement & inutiles pour des personnes qui comme vous sont au-dessus de ces reflexions , mais vous voudrez bien qu'elles puissent servir à d'autres , à qui ils pourroient parvenir , & qui (parce qu'el

les feroient moins au fait) elles sont dûës. C'est donc dans cette vûë que j'entre dans ces examens singuliers , pour désabuser des esprits qui croient sur ce qu'on leur a dit , que l'Opium n'a que peu d'utilitez très bornées , car on le donne encore pour être dangereux aux *enfants* & aux *vieillards* , & cependant les âges les plus tendres & les plus avancez peuvent s'en aider. C'est sur un ancien préjugé que plusieurs interdisent l'Opium aux enfants , parce qu'une drogue souverainement froide , comme on le leur a enseigné , est , dit-on , capable d'éteindre la chaleur naturelle de ces tendres créatures. Peut-être se laisseroit-on ramener de cette opinion , parce qu'elle est principalement fondée sur les principes d'une Philosophie aujourd'hui décreditée , mais un abîme en attire un autre ; car la

Physique nouvelle ayant fait connoître que l'Opium est chaud , puisqu'il abonde en esprits volatils , une autre crainte est venuë saisir les esprits , en leur persuadant qu'une drogue si chaude est capable de porter la secheresse & le feu dans de petits corps , qui ne doivent s'accroître que par la souplesse de leurs parties. Or cette souplesse ne sçauroit être trop ménagée à ces parties , puisqu'en partant , pour ainsi dire , d'un point de matiere , qui est leur germe , dans lequel elles ont pris naissance , elles doivent s'avancer à la mesure des corps adultes , c'est-à-dire , s'étendre & s'allonger jusqu'à six pieds de hauteur. Mais la chaleur de l'Opium n'a rien de menaçant à cet égard : car autant qu'une drogue chaude est nuisible dans un corps où l'on ne peut pas trop craindre de

développer toute à la fois des sucs , qui sont renfermez dans des tuyaux courts & étroits , ou venant à être trop promptement rarefiez , ils forceroient les diametres ou les romproient même , il n'en est pas ainsi des narcotiques. Leur chaleur consiste dans des esprits doux , moux , humides & vaporeux , qui s'insinuent sans violence & penetrent sans trouble , ménagez donc avec l'attention nécessaire , ils sont employez sans inconvenient dans les maladies des enfants. *Etmuller* étoit dans dans cette pensée , avec cette précaution cependant de donner de la *theriaque* aux enfants , à raison de leur âge , desorte qu'on leur en donne autant de grains qu'ils ont d'années. Depuis lui un sçavant Medecin aussi d'Allemagne, proteste contre la décision de *Tulpius* autre Auteur celebre , qui avoit jugé

que l'Opium étoit aussi funeste à un jeune âge, qu'à une mauvaise poitrine. Il proteste donc en établissant que de jeunes enfans, dont les maladies demandent l'usage de l'Opium, peuvent sans danger en prendre, pourvû que ce soit dans une dose proportionnée, & il ajoûte qu'il l'a ainsi pratiqué mille fois avec un merveilleux succès. *An vero tenellæ ætati atque angustopectori perniciosum sit juxta monitum medicum. Tulpii 39 absolute, nemo facile affirmaverit. Si enim & tenellâ ætate constituti male habent infantes, ut indicetur opium, dosi ipsis proportionatâ, utique tutissimè dari potest, quod felicissime in praxi expertissimus vel millies successisse ex voto.*

(A) *Pre-*
cel. opiol.
2. 148.

(^a) Quelques nourrices pour apaiser les veilles de leurs enfans ou pour leur procurer du sommeil, ont osé pratiquer une sorte d'anodin plus dangereux

certainement que l'Opium , en mettant sous leurs enfans , un petit sac où il y avoit eu du safran renfermé ; mais telle prédilection que l'on accorde aux narcotiques , cet usage passera chez tous les Medecins pour trop dangereux. Au surplus en levant l'équivoque de narcotique , l'on trouvera des calmants qui ne sont ni narcotiques , ni tirez des pavots , & dans eux des anodins non suspects dans leur usage pour la cure des maladies des enfans. Ce sont les *absorbans* lesquels suivant la remarque d'un celebre Medecin (a) d'Angleterre singulierement versé dans les maladies des enfans , employes largement, comme il a accoustumé de le faire , procurent aux enfans un calme non moins certain que celui que produiroit l'Opium. Cette pratique se trouve anciennement fondée dans la

(a) *Harris de morb. infant.*

poudre de *Guttete* bien choisie, car c'est une sorte de poudre absorbante singulierement recommandée pour calmer les convulsions des enfants. La coutume d'autres nourrices moins indiscretes que celles dont on a parlé ci-dessus, paroîtroit aller plus loin, en faisant voir la sûreté des calmants pour les âges les plus tendres, dans le pavot même; car pour appaiser les tranchées ou les clameurs de leurs nourrissons, elles mêlent dans leur boüillie quelques pincées de graine de pavot blanc pilées, car en effet cette graine, comme on l'a déjà dit, sans avoir rien de narcotique, retient beaucoup de la vertu calmante & anodine du pavot. Les vieillards à raison de leur grand âge étoient encore interdits de l'usage des narcotiques, parce que passant comme ils sont dans l'esprit de l'ancienne

Phylosophie , pour être refroidis & appauvris de chaleur naturelle , il paroissoit infiniment dangereux de leur permettre celui des remedes que l'on croyoit le plus froid. Ce préjugé subsiste encore dans les esprits qu'une éducation malheureuse a prévenus ; mais une connoissance plus exacte de l'économie animale a désabusé beaucoup d'autres de la méprise où l'on étoit là-dessus. L'on s'est persuadé que la vieillesse est une phtisie naturelle , ou un dessèchement nécessaire qui arrive par l'affaissement des fibres nerveuses ; & cet affaissement se fait , parce que la vertu systaltique diminuant de jour en jour avec l'âge , perfectionne moins les sucs nourriciers ; ceux-ci donc étant moins affinez , ou plus grossièrement broyez , ne peuvent plus se distribuer intimement , ni s'insinuer dans

l'interieur des fibres, lesquelles tombant dans une espece de *confidence* ou de dépression, elles se rapprochent les unes des autres ; collées qu'elles sont, elles perdent leur souplesse ou leur agilité & s'affaissent. Mais delà il arrive que les sucς étant moins brisez, ils se rallentissent, & deviennent par leur séjour croupissant, acres, salins, caustiques même. Telle se trouve la lymphe dans la plûpart des vieillards, en qui elle cause pour cette raison des toux irremediabiles, des ardeurs d'urine, des démangeaisons insupportables, ou semblables maladies de la peau, qui fatiguent tant de personnes âgées.

Certes une telle disposition dans les fibres nerveuses n'inspireroit point l'usage des narcotiques, parce que ce serrement contracté par l'âge se fait d'une maniere purement *passive*, puis-

qu'il fixe ces fibres, qu'il les arrête & en elles leurs oscillations. Un narcotique ne trouveroit donc point à y exercer sa vertu sur une puissance crüe ou augmentée en force, il agiroit par conséquent immédiatement, & prendroit précisément sur le fond essentiel de la puissance naturelle, c'est-à-dire, de la vertu systaltique du genre nerveux. Mais ces fibres ainsi gênées retrécissent les capacités des vaisseaux où roulent le sang, les esprits, & les sucs vitaux, par où il est aisé de comprendre que ces sucs devenus acres par le ralentissement de leurs cours, & pressés dans ces étroites capacités, irritent ces fibres, parce qu'ils les tiennent en contrainte, ce qui fera un fond d'érethisme ou d'irritation qui renfermera un excès de ressort, contre lequel se tournera l'action des narcotiques. Cet

état est celui des personnes âgées , de celles sur tout dont la vie se passe dans l'étude & dans l'application d'esprit , dans les passions de l'ame , & dans l'intemperance des sens & de la bouche ; car le grand âge expose souvent ces fortes de vieillards à des maux d'irritation , & à des insomnies qui seules les épuiferoient si l'on vouloit absolument leur interdire l'Opium. C'est ce qu'ont observé ceux des Medecins qui ont suivi sans préjugé les maladies ou les infirmités des personnes âgées , auxquelles les narcotiques & l'Opium lui-même ont apporté de grands soulagemens pendant de longues années , pendant lesquelles ils ont été obligé de leur donner de l'Opium , quoique dans des âges très-avancées. Les femmes âgées se trouvent singulièrement assujetties à l'usage des

narcotiques à quelque âge que ce soit. Car nées , à raison de leur sexe , avec des nerfs délicats & sensibles , elles continuent plus long temps à en ressentir les irritations , qui vieillissent avec elles à mesure qu'elles vieillissent elles-mêmes ; ainsi elles n'en font souvent que plus importunément agitées de vapeurs , ou d'ébranlemens convulsifs , qui les tiennent habituellement assujetties le reste de leurs jours à mille sortes d'affections spasmodiques, qui les obligent & leur Medecins à avoir recours à des narcotiques. Ceux même d'entre les Medecins qui ont étudié plus soigneusement , ou suivi avec plus d'attention les maladies des femmes , ont remarqué qu'en même-temps qu'elles avancent en âge , elles deviennent souvent sujettes à des infirmités douloureuses & inquiétantes ,

pour lesquelles un Medecin ne peut se passer d'Opium sans voir échoïer bien d'excellents remedes. Seroit-ce la raison pour-quoi on trouve tant de maux incurables en ce genre , & dans ce sexe , entre les mains de gens qui ne connoissent point l'Opium , ou qui le craignent pour les personnes âgées ?

Il est vrai , MONSIEUR , que ces observations ne regardent principalement que les maladies chroniques , mais sans rappeler ce qui a déjà été dit là-dessus , une pratique connue pour assurer l'usage des narcotiques , fait connoître avec combien d'utilité ils conviennent aussi dans les maladies aiguës par le moyen des assortiments ; & cette pratique consiste dans la methode de joindre l'Opium avec les humectants , (a) expedient par lequel on prévient les maux qui pourroient arriver , en por-

(a) v.
Vvedel.
opiol.

tant de la secheresse dans les visceres , sur tout dans la cure des maladies aiguës , & en semblables occasions , où l'ardeur du sang & son inflammation se donne plus à craindre ; car avec cette précaution les narcotiques noyez , pour ainsi dire dans les delayants , & corrigez par ces adoucissans , remplissent des indications auxquelles tout autre remede ne pourroit satisfaire.

Le choix des assortimens convenables aux narcotiques demanderoit un détail plus long qu'il ne conviendrait ici , s'il falloit donner toutes les différentes manieres de les associer avec des *confections* , des *conserves* , des *boissons* , des *émulsions* , des *juleps* , des *mixtures* &c. D'ailleurs tant de singularitez qui se sont présentées à expliquer dans l'étendue de cette Lettre , renferment ou insinuent de suffisants éclaircissements sur toutes ces circonstances. Il en est de même des

temperaments, des difficultez que l'on propose contre l'Opium sur leurs varietez, & sur les circonstances particulieres à certaines maladies; car les observations répandues ici partout, & les notions qui y sont insinuées à chaque page satisferont pleinement des esprits qui chercheront moins à disputer qu'à s'éclaircir. Reste à répondre à ce qu'on demande, sçavoir si l'Opium convient à tout païs, & si la diversité des climats ne devrait point estre une raison d'exclusion pour les narcotiques en bien des occasions? Mais de toutes les objections qu'on peut faire contre l'Opium, il n'en est point qui se trouve plus parfaitement détruite que celle-cy, puisqu'un usage universel en fait voir la foiblesse ou le faux. Car la difficulté ne pouvoit venir que du trop de chaleur ou de froidure des climats; Or les païs chauds sont ceux où l'Opium est plus

familier ; témoin tout le Levant , dont les vastes contrées où tous leurs Habitans , riches & pauvres , se font un délice de mâcher de l'Opium. Son usage en Medecine vient même de ces endroits ; puisque sans compter *Hippocrate* & *Galien* qui s'en servoient de leur temps , les Medecins *Arabes* en ont rempli leurs dispensaires , dont les plus fameuses compositions tiennent de l'Opium ce qu'elles ont de principales vertus. Depuis les *Arabes* , si l'on suit le chemin que les narcotiques ont fait en Medecine , on les trouve répandus dans les principales regions de l'Occident & du Nord même ; car outre que ce sont des Praticiens d'Allemagne , comme *Plater* , *Horstius* , *Gesner* , & dans ces derniers temps *Etmuller* , *Wedelius* , *Tillingius* , qui ont relevé le crédit de l'Opium ; l'Angleterre , la Hollande & l'Ecosse , lui ont donné d'illustres

protecteurs , ou de sages restau-
rateurs , dans les perionnes de
Willis , *Sydenham* , *Morton* ,
Freind , *Sylvius d'Hollande* &c.

Sa réputation est passée même
(2) Lof- jusqu'en Pologne , (^a) puisqu'un
d'is de Praticien de ce país l'employe
Eudagra. assez franchement pour la gue-
rison de la goutte. Après cela
est-il douteux que la varieté des
climats ne s'oppose point à
l'usage des narcotiques ? Rassem-
blant à present tant d'observa-
tions multipliées en tout genre ,
la vertu universelle pour guerir
ou pour soulager , peut-elle pa-
roître équivoque dans l'Opium ?
fut-il même un remede qui ait
tant d'énergie , & si peu d'incon-
venients , quand il est manié avec
la sagesse de l'Art . telle qu'on
l'a exposée dans cette Disserta-
tion ? Ce n'est donc point une
panacée en idée qu'on presente
dans l'Opium , affranchie de tou-
tes loix & de toutes regles , ou de
toute discipline , puisqu'il n'a de

succès, comme on l'a observé, qu'autant qu'il est concerté avec celles de la saine Medecine. Ce n'est point non plus un secret, ou un *arcane*, qui guerisse à l'aveugle ou à l'avanture, on en connoît les raisons & la methode. Enfin ce n'est point une drogue qui tranche du souverain pour la guerison des maladies, où elle se mettroit au dessus de toute prudence ou de toute étude, car ses bons effets ne luy viennent qu'autant qu'elle entre dans les vûës & dans l'esprit des loix ou de l'ordre de l'œconomie animale. Ainsi l'Opium n'aura d'heureuses réussites qu'autant que celui qui l'employe fera au fait de la connoissance de la nature saine & malade, pour conserver la premiere dans ses droits, & y rétablir la seconde. Ce n'est point non plus pour abbreger l'étude de la Medecine que l'on donne ici tant de pre-

ference aux narcotiques, mais plutôt pour abbreger les maladies, qui gueriront d'autant plus promptement par les *calmans*, que par leur moyen la nature sera suivie de plus près, qu'elle sera plus écoutée, moins interrompuë, ses vûës moins traversées, & ses mouvements mieux executez.

Me trompai-je donc, MONSIEUR, en avançant que la Medecine *calmante*, c'est-à-dire l'art de guerir conduit ou dirigé dans les vûës des remedes *calmans*, deviendrait une Medecine abbregee, en ce qu'elle couteroit aux malades moins de peines, moins de dérangement, moins de supplices. Car n'en font-ce point que ces durs assujettissemens à devorer des *emetiques*, à se souler de purgatifs, à s'épuiser en *fondants*, en *colliquatifs*? tous artifices ennemis souvent de la sage nature, fâcheux

toûjours & importuns, pour ne rien dire de plus contre ces favoris de la pratique moderne. En effet à l'aide des *calmans* ou des *narcotiques* placez à propos dans une maladie naissante ou déjà avancée, un Medecin se trouveroit souvent affranchi de cruelles necessitez, sur tout de celle d'avoir à arracher continuellement à la nature, par des évacuations forcées, des humeurs qu'elle méditoit de s'assujettir par des digestions & des coctions travaillées à loisir par les temps & les mouvemens reservez à sa sagesse. Ajoutez que sans traverser le vray *orgasme* des humeurs ce sage coadjuteur de la nature, cette Medecine menageroit les fougues des humeurs, leur conserveroit leurs directions, leurs voyes, leurs issuës, & tout cela sans jamais troubler ni leurs penchans, ni leurs intentions, ni leurs cours,

La raison de tant d'avantages se trouve dans la vertu propre des *narcotiques*, parce que (comme on l'a tant prouvé) étant singulierement faits pour les nerfs, dont ils appaisent l'*éretisme*, ils conservent le *ton* ou le leur restituent. En conséquence leurs fibres demeurant ou devenues ainsi situées, continuent dans l'ordre & le mode propre de leurs *oscillations*, & travaillant les *fluides* en les amollissant, en les brisant, & en les affinant, elles les amènent au point désiré par la nature, de les refondre en vapeurs, en quoi consiste tout l'art ou le but de la transpiration. Car c'est l'évacuation favorite de la nature pour laquelle seule s'employent tous les travaux de l'œconomie animale.

La saignée encore, dont le phantôme trouble les uns & arrête les autres, parce qu'elle est

est ignorée de ceux-cy, & mal entendue de ceux-là, deviendrait moins fréquente par l'usage bien entendu des anodins ou des narcotiques. En effet les feux, les ardeurs, les inflammations, les troubles & les agitations, qui forcent les plus opposés à la saignée, de la pratiquer dans ces cas, seroient prévenus ou dissipés par le moyen des calmants. Peut-être même, MONSIEUR, rien ne seroit-il plus propre à reconcilier l'Opium avec ses plus cruels ennemis, que l'avantage de faciliter le ménagement de ce disgracieux remède, car il le devient sur tout quand on est forcé de le réitérer aussi souvent que le font les auteurs des émetiques, & les partisans de la fréquente & précipitée purgation. Car si vous voulez bien, MONSIEUR, prêter l'oreille à tout ce qui vous reviendra de la pratique aujourd'hui usitée de

purger outrément, de prodiguer les *boüillons amers* & les *émetiques*, & de fourer le *sel de glauber* & le *kermes* par tout, vous vous trouverez convaincu que ces nouveaux ouvriers en Medecine sont obligez pour reparer les fautes de cette malheureuse methode, de répandre plus de sang que *Galien*, que *Botal*, & toute cette Ecole.

Mais ne vous ennuiai-je pas, MONSIEUR, en vous tenant si long-temps sur une matiere assoupissante par elle-même, devenue d'ailleurs si déplaisante par les dégoûts & les désagréments qu'ont répandu sur elle l'ignorance & le préjugé? cependant sans vouloir trop me justifier par cette raison qui justifie tant de monde, qu'il est pardonnable d'être long à bien des gens, parce qu'il est donné à peu de pouvoir être courts, je me disculperay sur ce que vous

m'avez engagé, MONSIEUR, à parcourir sous vos yeux tous les avantages dont j'avois fait honneur à l'Opium, & aux narcotiques pour la guérison ou le soulagement de beaucoup de maladies ; car ces avantages se trouvant très - multipliez & fort étendus, la longueur de ma Lettre devient excusable. Souffrez donc, MONSIEUR, que je vous arrête encore un moment pour demander à votre équité la protection dont cette Lettre aura besoin dans un certain monde Medecin, qui taxe d'innovations tout ce qui choque ses usages nouveaux, & ses pratiques récentes ; car ce ne sont point ici des nouveautez que j'invente en l'honneur de l'Opium, mais des veritez que je renouvelle sur son compte ou à son occasion. Ce sont les notions pures de la vraie Medecine, aussi anciennes que sa verité ; & par ces notions je

voudrois rappeler l'art de guerir à la pure & simple nature, dont j'aimerois à voir copier par les Praticiens, les vûës, les manieres, & les intentions. Ce seroit ainsi que voulant faire de la Medecine une étude ou une conduite de sagesse, je souhaiterois qu'elle ne parut plus chez les malades avilië & défigurée sous la forme d'une panspermie de drogues dangereuses, nouvelles, inconnuës, entassées au hazard & mal assorties; ni parmi les Medecins sous celle d'un amas de notions inouïes à nos peres, & d'indications étrangères à la nature, ou au mechnisme de nos corps. Car telles sont, MONSIEUR, ces intentions familiarisées aujourd'huy parmi le peuple Medecin, de *fondre*, de *précipiter*, d'*évacuer* sans mesure des humeurs ou des sucs, dont la nature ménage scrupuleusement jusqu'aux mic-

tes, sans en laisser échaper les moindres portions, qu'après en avoir tiré ce qu'elles avoient d'utile pour l'entretien de la vie. En effet, si vous voulez bien encore, MONSIEUR, un peu prêter ici votre attention, les évacuations sensibles dans nos corps, n'y sont ni si fréquentes, ni abondantes. Celle des intestins, par exemple, qui en est la principale, monte à peu de chose étant réduite à son calcul naturel; souvent même la santé n'en demeure-t'elle pas moins affermie, quoique cette évacuation devienne rare. C'est que tout le travail de la nature pour la conservation de la vie, n'est qu'une suite de façons variées, qu'elle donne au sang & à ses sucs qu'elle habille, qu'elle place, & qu'elle met à profit, bien éloignée de les dissiper, de les perdre, ou de les prodiguer. C'est ainsi que la nature se comporte

pour operer la santé, mais elle ne s'y prend point autrement, pour guerir la maladie; car ici les façons des suc n'étant manquées que par les déplacements qu'ils ont pris, ou par les écarts qui les a emportez hors de leurs reservoirs, elle ne fait que redresser sa manœuvre pour rectifier ses operations dans ces suc, pour les ramener dans leurs voyes, à leurs places & à leurs qualitez. Que s'il luy en échape quelque portion à travers de quelques vaisseaux de décharge, d'où s'ensuivent quelques évacuations sensibles; ce n'est que pour débarrasser les voyes à ceux qui restent, pour les assurer dans leurs directions, & les mieux contenir dans leur cours. Rien, MONSIEUR, ressemble-t'il tant à une Medecine *alterative*, dont l'action consiste en modifications? & telle est la Medecine naturelle, innée dans nos corps,

ou créée avec nous, qui ne nous fait vivre qu'en modifiant nos sucs ; fut-il un autre modele de la veritable Medecine ? Or les manieres que le Createur a anciennement instituées dans la Medecine, consistant toutes en alterations, en préparations & en modifications, luy conviendra-t'il de prendre entre les mains des hommes d'aujourd'huy d'autres intentions, ou d'imaginer d'autres artifices ? ne seront-ils point contraires à l'art de la nature, qui en Medecine est celui du Createur ? Sur ce modele, MONSIEUR, la Medecine *calmante* paroît-elle rien moins que la veritable Medecine, & les remedes qui en remplissent plus directement les intentions seront-ils autre chose que les secours naturels ou les vrais remedes ? Mais tels sont les *alterants*, & parmi eux les *anodins*, les *paregoriques*, les *cal-*

mants ; les *narcotiques* tiennent le premier rang. Pourra-t'on donc soupçonner que j'en aye surfait le prix , exagéré les vertus , ou porté trop loin leur étendue ? car un Medecin peut-il trop se mettre dans le courant des mouvemens de la nature pour la guerison des maladies ? Rien au contraire assure-t'il tant sa conduite , que lorsqu'il la tient de celle du Medecin interieur & domestique , établi par l'institution du Createur au milieu des visceres , pour en gouverner l'ordre & en régir l'œconomie ? Certes une telle Medecine n'est rien moins qu'une Ecole de la nature , ouverte au Medecin pour y écouter un maître , pour en prendre des leçons & des regles de conduite ; sûr alors de la réussite , parce qu'on peut s'en promettre , quand l'on s'est mis sous une telle discipline. Après tout cela, MONSIEUR,

il devient douteux que la Medecine courante qui est l'évacuative, consistante qu'elle est en purgations, en émetiques, en fondants &c, s'accorde à celle-cy : car devenuë vulgaire au goût du peuple, qui est grand en Medecine, parce que presque tout y est peuple, elle a prévenu les esprits, & saisi les suffrages. Je ne dois donc pas conter sur son approbation. La Medecine que je lui oppose est trop contraire au credit qu'elle s'est fait, & à l'interest qui lui en revient. Elle sera donc contredite, décriée, mal-menée, & peut-être pour le malheur des malades, ne ramenera-t'elle aucun de ceux à qui il importe trop de mettre un semblable peuple de leur côté. Mais je la trouveray glorieusement dédommée & avantageusement recompensée, si les indifferents l'écoutent, & encore plus si les personnes,

qui comme vous, MONSIEUR, aiment plus à penser qu'à agir en Medecine, ne désapprouvent point les reflexions que j'ay l'honneur de vous proposer; ou pour mieux dire de vous exposer, MONSIEUR, car j'attends bien plus encore vos avis, que votre approbation.

Souffrez cependant, MONSIEUR, que je précautionne encore l'Opium contre le préjugé que forme contre luy dans le monde Medecin la réputation d'une Ecole aussi celebre que sage, qui paroît déclarée contre son usage. C'est l'Ecole du fameux M^r. *Stabl*, envers laquelle il est à propos de le disculper, pour luy assurer dans votre esprit la protection que j'ay l'honneur de vous demander. En effet, l'autorité aujourd'huy si justement celebrée de ce scavant Medecin, est bien capable de prévenir en sa faveur

la plûpart des Sçavants, depuis sur tout qu'un nombre de disciples choisis, & que sa doctrine a répandus par tout le monde, soutient sa Medecine & augmente son credit. Vous aurez lû d'ailleurs apparemment (vous, MONSIEUR, à qui rien n'échape dans cette sorte d'érudition,) la fameuse Differtation de M. Stahl *De opii impostura*, & vous y aurez vû l'accusation d'une double imposture qu'il entreprend de prouver contre l'Opium. C'est qu'il le trouve doublement séduisant & trompeur, 1^o. pour les malades, qu'il amuse par des soulagemens infidels ou passagers. 2^o. pour les Medecins eux-mêmes, qu'il leurre par des esperances lumineuses ou séduisantes, qu'il leur fait appercevoir, mais qui ne réussissent qu'au hazard, pour peu de tems, & toujours aux dépens du malade, ou à la ruine de la nature.

Car l'Opium, selon luy, n'est qu'un enchanteur, qui la séduit par les charmes d'un sommeil insidieux, dont elle ne sort que plus affoiblie & déconcertée. Ce sçavant Praticien rapporte là-dessus de tragiques histoires de malades qui sont brusquement përis, endormis qu'ils ont été par le séduction de ce remede ou des guerisseurs, qui avoient sçu gagner leur confiance & surprendre leur credulité. Après des leçons d'un Maître si éclairé & si heureux en pratique, & par un grand nombre de Disciples qu'elles ont formez en tout païs, l'opinion dominante s'est établie contre l'Opium, de sorte que l'instruction en ceux-cy, jointe à la frayeur d'une infinité d'autres moins éclairez, mais autant prévenus, voudroit donner l'exclusion à ce remede que l'on fait passer pour séduisant ou pour imposteur, parce que M^r. Stahl

l'a ainsi jugé. Je sçay, MONSIEUR, avec quelle sagesse vous vous mettez en garde contre l'autorité en Medecine : ainsi je ne doute point que vous ne vous soyiez moins laissé aller à la gravité d'un Auteur, qu'au poids de ses raisons ; & moyennant cette précaution j'ose me promettre que l'écrit de Mr. Stahl aura moins affoibli en vous, que confirmé la bonne opinion que vous aviez de l'Opium. Du moins est-ce l'effet que la lecture de cette Dissertation a produit sur moy ; car si cet Auteur y prouve quelque chose au desavantage de l'Opium, ce n'est tout au plus qu'en prétendant faire voir qu'il est un *assoupissant*, malheureux, infidele & dangereux, sans toucher aucune des qualitez qu'il a sans faire dormir, puisque toutes ses histoires ne representent que des gens qu'on a fait dormir mal à propos ou

excessivement. Or vous vous souvenez, MONSIEUR, de l'avis du celebre Mr. *Freind*, qui après Mr. *Sydenham*, apprend que c'est mal connoître l'Opium que de n'en connoître que la vertu assoupissante. Une observation de cette consequence n'auroit pas dû, ce semble, échaper à l'habileté de Mr. *Stahl*, à qui l'usage qui lui a appris tant de choses, auroit dû lui valoir cette connoissance.

Mais j'apperçois, MONSIEUR, pourquoi sa pratique aura pû ne l'y pas mener : elle est si sage, si mesurée & tant concertée avec les mouvemens & les loix de la nature, que ses remedes ordinaires, si fort éloignés des *stimulants*, des *irritants* & des perturbateurs de l'économie animale, comme sont les *purgatifs*, les *émétiques*, les *fondants*, & les *incendiaries*, lui auront dans les plus gran-

des occasions tenu lieu de *calmans*, d'*Opium* ou de *narcotiques*. Car si vous l'observez, MONSIEUR, tout est chez lui *adoucissans*, *délayans*, *concentrans*, *diapnoïques*, continuellement en garde contre tout ce qui pourroit trop développer le sang, & rehausser excessivement la puissance des solides, ou pervertir le *ton* naturel des parties, de quoi il est si parfaitement occupé. Ainsi avec de telles vûës je comprends qu'un Medecin attentif & bien instruit dans cette sorte de manœuvre en Medecine, aura pû se passer souvent de narcotiques ou de semblables remedes ; & par la même raison je pardonnerois volontiers à ceux qui se parant d'un si grand nom, suivroient les mêmes manieres de pratiquer. Si au contraire l'on trouve ces Disciples, soy disant de M^r. *Stahl*, livrez à toute la fu-

reur des *irritants*, des *purgatifs* ; des *émétiques*, &c il leur siera mal de se mettre sous la protection de ce grand Maître, dont ils imitent si mal la sagesse & la moderation dans les remèdes.

Les malheurs de l'Opium, qu'il raconte avec tant d'emphase, ne sont tous venus qu'à raison de la trop forte dose, qui est avouée de ceux-là-même qui sont le mieux disposez en faveur de ce remède : Vous y voyez donc plusieurs têtes de pavot ordonnées toute à la fois dans de la bierre ; d'autre fois plusieurs pillules données le même soir, ou semblables procedez, qui font comprendre que ces donneurs d'Opium, qui ont deshonnérez son usage dans l'esprit de M^r. Stahl, ignoroient l'abus le plus vulgaire & en même-temps le plus dangereux qu'on en puisse faire, qui est de

le donner rustiquement & toute à la fois en forte dose. La sagesse de M^r. Stahl auroit pû lui faire appercevoir ce défaut , mais l'idée d'une Medecine adoucissante comme la sienne , l'a presque prévenu contre toute autre calmant.

Une autre faute qui se découvre dans la maniere dont cet Opium a été donné , est tirée de l'état des malades qui étoient farcis d'humeurs , ou des maladies qui étoient purement humorales , dépendantes par consequent & principalement des *fluides* , qui étoient plus abondants encore que viciez , tandis qu'il est reconnu que l'Opium réussit principalement & sans inconvenient dans les maladies des *solides*. L'Opium donné encore , au rapport de M^r. Stahl , à des personnes qui avoient la pierre , découvre l'imperitie de ces Medecins , qui

auroient dû ſçavoir que l'Opium eſt dangereux à la veſſie, quand elle eſt déjà ſouffrante, & plus encore quand elle contient une pierre. Dumoins y-a-t'il une maniere de donner l'Opium dans ces cas, que ces Medecins paroiffent avoir parfaitement ignorée. Après cela on conviendra avec Mr. *Stabl* que l'Opium auſſi mal adroitement manié eſt un dangereux poiſon, mais en des mains auſſi ignorantes, de quoi l'Opium ne peut mais. On voit encore avec combien peu de préparation ce remede eſt employé dans la diſſertation de Mr. *Stabl*, où ſans avoir ſaigné ſuffiſamment le malade, ſans l'avoir humecté, ſans l'avoir temperé par le regime, l'Opium ſe donne comme en courant la poſte, ou à des perſonnes qui étoient en voyage, (a) à des corps pleins, mal ménagés; toutes précautions manquées.

(a) Art.
32.

chez M^r. Stahl , absolument
pourtant necessaires pour assu-
rer l'usage de l'Opium , sur tout
quand on le donne en grande
dose.

Peut-être seroit-on tenté de
s'indisposer contre l'Opium sur
l'avis d'un Praticien aussi respec-
table que M^r. Stahl , s'il avoit
fait le procès de ce remede sui-
vant les notions d'une patholo-
gie comme la sienne , dont les
finesse & le bon goût sont si
capables de ramener les esprits
à une bonne Medecine. Mais
dans sa Dissertation contre l'O-
pium , il paroîtroit s'être un
peu oublié , en se laissant plus
aller à un zele amer contre ce
remede , & en s'éloignant de la
solidité de ses manieres ordina-
res de penser. Les declamations
contre lui , lui échapent sou-
vent , il paroît passer même jus-
qu'aux menances ^(a) contre
ceux qui se rendroient compli-

ces de fautes qui suivent l'usage de l'Opium , auxquelles il prédit un avenir , où l'on emploiera autre chose que des paroles. Si à ce ton menaçant l'on compare le peu de véritables raisons qu'apporte Mr. Stahl contre l'Opium , l'on découvrira dans cette Dissertation plus d'invectives certainement que de preuves. Les principales de ses raisons reviennent toutes aux reproches vulgaires, que l'Opium empêche les *crises* , qu'il arrête les mouvemens de la nature , que c'est un *stupefiant*, un *astringent* &c. (^a) Mais comme l'on a répondu en détail à tous ces reproches ci-devant dans ce petit ouvrage , ce feroit tomber dans des répétitions ennuyeuses.

(a) Dis-
sert. Pas-
sym.

(b) Dis-
sert. 35.
70. 76.

Une accusation plus grave contre l'Opium , c'est qu'il ne remédie qu'aux symptômes ou aux accidents (^b) de la maladie

& non à la cause. Mais c'est toujours une suite du mauvais emploi que M^r. *Stahl* a vû faire de l'Opium qui lui a suggeré ce préjugé. C'a été, dans des maladies humorales, où la plénitude & l'embarras des sucres croupissans avoient plus de part, que l'irritation convulsive & sèche des solides; (^a) mais cette irritation étant souvent la cause originaire des affections spasmodiques, qui remplissent les lits & les infirmeries, elle donne à connoître en combien d'occasions les narcotiques peuvent remedier non aux seuls accidens des maladies, mais à leurs causes les plus ordinaires, comme encore on l'a dit ailleurs. Au surplus seroit-ce un si méprisable avantage pour un remede que celui de remedier à de pressans accidens, *morbi impetum frangere*, (^b) ce qui a

(a) *Ibid*
passim.

(b) *Cels.*

suivie par les Medecins les plus attachez aux regles de la methode ? M^r. *Stahl* lui-même en convient , mais il ne s'y accorde qu'en cas d'urgence , à condition cependant qu'on ne prendra point ce cas dans les principes de *Sylvius* d'Hollande. *Quid autem sit urgere , è Sylvianis dogmatibus non hauriendum esse*

(a)
78.

Art. *præmonemus.* (a) N'est-ce pas là , MONSIEUR , blesser la memoire du plus heureux Praticien de son tems ? Il est vrai qu'il employoit aussi souvent l'Opium que M^r. *Stahl* le conseil peu , mais dès qu'il est notoire que generalement parlant , l'Opium réüssissoit dans les mains de M^r. *Sylvius* , deviendra-t'il dangereux de s'en rapporter là-dessus à ses maximes de pratique , jusqu'à ce qu'il plaise à M^r. *Stahl* de gratifier la Medecine de ses remedes merveilleusement anodins , préférables à l'Opium ,

qui adoucissent & calment les maux jusques dans leurs sources , tels que sont ceux qui lui sont connus. *Cum pertum habemus , quod alia suppetant medicamenta , quæ mitigant cum emolumento primariorum affectum &c.* (°) Et cela arrivant l'on ^{(a) Art. 76.} conseillera de prendre dans les maximes de M^r. *Stahl* , les moyens de remedier aux cas d'urgence. *Quid sit urgere é Stahl-ianis dogmatibus hauriendum præmonebimus.*

M^r. *Stahl* donne (°), ce sem- ^{(b) Art. 34.} ble , toute sa confiance au celebre M^r. *Ludovicus* , comme étant en effet le plus grand connoisseur qu'il fut jamais en matiere medicale ; & sous le nom de ce sçavant Medecin il taxe horriblement l'Opium. Je vous avoüe , MONSIEUR , que je n'aurois jamais soupçonné M^r. *Ludovicus* d'être contraire à l'Opium ; car je suis au

fait sur cet Auteur , & voici comme je trouve qu'il en parle.

Opium . . . innocens , ut ut permultis . . . abusus spectantibus , immerito neglectum , ad senimentationem . . . injustè damnatum , suspectum , aut tandem longè parcius , serius , dimidiùsquè attactum &c. (a) Le reste de ce

(a) Ludovici.

Pharmac.

§. 367.

passage est à la louange de l'Opium & de ses merveilleux avantages dans les maladies des enfants , des femmes grosses , des accouchées , des malades épuisez , des vieillards &c. (b) La

(b) Ibid.

pratique de M^r. *Ludovicus* répond à son principe sur l'Opium , car ses Traitez sur les maladies

(c) De morbis castrensis. de dysenteria.

malignes (c) & sur la *dysenterie* , sont pleins de *narcotiques* , de *sedatifs* , &c. M^r. *Ettmuller* sur cet endroit dans son Commentaire sur *Ludovicus* , confirme l'opinion de cet Auteur sur l'Opium. Après cela , MONSIEUR , est-il aisé de trouver du préjugé contre

sur l'usage de l'Opium. 361
contre l'Opium dans M^r. *Ludovicus* ?

M^r. *Stahl* s'autorise , ce semble, encore du fameux Praticien M^r. *Deckers* , en qui dans ses notes sur la pratique de Barbette , il trouve loüées les pilules de *cynoglosse* , parce , dit-il , qu'il y a encore bien loin de la *cynoglosse* à l'Opium , & à ce sujet il s'échape contre les corrections prétendues de l'Opium , qui est corrigé , dit-on , dans ces pilules : & là-dessus il exerce ses mêmes préjuges. Mais M^r. *Stahl* auroit trouvé que M^r. *Deckers* sçavoit en matiere de narcotiques employer autre chose que les pilules de *cynoglosse* , lui qui dans ses remarques pratiques, ^(a) se sert dans toutes ses *mixtures* , qui sont fréquentes chez luy , & dans ses autres remedes , de l'Opium lui-même , dont il étoit aussi peu chiche que son Maître

(a) *Deckers* exercises pratiques

Mr *Sylvius d'Hollande*. Ainsi, MONSIEUR, telle bonne opinion que l'on ait de la sage Medecine de Mr. *Stahl*: tel respect que l'on conserve pour le merite d'un aussi grand Medecin, on le trouve ici presque isolé, ou tout seul dans son sentiment, dénué qu'il est d'appui parmi tant de grands Medecins qui l'ont précédé, & parmi tant d'autres qui viennent d'enrichir la Medecine de leurs observations sur cet excellent remede. L'autorité que s'est faite dans le monde M. *Hoffman*, & les égards qui lui sont dûs à justes titres, m'obligent, MONSIEUR, à justifier encore l'Opium contre tout le mal qu'en a dit ce sçavant Medecin. Car il en auroit en effet plus dit de ce remede que d'aucun autre, s'il n'en avoit infiniment plus dit encore des *purgatifs*, des *emetiques*, des *mercuriels*, &c

qu'il rend la terreur de la Médecine. En effet quoi qu'il dise des narcotiques, il n'y reconnoît principalement du danger que quand on les donne inconsidérément ou en trop grande quantité, (^a) parce qu'alors il cause des *stupeurs*, des engourdissements, & une paresse dans toute la nature, par où il devient moins un remède qu'un poison. Mais aussi est-il convenu de tous ces inconvénients parmi ceux-là même qui sont le plus favorablement prévenus pour l'Opium. Ainsi tout ce que dit contre lui M^r. *Hoffman* est précisément ce qui fait le fondement de la méthode, qui donne des règles, & marque des précautions avec lesquelles on évite certainement ces malheurs; & les principales de ces règles sont de ne point donner l'Opium tout à la fois, ou en forte dose,

(a) *Friederici de fuman re pa hologia fundamenta.*
p. 273.
art. 4.

& de n'en point faire un somnifere forcé ou un assoupissant. Tandis donc que les moins connoisseurs donnent l'Opium absolument pour faire dormir, les plus senezez ou les mieux instruits dans la Medecine calmante, ne l'employent que comme un *sedatif* ou un adoucissant qui attire le sommeil; parce que l'Opium donné en petites doses réitérées, demeure soumis à la nature ou à la vertu *systaltique*, laquelle restant toujours la maîtresse, s'assujettit la vertu de l'Opium, & la tient à sa portée, ou sous sa direction. Par même moyen il perd ce que les anciens lui soupçonnoient de *deletere* ou d'empoisonnant; au contraire même ainsi ménagé, il acquiere cette vertu divine^(a) ou merveilleuse d'apaiser les douleurs & de donner du calme aux malades. Aussi Mr. *Hoffman* en

(a) Ibid.
p. 278.
art. 9.

avoiant le mal qui peut venir de l'Opium, reconnoît que c'est le remede qui a toujours été singulierement recherché par tous les Praticiens de l'ancienne & de la nouvelle Medecine. L'observation qu'allegue ce même Auteur, que l'Opium calmant à la verité les maux pour un tems, les rend dans le fond plus longs & plus opiniâtres; cette observation est apparemment d'après Mr. *Stahl*, de la Dissertation duquel Mr. Hoffman s'appuye, & dans leurs écrits, d'après des Medecins trop hardis à donner l'Opium tout à la fois en grande dose, & qui n'étoient point au fait de le sçavoir donner petit à petit, & de loin à loin; car en cela consiste le fond d'adresse à le donner sans inconvenient. C'est qu'une petite dose venant à l'appuy d'une autre semblable qui a commencé à établir le

calme , elle l'acheve & le consume sans interesser la force ou le *ton* des solides ; & qui plus est , sans rendre le mal ni plus long ni plus opiniâtre , ce qui est ce qu'appréhendent Mr. *Stahl* , Mr. *Hoffman* , & les Disciples de tous les deux , mais qui se copient manifestement les uns & les autres. En effet aucun de ces grands Medecins ne témoigne tenir de son usage ou de sa propre observation , ces raisons de frayeurs dont ils se sont frappez les uns & les autres. Ainsi il paroît que ce ne sont que des oüi-dire , ou des histoires d'emprunt , sur lesquelles ils décreditent un remede dont ils n'ont point fait usage , ou tout au plus dont ils ne se sont point servi que d'une maniere vulgaire , & que l'on reconnoît comme eux fautive , dangereuse & formidable. Mais on ose leur promettre , comme on l'a rapporté

cy-dessus de Mr. *Sylvius* d'Hollande, que la methode qu'il a suivie, qui a été perfectionnée depuis luy, & que l'on propose ici, se trouvera sûre dans leurs mains, & qu'elle y acquerera de nouveaux titres de confiance. Jusques-là c'est injustice ou préjugé de répudier ou de proscrire l'Opium, comme fait rigoureusement Mr. *Stabl*, ⁽²⁾ qui ^{(2) Dif. ferr. art. 78.} conclut à ce qu'on s'en abstienne.

Car ne fut-ce point en effet un préjugé ou une injustice contre le Quinquina, de l'accuser d'arrêter seulement la fièvre sans la guerir veritablement? accusation qui a duré pendant tout le tems qu'on a ignoré qu'il falloit en modifier les doses, en les donnant partagées à différentes reprises, & depuis ce tems le Quinquina a été reconnu pour très sûr dans son operation, & constant dans ses effets, pourvu qu'on le con-

tinuë aussi long-tems qu'il convient. Les atroces accusations formées contre luy de resserrer excessivement les parties , de fixer les mouvements naturels , & de laisser dans les entrailles des obstructions dangereuses ; toutes ces sortes d'accusations sont tombées , de sorte que l'on convient aujourd'huy que ces accidents n'arrivent qu'entre les mains de ceux qui ne sont point entendus en ces sortes de menagemens , pour la cure des fièvres ordinaires ; car il en est d'autres extrêmement aiguës , observées par le sçavant Mr. *Torti* , (^a) dont la malignité va si vîte , qu'il est absolument besoin d'employer le *Quinquina* tout d'abord , & avec toute sa force , en le donnant brusquement & en très grande dose , pour arrêter les pas ou les mouvements précipitez que la fièvre de cette nature fait faire vers la

(a) Febr.
inveniens.
et

mort. Mais ce sont de ces cas singuliers qui ne tirent point à conséquence pour le courant des fièvres. Tout de même aussi il est des cas extraordinaires en pratique où un homme exercé donne hardiment de l'Opium pour arrêter une douleur mortellement urgente, ou semblable accident pressant de *coliques hysteriques* ou de *nephritiques* de même nature, c'est-à-dire dans des affections purement *spasmodiques*, qui demandent cependant du discernement & de l'usage dans un Praticien; mais ce sont encore des exceptions de la regle generale, qui ne doivent faire passer ni l'un ni l'autre pour de dangereux *remedes* qui fixent, qui concentrent les humeurs, d'où s'ensuivent des *congestions inflammatoires*, *squirreuses* &c. Car c'est encore une méprise insoutenable de comparer l'Opium ou

les Narcotiques à des *astringens* dangereux, puis qu'ils ne fixent, n'arrêtent ou ne resserrent précipitamment, que lors qu'on les donne en forte dose, au lieu qu'étant modifiez & graduez de maniere qu'on les donne en petite quantité plus ou moins souvent réitérée, ils ramènent petit à petit les vaisseaux excrétoires à leurs diametres propres, ou les solides à leur *ton* naturel. La pratique de Mr. *Torti* prouve parfaitement cette ætiologie; car c'est dans les occasions de fièvres extrêmement aiguës qu'il donne le Quinquina en forte dose, dans les tems par consequent où les oscillations sont infiniment accélérées, perverties, détournées, & sorties de leurs directions; mais quoy de mieux alors, que d'arrêter sur le champ de si dangereuses marches, & que de lier prom-

rement un furieux mouvement qui va à la mort ? Car l'excès de dérangement ou d'*ataxie* qui est alors dans les esprits, ou dans la vertu *systaltique*, donne lieu à la forte action du remede, sans porter préjudice au fond de la force naturelle ou au *ton* des parties, auxquelles il reste encore assez de force, quoique le remede prenne sur ce qu'elles avoient de trop. Après ces explications, MONSIEUR, je compte que l'Opium sera parfaitement justifié, & qu'il meritera place parmi ces remedes choisis qu'un bon Medecin doit employer dans sa pratique. C'est l'exemple que donne Mr. Hoffman, (^a) luy-même, qui malgré le préjugé répandu en Allemagne contre l'Opium, le recommande dans sa huitième Dissertation de sa seconde Decade,

(a) Hoffmann
man Dis-
sert. De-
cad. 2. pa.
367.

comme un remede necessaire en pratique ; car à juger par la quantité des Narcotiques qu'il met en reserve, il est aisé de juger qu'il donne une grande étendue à l'usage qu'il en permet.

Mais, MONSIEUR, ceci ne seroit-il point la solution du problème proposé par Mr. Pitcarn ? car l'Opium se trouvant maintenu dans tous ses avantages, sur tout dans sa vertu *cordiale, confortante, diaphoretique & sedative*, ne pourroit-il point estre aux termes du même celebre Mr. Hoffman, ce remede tant désiré par ce fameux Auteur, pour la cure de toutes les maladies. En effet l'un & l'autre ont pensé de même sur les qualitez qui seroient à souhaiter dans un pareil remede, & ces qualitez qui se trouvent en plein dans l'Opium, sont celles-là même

qui sont décrites dans ces termes de Mr. Hoffman. *Si quæ spes esset inveniendi talem Medicinam, quæ omnibus morbis & avertendis & sanandis cum effectu accommodata sit, ejus certè operatio ita deberet esse comparata, ut pulsum roborando, liberum sanguinis circulum, sublatis ubique spasmodis, sine acri calore promoveret, adeoque & omnium saluberrimam transpirationem & alias excretiones augeret ac restitueret.* (a) Ma pensée se trouve dans celle de ce même Auteur, qui s'explique ainsi sur les Narcotiques. *Equidem anodyna & sedativa, videntur vacuationibus adversa. . . . illa ipsa etiam excretiones adjuvare debent. Nam illa, dum spasmos & dolores demulcent & sistunt, clausos meatus aperiunt & hac ratione sudorem non raro restituunt.* (b) &c.

Le reste du passage n'est pas

(2) *Frideric. Hoffman. ibid. p. 412.*

(b) *Ibid. p. 411.*

moins concluant, mais ce feroit, MONSIEUR, trop abuser de votre patience. Je m'en rapporte donc à vos lumieres & à votre décision.

E I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A

A bsorbants. mal assortis,	page 63
leurs dangers.	64
————— mêlez avec l'Opium, 163. 228.	295
<i>Acides</i> & alkali &c. negligé.	79
————— mêlez avec l'Opium.	295
<i>Aigres</i> . mal entendus.	150
————— correctifs de l'Opium.	153
œtiologie là-dessus.	154
<i>Air</i> . sa nature. 22 le suc nerveux est un air. 21 œtiologie là-dessus. 42	
<i>Aloé</i> . maniere de le donner.	55
<i>Alteration</i> des humeurs, ce que c'est.	39
<i>Alterants</i> . leurs avantages au dessus des évacuans. 28. 50. 58 leur preference 38. leur maniere d'agir. 39. 61. ils agissent sur les solides. 29	
————— vrais remedes.	342
————— preferables aux évacuans.	65
<i>Amers</i> . malemployez 62. leurs avantages. 64	
<i>Amertume</i> de l'Opium. son utilité. 286. 289	
————— combien à ménager.	290
<i>Anciens</i> . avantages de leurs ouvrages. leur étude.	18
<i>Aperitifs</i> . mêlez avec l'Opium.	299
<i>Assoupissans</i> . mal entendus dans l'Opium.	
349. 356. 364	

T A B L E

Astringens. mal comparez avec les Narcotiques. 356. 370. ætiologie là dessus. 296.

297

Autorité. quelle en Medecine. 349

Atonie. ce que c'est. 15. 256. 267

———— mal entenduë. 252

B

B *Ain.* danger de baigner les jambes. 230

Bechiques mêlez avec les Narcotiques. 298

Boisson diapnoïque. 149

Borborigme. ce que c'est. 219

Boules Narcotiques. 281

Broyement. Voyez Trituration.

C

C *Almants.* leur opération. 25 quels ils sont. 168. 172.

———— guérissent les vents. 223 rétablissent le ton des parties. 263. 268. 272 ils sont alterants. 343. Medecine calmante est la véritable Medecine. 343

Cascarille est un calmant. 268

Catarrhe. mal entendu. 254. les calmans y conviennent. 255

Caustiques, l'Opium mêlez avec eux. 194

Chroniques. (maladies) mal entendues. 252

l'Opium y convient 186. 1, 1

Climat. l'Opium convient à tous. 330

Coctions. comment les procurer. 161. leur notion véritable. 256

Crëlliquation. Voyez Fonte.

Convulsifs. fond des maladies. 260. notion là-dessus. 275

DES MATIERES.

- Cordiaux.* l'Opium est cordial. 139
Crachement de sang. Comment l'Opium y
 convient. 316
Createur. son intention dans les saveurs. 287

D

- D***elayants* 223
Dose de l'Opium. quand inconnuë.
 ——— réitérée. ses avantages. 276. 289.
 comment la graduer. 271. forte dose de
 l'Opium. 369
Dysenterie. comment l'Opium y convient.
 303

E

- E***Nfants.* leurs maladies flatueuses. 222
 leur cure. 222. l'Opium leur convient.
 317. 319
Equilibre de la circulation rompu. 235
Esprits. leur étude. 25
Eftomach. l'Opium luy est bon. 241. ses
 bizarreries. 314
Evacuations. doute à leur sujet. 45. leur
 notion. 341. préjugé là-dessus. 131.
 — Medecine évacuative. 345

F

- F***Emmes* grosses. elles peuvent user de
 l'Opium 307. dans quel cas. 312.
 ætiologie là-dessus. 308. avec quels
 ménagemens. 313
Femmes plus sujettes aux maladies des nerfs.
 141

T A B L E .

<i>Fernel.</i> son bon goût en Medecine.	12
<i>Fibre</i> du sang. 41. elle est organique.	112.
126	
<i>Fièvres.</i> leurs tems où convient l'Opium.	
158. 212 leurs symptomes flatueux.	224.
leur foyer, ce que c'est.	266
———— en quoy semblables aux affections	
spasmodiques.	266
———— intermittantes.	} l'Opium
———— malignes.	
leur convient.	248 250
<i>Fluides</i> (V. humeurs.) mal entendus.	30
leurs saveurs.	61
<i>Fluxion.</i> (V. Catarrhe.)	
<i>Fœtus.</i> si l'Opium peut luy nuire.	309.
raison là-dessus.	310
<i>Fondants.</i> mal entendus.	340
<i>Fontes.</i> comment elles se font.	43. 49
<i>Forme</i> sous laquelle on donne l'Opium.	279.
ses differences.	280. la liquide quand pré-
ferable.	279.
<i>Froideur</i> de l'Opium supposée.	132

G

G <i>Alien.</i> il pense comme Fernel,	16
<i>Gangrene.</i> l'Opium la guérit.	199. raison
là-dessus.	201
<i>Glandes.</i> leurs maladies.	259
<i>Goût.</i> (V. saveurs.) V. encore amer.	

H

H <i>Offman.</i> peu favorable à l'Opium.	362.
372. 373. prévenu par Mr. Stahl.	365

DES MATIERES.

Humeurs supposées. 261. elles ne doivent point estre prodiguées. 340

Hysteriques. (V. nerf.) les femmes âgées y sont exposées. 327

I

I *Ncurabilité.* sa cause. 143. 261

Innovation. ce que c'est. 339

L

L *Angue.* pourquoy si sensible. 290,
elle fait connoître l'état des malades.

284

Lavemens Narcotiques, leurs inconvenients.

281

Ludovicus, partisan de l'Opium. 359

Lympe des nerfs. 36

— du sang. 44

M

M *Aladic,* ce que c'est. 9. 14. 19

— de la substance, ce que c'est. 14.

ceriologie. 82.

— auxquelles convient l'Opium. 209.

211. dans quels tems. *ibid.* 226. 227.

— aiguës, les Narcotiques y conviennent. 225. 145. 328

— humorales. 357

— spasmodiques. *ibid.*

— Chroniques. 252. l'Opium y convient. 328. leurs causes. 257

Malignité. ce que c'est. 137. 162. remede

en ce cas. 138

T A B L E

<i>Mechanique</i> expliqué.	32
<i>Medecine</i> . comment l'étudier.	2. 13
— ne peut se passer d'Opium.	
— grossiere.	26
— quelle elle doit estre.	340
— alterative. 28 342 sa preference.	
45. 49. 230	
— évacuante n'est point la meilleure,	
47	
— confortante, méprisable.	57
— innée, est l'Ecole de la nature.	344
— la meilleure.	346
— calmante est la veritable.	343
elle abbrege la Medecine. 334. ses avan-	
tages. 335	
<i>Methode</i> de guerir d'accord avec l'Opium,	
117	
— de donner l'Opium.	238. 298
<i>Modes</i> (Modifications) expliquez.	81
— des parties de l'Opium.	98

N

N <i>Arcosiques</i> . leurs avantages.	9
— vertus prodigieuses. 181. dose, re-	
gle. 237. 238.	
— suretez.	239
— opérations.	268
— vehicules.	82
— action sur la langue.	286
— especes.	293
— maniere d'agir. 312. 302. de les	
mêler. 291. 295. 298	
<i>Narcotiques</i> . si remede universel.	6
— préjugez contre eux.	7. 206
— sont alterants, agissent singuliere-	

DES MATIERES.

ment sur l'estomach, ætiologie là-dessus. 38

— guerissent les affections spasmodiques. 43

— mêlez avec d'autres remèdes. 44

— variez. 315. 329 mal donné. 353

— quels dangereux. 90. &c.

Narcotiques les plus en usage. 190. pourquoi malheureux. 207. donnés trop tard. 229. 353. methode de les donner. 208. en petites doses. 238. pourquoy infideles. 265. objections contr' eux. 294. justifiez. 347. maladies où ils conviennent. 245. leur préparation. 262. ils n'agissent que sur l'excédant du ressort. 269. ætiologie là-dessus. 270. tirée de la structure des parties. 275. regime. 111. tems de les donner. 156. leur action sur les nerfs. 164. leur vertu universelle. 179. 183. appliqués exterieurement. 174. s'ils ne remedi-ent qu'aux symptomes. 356

Nature. les maximes. 341. le Medecin doit entrer dans son goût. 344

Nerfs. ce que c'est. leur lymphe 35. les Narcotiques agissent sur eux. 164. 268. 269. 37. 43

— les Narcotiques leur conviennent particulièrement. 210. 214. diagnostique là-dessus. 227

Nourrices. si l'Opium leur est permis. 304. ætiologie là-dessus. 305. difference d'entr'elles & les femmes grosses à cet égard. 306

— elles donnent des calmants à leurs nourrissons. 321

Nouveautés. quelles tolerables.

T A B L E

O

Observations. maniere de les faire.
leurs deffauts. 129. &c.

Occasion. science des. 278

Opium. son operation. 89. son essence volatile. 21. aërienne. 22. 124.

— il résout. 24 réjouit. 76. soulage sans faire dormir. *ibid.* il est digestif. 123. 125. 187. non poison. 77. poison par accident. 100

— de quelle utilité en pratique. sa consommation prodigieuse. 69. les moissons ou récoltes. 72. son soufre, quel il est. 78. usage en tous les tems. 127. son affinité avec la nature. 123. 133. naturel à l'homme. 93. 123. habituel aux Orientaux. 94. universel en Orient. 70

— si remede universel. 20. 204. 277. cas de maladie naissante. 116. temperemens où il convient. 95

— décomposé par l'analyse. 79. son soufre mal entendu. *ibid.* combien il est spiritueux. 84. singularité de son volatil. 85. 86. son dissolvant. c'est l'eau. 99. sa correction. 101. erreur là-dessus. 102. ses avantages en petites doses 241

— sa vertu est calmante plus qu'assoupissante. 83. 239. se dissout dans l'eau, & la lymphe 231. réussit mieux dans les corps humectez. 99. dangereux dans les corps pleins. 113. il calme les grandes fièvres. comment il échauffe. 184. il débouche. 185. methode de le donner. 240,

DES MATIERES.

dans quelle forme. 277. sa vertu univer-
 selle. *ibid.* elle commence sur la langue. 285
 — il est dépositaire de l'esprit de vie
 du Createur. 87. non préparé préféra-
 ble. 104. 288. 289. bon au commence-
 ment des maladies 109. 114. aux vicil-
 lards , aux enfans. ætiologie. 317.
 comment il resserre ou arrête. 300. il n'ôte
 que le superflu du ressort des nerfs. 301.
 il s'accorde avec la bonne methode. 333.
 reproche qu'on luy fait. 74. sa justifica-
 tion. 73. 75. pourquoy si utile & si in-
 nocent aux Orientaux. 94. donné en forte
 dose. 369. parfaitement justifié. 371.
 maintenu dans toute ses bonnes qualitez.
 372
 Orientaux habituez à l'Opium. 70. pourquoy
 ils n'en sont point incommodez. 288
 Oscillations à redresser. 263

P

P Aïs. l'Opium convient à tout Païs. 230
 Passions. leurs effets. 42. 142
 Passions hysteriques dans les vieilles femmes,
 327
 Peau. sa transpiration viciée. 218
 Peste. l'Opium y est bon.
 Phlyctenes. ce que c'est. 220
 Pitcarn. son problème sur un remede univer-
 sel. 3. 5. résolution de ce problème. 372
 Playes. l'Opium y convient. 194
 Plethore. égard là-dessus pour l'usage de
 l'Opium. 145, &c.
 Poison. l'émetique & le kermes luy ressemble
 plus que l'Opium. 119

T A B L E

Poupre blanc , ce que c'est.	120- 122
Praticiens , tous favorables à l'Opium.	187
Préparation de l'Opium.	104, 288. 289
—— du corps pour l'usage de l'Opium.	
105. œtiologie là-dessus.	107
Probleme de Mr. Pitcarn.	5. 372
Purgatifs affoiblis, rendus alterants.	53.
leur double vertu purgative & alterante.	54
—— non ici décredité.	58 leur mauvais
effet pour l'Opium.	233. leurs effets
trompeurs.	251
—— contraires aux maladies de la partie	
rouge du sang.	260
Purgation , affoiblir sa vertu.	51 son usage
avec les Narcotiques.	147
—— sûre mêlée aux Narcotiques.	52
mal entendue.	340. contraire à l'Opium.
243	

Q uinquina. il est calmant.	166. 268.
quand sûr.	51
—— mêlé avec l'Opium dans les fièvres.	
169. 171. 250. malignes.	135. 165
—— purgatifs.	170. fautif & pourquoi.
265. comparé à l'Opium.	ibid. préjugé
anciennement contre luy.	368

R

R egime, eu égard à l'Opium.	148. 228.
295	
Remede universel, quel il doit estre.	6,
notion là-dessus.	11. 140
Remedes , leur operation commence dans la	
bouche ou sur la langue.	234

DES MATIERES.

S

- Saignée.** elle prépare à l'Opium. 145.
œtiologie là-dessus. 234. préférable pour cela à la purgation. 236. raison de ses succès. 263. l'Opium fait qu'on l'épargne. ce qui l'a multiplié. 337
- Saignée du pied** comparée avec l'Opium. 235. ses dangers expliquez. *ibid.*
- Sang.** ses alterations. 40. sa partie rouge & blanche. 41. 222. vice de ces parties. 112. 259. 261. 263
- flatueux. 218. 221
- sa crase 230. l'Opium le rend fluide. 241. le décoagule. 244
- Saveurs.** leur usage dans l'institution du Createur. 283
- Sedatifs.** V. Calmants. sel sedatif. 178. son usage. 225
- Solides.** leurs puissances. maniere d'agir. 332
œtiologie là-dessus. 59. l'Opium agit sur eux. 144. part qu'ils ont dans les maladies chroniques. 252. 255. 257. 260.
œtiologie là-dessus. 256
- Sommeil.** il prouve la vertu calmante. 89
- Spasme.** V. Convulsif. œtiologie là-dessus. c'est un excès de ressort. 270. 302. 304. il retrainit. il dilate. 272. maladie spasmodique. 357. V. Ners. esprits,
- Specifiques.** ce sont des alterants. 67
- Spiritueux.** pourquoy contraire à la gargarisme. 202. ceux qui y sont plus convenables. 199
- Stahl.** Son Ecole. 25. opposée à l'Opium. 346. sa medecine peut mieux se passer

T A B L E

- d'Opium. 250. ses Disciples soy disant.
 351. l'Opium pourquoy malheureux selon
 luy. 352. 355
 ——— foiblesse de ses raisons. 356. 361. &c.
 ——— trop rigoureux contre l'Opium. 367
Suc nerveux. ce que c'est. 21. il est aérien.
ibid. ætiologie là-dessus. 42
Sudorifiques inconnus à Hippocrate, 46. l'O-
 pium en est le Prince. 139. 241
Sueurs. leur avantage incertain. 43. l'Opium
 en procure de très douces. 182
Symptome du sang ou des esprits. 302
 ——— raison de leur difference. 258. égard
 qu'on leur doit. 357
Sylvius (d'Hollande) justifié contre Mr. Stahl.

T

- T** *Emperemmens*. égards qu'on leur doit.
 dans l'usage de l'Opium. 314
Ton des parties connu par Fernel. 15.
 ætiologie. 89. 143. comment il se réta-
 blit. 263
Torti (Mr.) son habileté sur le Quinquina.
 368. 370
Trituration altérée. l'Opium la rétablit. 257
Tumeurs. combien les Narcotiques y con-
 viennent. 174
Tympanite. sa cause. 273

V

- V** *Ehicule*. ce que c'est. 282. des Narcoti-
 ques. *ibid.* 290. science là-dessus. 282
ts. ce que c'est. 217. l'Opium y reme-
 die. 216

DES MATIERES.

<i>Verole</i> (petite) l'Opium y est recommanda- ble. 247	
<i>Vieillards</i> , disposition de leurs fibres. 324.	
l'Opium leur est bon. 317. 326. ætio- logie là-dessus. 322	
<i>Urgence</i> de donner l'Opium mal entenduë. 358	
<i>Volatils</i> non salins dans l'Opium.	85
———— leurs inconvenients.	97
———— vicieux. 212 concentrez ou exaltez. dans le sang. 215	

Fautes à corriger.

Page 19 ligne 2 stades. lisez stases.
 Page 202 ligne 8 urineux, lisez vineux.
 Page 269 ligne 9 après guere, ajoutez que.
 Page 271 ligne 3 prouve. lisez procure.
 Page 293 ligne 13 mixtares. lisez mixture.
 Et de même ailleurs.

De l'Imprimerie de LOUIS-DENIS DELATOUR,
 Imprimeur de Son Altesse Serenissime
 MADAME LA DUCHESSE.

SNELL (Simeon)

35804.

On Extraction of Cataract by a Shallow Lower Flap,
with a record and analysis of 121 Operations.
(The Brit. Med. Jour. 13. 1. 1883). 5 pp. Table,
4to., p. 51(4) in:-

Extract Books: Medical. No. 171. Catract.

4to., 30 cm

~~Extraction~~ : Treatment. by Extraction.

HECQUET

145



